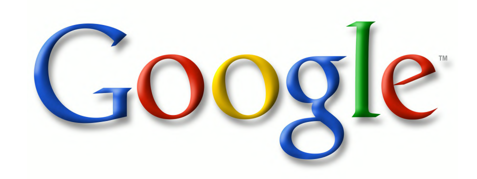





DECERPTÆ DABUNT ODOREM



ŒUVRES
DE THEATRE
DE
M^R. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION

Augmentée de trois Pieces.

TOME II.



A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce second Volume.

Du Théâtre François.



L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI,

COMÉDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 14 Mai 1729.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI.

COMÉDIE.

****

ACTEURS.

DAMON, ami de Lisimon & de Mélite.

LEANDRE, Amant de Julie.

VALERE, Mousquetaire, & frere de Léandre.

MELITE, veuve & mere de Julie.

CLOÉ, Maîtresse de Valere, & amie de Mélite.

JULIE.

M. REITER, Officier Allemand.

DULAURIER, vieux domestique, placé près de Valere.

LA FLEUR, Laquais de Mélite.

La Scéne est à Fontenai.



L'IMPERTINENT MALGRÉ LUI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, JULIE.

JULIE.



H, ah! Qu'à la Campagne on voit de sottes gens!

VALERE.

Oui. Mais...

JULIE.

Je n'en puis plus. Bon Dieu, qu'ils sont plaisans!

La Baronne ſurtout qui veut faire l'aimable.
Quelle affectation! Quel accent effroyable!
Ciel! Comme elle eſt coëffée! Et ſon couſin Reiter
Qui parle ſon jargon, eſt encore mis d'un air...
Non, je n'ai jamais vû de figure ſemblable.
Pour Alcandre qui fait l'homme conſidérable,
C'eſt un fat; par ſa morgue il m'a bien diverti.
Vous avez bien perdu, Monſieur, d'être ſorti

VALERE.

Je n'aurois jamais fait ce qu'on vous a vû faire.

JULIE.

Comment?

VALERE.

Je n'aurois pas, comme vous & mon frere,
Quitté la compagnie en lui riant au né.
Votre exemple en ce point ne m'eût pas entraîné.
Et vous me permettrez de vous dire, Julie,
Qu'un pareil procedé paſſe la raillerie.
Je ne reconnois plus mon frere à ces écarts;
Lui, ſi ſage autrefois, & ſi rempli d'égards.
Il choque dans Reiter un ami véritable,
Et qui, ſa mine à part, eſt un homme eſtimable.
La choſe me ſurprend, d'autant plus aujourd'hui,
Qu'un homme qui ſe voit ſur le point, comme lui,

De faire une fortune aussi grande que sûre;
Pour Alcandre devroit garder plus de mesure.
Alcandre son patron, homme en place & puissant;
Qui depuis quatre mois travaille assidûment
A lui faire obtenir cette place éclatante,
Qui fait, vous le sçavez, l'objet de notre attente.
Il auroit dû songer que ce poste éminent
A des gens de son âge est donné rarement.
Il doit s'en rendre digne à force de sagesse,
Faire par sa conduite oublier sa jeunesse;
Et lorsqu'il faut jouer un rôle sérieux,
On doit se respecter, on doit s'observer mieux.

JULIE.

Vous vous moquez, Monsieur, avec tous vos scrupules:
On doit rire des gens quand ils sont ridicules.

VALERE.

Vous me dispenserez d'être de votre avis,
Et je pense autrement.

JULIE.

Tant pis, Monsieur, tant pis.
Vraiment il fait beau voir un jeune Mousquetaire
Faire ainsi le Caton & le censeur austere.
Eh! Fi! N'affectez point cet air de gravité.

VALERE.

Moi, je n'affecte rien. Je dis la vérité.

Je ne puis m'empêcher de condamner mon frere.

JULIE.

Voilà de tout Cadet le langage ordinaire,
Désapprouvant toujours ce que fait un aîné,
Versant sur sa conduite un fiel empoisonné.

VALERE.

Je le blâme par zéle, & non pas par envie.
Je ne sçaurois assez vous répeter, Julie,
Que l'un est son intime, & l'autre son appui.

JULIE.

N'importe, il faut qu'il rompe avec eux aujourd'hui.

VALERE.

Et d'où vient ?

JULIE.

C'est qu'ils ont le don de me déplaire;
Et que j'ai pour tous deux une haine sincere.
L'un, est un étranger, de ces esprits épais,
Que pour vous ennuyer le Ciel fit naître exprès.
Et l'autre, un important, qui fait le personnage:
Il s'écoute parler; & quand je l'envisage,
Il me vient dans les doigts une démangeaison
De le croquignoler de la bonne façon.
Tenez, je vous dirai, parlant sans flaterie,
Que Léandre avoit vû mauvaise compagnie,
Frequenté jusqu'ici des gens trop sérieux,

Trop unis, trop sensés; ce qui fait qu'auprès d'eux,
Il avoit pris un air trop reservé, trop sage;
Un air grave, en un mot, ridicule à son âge.
Il faut, pour être aimable, être plus étourdi,
Etre dans ses discours plus libre, plus hardi;
N'avoir pas d'un Robin l'empois dans les manieres,
Et prendre un air aisé, des façons cavalieres;
Des complimens, surtout éviter la fadeur;
Donner dans l'autre excès, être plûtôt railleur:
Et de la vieille Cour se montrant l'antipode,
Etre ce qu'on appelle un jeune homme à la mode.

VALERE.

Il est bien corrigé, sur ce pié-là, vraiment,
Il suit la mode en tout; & c'est présentement,
Un homme du bel air, amoureux du tapage,
Plus bruyant qu'un Marquis, plus étourdi qu'un Page,
Petit maître amphibie; & malgré son effort,
Se sentant de la robe où l'on l'a vû d'abord,
Ridicule en un mot.

JULIE.

Ridicule vous-même.

VALERE

Il se peut : mais selon certain bruit que l'on séme,
Il donne, malgré lui, dans un travers si grand,
On vous fait tout l'honneur d'un si prompt changement.

JULIE.

J'en fais gloire moi-même, & vous devez apprendre
Que c'est en bien, Monsieur, que j'ai changé Léandre.
Et vous l'êtes en mal, vous ici qui parlez.
Oui. Cloé qui vous aime, & pour qui vous brulez,
Quoiqu'elle soit déja sur le retour de l'âge,
Vous rend insupportable en vous rendant trop sage.

VALERE.

Elle m'a fait connoître..

JULIE.

Elle vous a gâté.

VALERE.

Mais enfin...

JULIE.

Mais enfin, elle vous a prêté
Des airs, des sentimens pédantesques, maussades;

A vous faire berner de tous vos camarades.

VALERE.

Je...

JULIE.

Ne me parlez plus. Eloignez-vous de moi.

VALERE.

Je ne vois pas...

JULIE.

Sortez, ou bien je fors.

VALERE.

Pourquoi?

JULIE.

Vous m'ennuyez, Monfieur, cela doit vous fuffire.

VALERE.

Adieu. Je ne dois pas me le faire redire.

(Il fort.)

SCENE II.

JULIE *feule*.

IL eft impertinent avec fon ton moral.
C'eft dommage après tout qu'il foit tombé fi mal.

Il me plaisoit d'abord beaucoup plus que son
frere,
Son humeur convenoit avec mon caractere;
Si pour Cloé son cœur n'avoit été porté,
Le mien auroit, je croi, panché de son côté.
Comment peut-il l'aimer surannée & douairiere?
J'enrage qu'elle soit l'intime de ma mere.
Grand Dieu! Que je la hais! Mais je la vois venir;
Je crains qu'elle ne veuille ici m'entretenir:
D'égards, de bienséance elle parle sans cesse,
Et m'affadit le cœur avec sa politesse.

SCENE III.

JULIE, CLOE'.

CLOÉ.

JE viens pour vous gronder, vous l'avez mérité,
Et vous n'y songez pas, Julie, en vérité.
Quand on nous fait l'honneur de nous rendre visite,
Vous éclatez de rire, & vous prenez la fuite.
Alcandre s'en est plaint à Mélite en sortant,

Et c'eſt un procedé tout-à-fait inſultant.
Il faut vous corriger de tous ces traits d'enfance.
Une fille à votre âge & de votre naiſſance,
Doit avoir plus d'égards pour les honnêtes gens.

JULIE.

Madame, je ſerai plus polie à trente ans.
Je ne ſuis pas d'ailleurs tenue à l'impoſſible.
Eſt-ce ma faute, à moi, s'ils ont un air riſible?
Sont-ce cela, dites-moi, des mines à porter?
Et puis-je, en les voyant, m'empêcher d'éclater!
Doit-on trouver mauvais, après tout, que je fuie,
Quiconque me déplaît, ou quiconque m'ennuye?
Je ne ſuis pas d'humeur à me gêner en rien;
Et ſi vous ne quittez vous-même ce maintien,
Cet air de réprimande, & cet air de prudence,
Je vous ferai, Madame, une humble reverence.
Gardez pour votre amant cet entretien moral:
Du monde apprenez-lui le cérémonial;
Vous pouvez lui montrer l'exacte politeſſe,
Inſpirer la raiſon, & même la ſageſſe;
Tout le monde en convient, votre âge le permet:
Faites donc de Valere un Cavalier parfait,
Puiſque vous excellez à former un jeune homme.
Mais, pour moi, vous ſçaurez que tout ſermon m'aſſomme;

De me persuader vous n'avez pas le don.
Je suis fille & têtuë ; ainsi point de leçon.

CLOÉ.

Je ne m'attendois pas à ce brusque langage.
J'ai cru que du grand monde ayant un peu d'usage,
Qu'en qualité d'amie, enfin, de la maison,
Je pouvois librement vous parler sur ce ton ;
Et ce n'est que par zéle...

JULIE.

Oh ! Je vous en dispense,
Madame ; honorez-moi de votre indifference.

CLOÉ.

Mais on ne pourra plus vous parler, à la fin,
Si vous continuez d'aller le même train ;
Et vous prenez, soit dit sans vous fâcher, Julie,
Le chemin qui conduit tout droit à la folie.

JULIE.

Bon. Tant mieux. La Folie est charmante à mon goût.

CLOÉ.

Mais vous n'y songez pas, elle est à fuir en tout.

JULIE.

Distinguons. Moi, j'entends la folie agréable,
Celle qui réjouit, que l'esprit rend aimable.
Qui de mille agrémens sçait couvrir ses écarts,

Et trouve l'art de plaire en bravant les égards ;
Qui fait marcher les jeux & les ris sur ses traces ;
Qu'accompagne l'amour, & que suivent les graces.

CLOÉ

Vous en faites vraiment un fort joli tableau,
Et je ne croyois pas qu'on pût la peindre en beau.

JULIE.

Quoique vous en disiez, le portrait est fidéle,
Et je vous montrerai qu'on ne plaît que par elle.
Pourquoi hausser l'épaule, & vous étonner tant ?
J'ose vous soutenir, très-sérieusement,
Sans avoir vû la bonne & grande compagnie ;
Qu'il n'est que deux partis à prendre dans la vie ;
D'être un peu calotin, ou bien d'être ennuyeux.
Non, il n'en est point d'autre : il faut opter des deux.
Léandre vient ici ; qu'il décide la chose.
Ne consentez-vous pas à ce que je propose ?

CLOÉ.

Soit. J'y donne les mains. Quoique depuis un tems
Il prenne tous vos airs & tous vos sentimens,
Je ne crois pas qu'il soit encor déraisonnable
Jusqu'au point d'approuver un sistême semblable.

SCENE IV.

LEANDRE, JULIE, CLOE',

JULIE.

VOus venez à propos, Monsieur, préparez-vous
A juger un procès qui se forme entre nous.

LEANDRE.

Je ne suis plus de robe.

JULIE.

Oh! C'est la même chose.
Vous y tenez encor.

LEANDRE.

Plaidez donc votre cause.

JULIE.

Je soutiens la folie au-dessus du bon sens.
L'un a l'art d'ennuyer, l'autre plaît en tout tems.

CLOE'.

Sous le nom d'enjoûment, & sous un air d'aisance
Je dis qu'elle produit la vraye impertinence;
Défaut pernicieux, & vice détesté,
Qui nous rend les fleaux de la société;
Et vouloir soutenir l'opinion contraire,

C'eſt dire qu'il eſt nuit, quand le jour nous éclaire.

LEANDRE.

Madame, juſqu'ici j'ai penſé comme vous.
Il paroît que Julie eſt ſeule contre tous:
Mais, quoiqu'on ſoit d'abord choqué de ſon ſiſtême,
Je ſens qu'elle a raiſon contre la raiſon même.
Son ſentiment eſt vrai, tout bien examiné,
Et doit être ſuivi, loin d'être condamné.
Plus on regarde, & plus on voit que dans la vie
La raiſon & l'ennui marchent de compagnie;
Qu'elle eſt incompatible avec les agrémens,
Ce qui fait qu'il vaut mieux, en dépit du bon ſens,
Plaire par la folie & par l'extravagance,
Qu'ennuyer en gardant l'exacte bienſéance.

JULIE.

On ne peut mieux juger. Et touchez-là, mon roi,
J'en ferai quelque choſe; il profite avec moi.

CLOÉ.

Malgré votre raiſon, vous vous laiſſez ſéduire.
Je plains votre foibleſſe, & je veux bien vous dire,
Monſieur, que cette idée, & que ces ſentimens

Eblouiſſent l'eſprit & choquent le bon ſens.
N'en déplaiſe à Julie, on peut être agréable,
On peut être enjoué, quoiqu'on ſoit raiſonnable.
La raiſon n'entend pas que l'on ſoit ennuyeux;
Elle condamne même un trop grand ſérieux;
A votre âge ſurtout, veut qu'on ſe réjouiſſe:
Seulement elle oblige, & c'eſt avec juſtice,
D'avoir égard aux lieux, aux perſonnes, aux temps,
De tout faire à propos, de fuir les contretemps.

JULIE.

Tout eſt fait à propos s'il eſt fait avec grace,
La morale, à notre âge, eſt ſeule hors de place.
La gêne, les égards qu'accompagne l'ennui,
Ne furent jamais faits pour des gens comme lui.
Qu'un mauſſade, un barbon ſe ſoumette à l'uſage,
Il fait bien; c'eſt à lui qu'il convient d'être ſage.
Il n'eſt pas né pour plaire, & ſeroit aſſommant,
S'il faiſoit le gentil, le badin, l'amuſant.
Le modeſte bon ſens doit être ſon partage.
Mais qu'un garçon aimable, & dans la fleur de l'âge,
N'oſe donner l'eſſor à tout ſon enjoûment;
Qu'il retienne captif un naturel brillant,

Qu'il

Qu'il n'ose se livrer à d'aimables folies,
Et qu'il étouffe en lui cent heureuses saillies ;
C'est un meurtre dont rien ne sçauroit approcher ;
Et de tout son pouvoir on le doit empêcher.
Il faut le rendre fou pour le rendre agréable.
L'ôter à la raison, c'est être charitable.

CLOÉ.

Si Léandre vous suit, vous leménerez loin ;
Mais de vous retenir votre mere aura soin ;
Elle veut vous parler : venez, Mademoiselle,
Il est temps, avec moi, de vous rendre auprès d'elle.
Je dois vous avertir de plus, que contre vous,
Avec quelque justice, elle est fort en courroux.
Je crains. . . .

JULIE.

Vous avez tort ; car j'en fais mon affaire ;
Je calmerai d'un mot toute cette colere.
On vient. C'est Dulaurier ; il marche gravement.
Et je veux lui donner le bon jour en passant.

LEANDRE.

De tout vieux Domestique il rassemble les vices ;
Raisonneur, insolent, bavard, plein de caprices ;
Placé près de mon frere, il fait le Gouverneur ;
Grand yvrogne de plus, & mauvais rimailleur.

SCENE V.

LEANDRE, JULIE, CLOE', DU LAURIER.

JULIE.

AH ! Monsieur Dulaurier, je suis votre servante.

DULAURIER.

Moi, votre humble valet.

JULIE.

Comment ? Votre air m'enchante !
En perruque nouée, & la canne à la main,
La barbe faite. Hum, hum ! Ce n'est pas sans dessein.

DULAURIER.

Vous badinez toujours.

JULIE.

La feinte est inutile.
Vous cherchez...

DULAURIER.

Il est vrai, je cherche mon pupille.

LEANDRE.

Son pupille ! Le fat !

DULAURIER.

Ne l'auriez-vous point vû ?

LEANDRE *d'un air malin.*

Là...

Demandez à Madame, elle vous le dira.

CLOÉ *d'un air froid.*

Moi, je ne l'ai pas vû.

DULAURIER.

Je voudrois bien lui lire
Ce billet que ſon pere a bien daigné m'écrire.

LEANDRE.

Mon pere vous écrit?

DULAURIER.

Il me fait cet honneur;
Et j'ai reçu ſa lettre en cet inſtant, Monſieur.
Quatre ou cinq jours plûtôt on eût dû me la rendre;
Car la datte eſt du vingt.

LEANDRE.

Monſieur, peut-on apprendre
Ce que l'on vous écrit, ſans indiſcretion?

DULAURIER.

Volontiers. De vous-même il eſt fait mention.
(*Il tire ſes lunettes.*)
Excuſez, je ſuis vieux. Ce n'eſt pas-là ma lettre.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc? Montrez-moi?

DULAURIER.

Non, non, c'eſt pour remettre

A Madame Mélite. Ecoutez mon billet.

JULIE *ramassant le premier billet qu'il a laissé tomber, en croyant le remetire dans sa poche.*

Ramassons celui-ci, c'est sans doute un poulet.
Cachons-le pour sçavoir ce qu'il dit à ma mere.

DULAURIER *lit*

Je n'ai pas pû me rendre à Fontenai comme je le croyois, mais je compte partir incessamment. J'écris à Mélite; tu lui remettras ma lettre en main propre. Mande-moi si Valere n'est pas plus sage, tu sçais que je t'ai chargé de veiller particulierement sur sa conduite. J'ai appris avec plaisir qu'il étoit fort assidu auprès de Cloé. C'est une Dame de mérite, & très-capable de lui donner des leçons de monde & de sagesse.

LEANDRE *à Cloé d'un air railleur.*

Madame, il vous connoît.

CLOÉ.

Je sçai qu'il exagere.

DULAURIER.

Je ne puis plus trouver l'endroit où j'en étois,
Et je suis dérouté. M'y voilà, Monsieur. Paix.

(*il continue.*)

Des leçons de monde & de sagesse. Ce qui me fait de la peine. c'est qu'on m'a dit en même tems que son frere n'est plus le même depuis qu'il aime Julie. Elle est remplie d'esprit & de charmes, mais je crains qu'il

n'ait pris auprès d'elle un peu trop de sa vivacité, qui me paroît extrême. Mande-moi au plûtôt ce qui en est.

LISIMON.

LEANDRE.

Faquin ! Ce dernier trait, vous l'ajoutez vous-même.

DULAURIER *lui montrant la lettre.*

Lisez. *Vivacité qui me paroît extrême.*

JULIE.

Je suis vive, il est vrai, je ne m'en cache pas.

DULAURIER.

Vous voyez que de moi votre pere fait cas ;
Qu'il m'aime, me distingue, & qu'en toute maniere...

LEANDRE.

Vous méritez, Monsieur, sa confiance entiere ;
Sans compter les vertus qu'on voit briller en vous,
Comme d'être discret, sobre, modeste, doux,
D'effacer des valets la candeur ordinaire ;
Vous avez des talens dignes qu'on vous révere.
Vous êtes grand Poëte.

JULIE.

Ah, je m'en réjouis.

CLOÉ.

J'ai vû de lui, vraiment, des couplets fort jolis.

DULAURIER.

Madame...

CLOÉ.

Avec esprit il tourne un Vau-de-ville.

DULAURIER.

J'ai sept ou huit Pont-neufs que l'on prise à la Ville.
Mais je ne fais plus rien déja depuis longtems ;
L'esprit se sent du corps. Mes vers sont languissans,
Quelquefois seulement je corrige, Madame,
Ceux que Valere fait pour vous prouver sa flâme.

LEANDRE.

Sa flâme ? Hem ! L'entent-il ?

JULIE.

C'est-à-dire, à présent,
Que Monsieur Dulaurier est Auteur consultant.

LEANDRE.

Lorsqu'à l'examiner votre regard s'applique,
Trouvez-vous pas qu'il a l'air grand, l'air poëtique.

DULAURIER.

Ah ! Finissez, Monsieur. Vous vous raillez de moi.

LEANDRE.

Je suis trop attentif à ce que je vous dois.

DULAURIER.

On ne se moque pas d'un homme de mon âge.

JULIE.

Nous ! Au grand Dulaurier faire un pareil outrage ?
Ah ! Nous respectons trop un Poëte divin,
Un sage sans défaut, s'il n'aimoit pas le vin.

DULAURIER.

Quand j'aimerois le vin, ce n'est pas votre affaire.
Les plus honnêtes gens en font leur ordinaire ;
Et quoique vous disiez, le vin le plus mousseux
De toute la Champagne, est bien moins dangereux,
Et dérange bien moins le cœur & la cervelle,
Que l'amour que l'on prend pour vous, Mademoiselle.

JULIE.

Que dit-il ?

DULAURIER.

Oh ! Je dis en mots moins ambigus
Que vous gâtez Monsieur, qu'on ne le connoît plus.

LEANDRE.

Maraut !

CLOÉ.

Vous méritez tous les deux ces repliques
En vous compromettant avec des domestiques,
En les entretenant d'un air trop familier.

JULIE *à Cloé.*

Rentrons, Madame. Adieu, vieux pere Dulaurier.
(Elle lui tire la perruque en sortant.)

SCENE VI.

LEANDRE, DULAURIER.

LEANDRE.

JE ne sçai qui me tient qu'avec ta propre canne...

DULAURIER.

Oh! Si vous me frappez, je ferai, Dieu me damne,
Le récit de la chose à Monsieur Lisimon,
De plus d'une maniere, & de toute façon...

LEANDRE.

Moi, je te donnerai mille coups d'étrivieres,
De plus d'une façon, de toutes les manieres,
Si ta bouche fertile en insolens propos,
Jamais contre Julie ose dire deux mots.

DULAURIER.

Ce que j'en dis, Monsieur, n'est pas pour vous déplaire;
Si je vous aimois moins, je serois moins sincere.
On vous a toujours vû poli, sage, prudent;
Et si vous n'êtes plus le même maintenant,
Je sçai bien dans le fond à qui l'on doit s'en prendre.
C'est...

LEANDRE.

Pren garde, où ma main sur toi....

DULAURIER.

Daignez m'entendre.

C'est à votre valet, à ce gueux de Pasquin,
Que vous avez, Monsieur, mis dehors ce matin :
Loin de vous avertir avec art & sagesse,
Des fautes que fait faire une jeune Maîtresse,
En valet petit maître il vous applaudissoit
Dans les petits écarts où l'amour vous jettoit.
Lorsqu'on est approché d'un serviteur fidéle,
On se ressent bientôt des effets de son zéle;
Et les trois quarts du tems les domestiques font;
Tout bien consideré, les maîtres ce qu'ils sont.
Je n'ose me citer ici par modestie :
Mais votre frere a pris un autre train de vie;
Depuis que j'en ai soin il n'est plus éventé.
On m'en fait compliment enfin de tout côté.
Il écoute parler; & lorsqu'on l'interroge...



SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, DULAURIER.

DULAURIER.

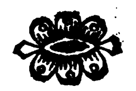
AH ! Monsieur, approchez, je faisois votre éloge.
Je disois à Monsieur que j'étois fort content,
Que l'on voyoit en vous un heureux changement,
Et que, graces à mes soins, devenant raisonnable....

VALERE.

C'est bien à toi, vieux fat, que j'en suis redevable.

DULAURIER.

Vieux fat? Voilà deux mots qui vous coûteront cher,
Et je tiens-là de quoi vous apprendre à parler.
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere,
De la bonne ancre. Adieu. Vous verrez. Laissez faire.



SCENE VIII.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE *riant.*

IL le prend avec toi ſur un fort joli ton!

VALERE.

Le faquin! Fier d'avoir vieilli dans la maiſon,
Se prévaut du pouvoir que mon pere lui donne.
Ah! Sans cela j'aurois étrillé ſa perſonne.
C'eſt un joug que mon cœur ne peut plus ſupporter;
Je l'ai dit à Damon que je viens de quitter.

LEANDRE.

Quoi! Damon eſt ici?

VALERE.

Non, mais il va s'y rendre.
Il eſt préſentement chez le frere d'Alcandre
Que je ſuis allé voir ce matin en chaſſant.

LEANDRE.

J'en ſuis, parbleu, j'en ſuis enchanté doublement.
Par lui je vais ſçavoir le ſuccès de l'affaire
Dont l'a chargé, pour nous, Alcandre avec mon pere.
Je me vois ſur le point d'être un homme important.
Si Damon réuſſit, que je ſerai content!

Qu'avec lui je vais rire & fesser de Champagne !

VALERE.

Oui. Le grand sérieux qui par tout l'accompagne,
Promet de grands plaisirs & beaucoup d'enjoûment !
Surtout quand il verra l'extrême changement
Que l'air de la campagne a fait en vous, mon frere.

LEANDRE.

Ah ! Je vois qu'il n'est pas connu de toi, Valere.
En partie avec lui tu ne t'es pas trouvé.
Avec les jeunes gens il a l'air réservé :
Mais il est dans le fond très-bonne compagnie,
Et fait pour les plaisirs les plus doux de la vie.
Quand il connoît son monde & qu'il est assorti,
C'est un homme enchanteur, d'un rien tirant parti ;
Qui ranime un repas par cent traits agréables,
Et qui rassemble en lui tous les vices aimables ;
D'ailleurs, essentiel, ami des plus ardens,
Plein d'esprit, & jamais aux dépens du bon sens ;
Charmant dans le frivole, aigle dans les affaires,
Il a l'heureux talent d'allier les contraires ;
Propre à tous les emplois, il n'est d'aucun état,
Et par délicatesse a quitté le rabat.

VALERE.

Mais ce portrait me charme, il faut que je vous prie.
De lier avec lui, mon frere, une partie ;
Je brûle de nous voir tous trois le verre en main,

LEANDRE.

Nous aurons, si tu veux, ce plaisir dès demain

VALERE.

Taupe. Adieu.

LEANDRE.

Qui te presse?

VALERE.

Une affaire.

LEANDRE.

Demeure.

VALERE.

Non, non, Cloé m'attend.

LEANDRE.

Oh! J'ai tort. Voilà l'heure

A laquelle tu dois prendre d'elle leçon.

Vous vous feriez gronder, allez, petit garçon.

VALERE.

Finissez ce discours, car il m'impatiente.

Je ne veux pas sur elle enfin qu'on me plaisante.

LEANDRE.

Je vois ce qui te fâche, elle te gêne un peu.

VALERE.

Il est vrai, puisqu'il faut vous en faire l'aveu.

Elle a mille vertus, mais son humeur sévere

Contraint ma liberté, choque mon caractere.

Pour lui plaire j'ai beau garder certains dehors,

Je ſens que dans le fond je fais de vains efforts.
Il faudra tôt ou tard que je rompe avec elle.
Et la ſageſſe enfin ne m'eſt pas naturelle.

LEANDRE.

A la tentation garde de ſuccomber,
Et ſonge que ton cœur ne pouvoit mieux tomber.
Il eſt certains momens que je te porte envie,
Et j'aimerois Cloé, ſi je n'aimois Julie ;
A la vertu ſolide elle joint l'agrément.

VALERE.

Votre amour & le mien font mon étonnement ;
Et je ne comprens pas quelle étoile ennemie,
Me fait aimer Cloé, vous attache à Julie :
Ce contraſte marqué qu'on voit dans nos humeurs,
A faire un choix contraire eût dû porter nos cœurs.
Gêné dans vos écarts, contraint dans ma ſageſſe,
Nous ſommes, vous & moi, ſage & fou par foibleſſe.

LEANDRE.

Je ſens combien Julie a ſur moi d'aſcendant,
Ma raiſon le combat, mais inutilement.
Dans tout ce qu'elle fait elle met tant de graces,
Que je me ſens forcé de marcher ſur ſes traces.
Entraîné malgré moi, j'y trouve tant d'appas,
Que j'aime mieux ſouvent m'égarer ſur ſes pas,
Et du bon ſens, pour elle, abandonner l'uſage,
Que de le reſpecter avec une plus ſage.

Nous y gagnons tous deux. Ton esprit, tes écarts,
Demandoient une prude attentive aux égards,
Qui pût, mettant un frein à ta jeunesse ardente,
Sous le nom de Maîtresse, être ta gouvernante.
C'est ce que dans Cloé tu trouves dans ce jour.
Et moi, j'avois besoin de prendre de l'amour
Pour quelque jeune objet qui par sa gentillesse,
Egayât mon esprit, déridât ma sagesse.
Telle est enfin Julie.

VALERE.

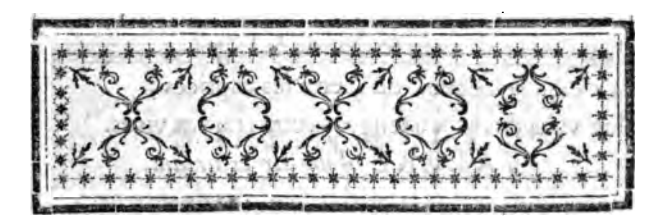
Oui, mais tout franchement,
Près d'elle votre esprit s'égaye étrangement;
Il s'écarte par fois loin des bornes prescrites.

LEANDRE.

Allons donc, mon cadet, vous passez les limites.
Vous même, qui voulez me donner des leçons,
Nous profiterons plus avec elle : sortons.
On ne prend les bons airs qu'en fréquentant les Dames,
Et pour former les gens, ma foi, vive les femmes.

Fin du premier Acte.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLOE'.

CLOÉ.

VOtre frere se perd, & ce que j'ai prédit,
Vous le voyez, Valere, aujourd'hui s'accomplit.
L'aveugle passion qu'il a pris pour Julie,
Porte insensiblement son ame à la folie.
Cette jeune personne enyvrant sa raison,
Lui fait boire à longs traits un dangereux poison.
La scéne du matin passée en votre absence,
Prouve son changement & leur impertinence.
Il n'a pas fait ce pas pour rester en chemin,
Et Julie, à coup sûr, le ménera grand train.
Telle est d'un premier choix l'importance infinie,
Qu'elle décide presque, & pour toute la vie,

De la beauté qu'on aime, à votre âge surtout,
On prend facilement & l'esprit & le goût ;
Et c'est à sa sagesse, ou bien à ses caprices,
Que vous devez souvent vos vertus ou vos vices.

VALERE *d'un air contraint.*

Autant que je le puis, autant que je le dois,
Je sens tout mon bonheur & le prix de mon choix.

CLOÉ.

Ce que vous dites-là le pensez-vous dans l'ame ?

VALERE.

En douter un instant, c'est m'offenser, Madame.

CLOÉ.

Votre discours le dit, mais non pas votre ton ;
Je vois que je vous lasse à force de Leçon.
Je vois que votre ardeur est par-là réfroidie,
Et que tant de morale, à la fin vous ennuïe.

VALERE *à part.*

Elle a quelque raison.

CLOÉ.

Si sur vos actions
Je vous donne pourtant quelques instructions,
Croyez que c'est l'effet d'une amitié sincere,
Et non d'un sot orgueil ou d'une humeur austere.

VALERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en suis convaincu,
J'ai suivi vos conseils autant que je l'ai pû.

SCENE II.

LEANDRE, VALERE, CLOE'.

LEANDRE.

VOus voilà seule à seul. Je vous trouble peut-être.

CLOÉ.

Non, Monsieur, de rester vous êtes fort le maître.

LEANDRE.

J'envie, à dire vrai, son bonheur dans ce jour,
Et je crois voir Vénus entretenir l'Amour;
L'instruire tendrement; lui montrer l'art de plaire:
Mais vous ne dites mot, ni le fils ni la mere?

(*à Valere.*)

Tu fais le langoureux? Allons, anime-toi.
Tu ne t'y prens pas bien. Tien, tien, regarde-moi.
Attaque-moi d'abord la place en militaire,
Prens des airs meurtriers comme tu me vois faire.
Vois-tu cette mine, hem! Ce souris, ce regard
Capable de percer un cœur de part en part?
Ce dernier est traître!

VALERE.

Oui, ſûrement des plus traîtres;
C'eſt à faire jetter l'Amant par les fenêtres.

LEANDRE *baiſant Cloé.*

Puis ſaiſiſſant la main, on prend d'un air courbé,
Un baiſer....Celui-là, je le tiens d'un Abbé.

CLOÉ *d'un air ſévere.*

Mais, Monſieur...

LEANDRE.

Excuſez, c'eſt à la militaire,
Madame, & ſeulement pour inſtruire mon frere.

VALERE.

Cela ne vous va point, vous avez l'air gêné;
Pour la folie, on voit que vous n'êtes point né.

CLOÉ.

Prenez garde à la fin, la choſe eſt ſérieuſe.
Craignez l'impertinence, elle eſt contagieuſe.

LEANDRE.

Si vous donnez ce nom, Madame, à l'enjouement;
A cette liberté qui produit l'agrément
Dont nous avons parlé tantôt avec Julie,
De m'en voir entiché, j'ai l'ame très-ravie,
L'impertinence....

VALERE.

Oui, mais vous vous trompez au choix,
Car il en eſt plus d'une, & j'en citerai trois.

Celle des Gens d'épée, & c'est la séduisante :
Pour celle des Abbés, elle est affadissante :
Mais la pire des trois, si vous me consultez,
C'est celle du Robin dont vous vous ressentez.

LEANDRE.

Mais je crois que sur moi tu veux tirer, mon frere ?

CLOÉ.

Nous vous laissons, Monsieur...

VALERE.

C'est à la Militaire,

SCENE III.

LEANDRE *seul.*

DAns sa plaisanterie, il est outré pourtant ;
Je n'ai pas la fadeur que l'on reproche tant
A nos jeunes Robins, turlupins incommodes,
Peu versés dans les loix, & profonds dans les modes ;
Grands Juges de Théâtre, amoureux du nouveau,
Célébres au foyer, inconnus au Barreau.
Mais, aveugle en ce point, peut-être je me flatte.
Sans s'en appercevoir, tous les jours on se gâte.

Mon frere pourroit bien n'avoir pas tout le tort;
Et dans le fond du cœur, je ſens certain remord...
Vain ſcrupule, après tout! Je ſuis jeune, & d'un âge,
Où c'eſt preſque un défaut de paroître trop ſage.
On doit me pardonner de prendre un peu l'eſſor,
Je puis bien être fou deux ou trois ans encor.

SCENE IV.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

MOnſieur, je ſuis charmé, mais plus qu'on ne peut dire,
Tout va le mieux du monde, & pour vous en inſtruire,
J'arrive exprès.

LEANDRE.

C'eſt toi, cher Damon de mon cœur,
Comment te portes-tu? Je ſuis ton ſerviteur.

DAMON *à part.*

Comment te portes-tu? La fraſe eſt admirable!
Ce qu'on m'a dit de lui, me paroît véritable.

(*à Léandre.*)

Alcandre enfin....

LEANDRE.

Di-moi, si l'amour par hasard;

A ton voyage aussi n'a pas un peu de part?

Viens-tu voir la Marquise? Elle est notre voisine;

Ou plûtôt entre nous, n'est-ce pas sa Cousine?

DAMON.

Il est bien question de cela?

LEANDRE.

Cependant,

Chez elle on vous a vû vous rendre assidûment;

Et l'on sçait....

DAMON.

Oui, l'on sçait que l'estime & le zéle...

LEANDRE.

De ce zéle vraiment tu donnois à la belle

Une preuve.....ce soir.....là.....que je vous surpris,

Sous un berceau de fleurs nonchalamment assis;

Dans ces heureux momens l'un & l'autre interdits;

Exprimant tout l'amour.....Ah! Fripon tu rougis?

DAMON.

Je rougis, il est vrai, s'il faut que je m'explique,

Mais c'est le temps mal pris, non le trait qui me pique;

J'en rirois le premier dans une autre saison,

Je sçaurois vous répondre & sur le même ton.
Mais lorsqu'auprès de vous votre intérêt m'appelle,
Que je viens vous parler d'affaire essentielle,
Vous faites l'agréable & le mauvais plaisant,
Raillant mal-à-propos & même fadement;
De tous les procédés c'est le moins supportable,
Et qui doit révolter tout esprit raisonnable.

LEANDRE.

Je n'y prenois pas garde, en verité, pardon.
Parlons de notre affaire. Eh bien, mon cher Damon,
Avons-nous obtenu cette Place importante?

DAMON.

Oui. Tout en même tems, répond à votre attente.
Alcandre & ses amis ont tant fait, qu'en ce jour,
Vous êtes sûr d'avoir l'agrément de la Cour.

LEANDRE.

Que ne vous dois-je pas! Pour la bonne nouvelle...

DAMON.

Pour votre bienfaicteur, reservez ce grand zéle,
Je dois de ce détail lui rendre compte à lui.
Vous viendrez avec moi.

LEANDRE.

Non pas pour aujourd'hui.

DAMON.

Mais rien n'est plus pressant.

LEANDRE.

J'y suis fort inutile.
D'ailleurs il est ici, grave comme à la Ville.
Avec sa politique, il m'ennuye à la mort,
Il est toujours guindé, sérieux.

DAMON.

Il a tort.
Il devroit avec vous se rendre plus aimable;
Il faut l'en avertir. Quel travers effroyable!
Je ne puis m'empêcher d'éclater à la fin,
De m'impatienter avez-vous fait dessein?
Je ne vous connois plus à ces extravagances,
Et voilà la valeur de trois impertinences.

LEANDRE.

C'est par sincérité que je te parle ainsi.

DAMON.

Et par sincérité, je dois vous dire aussi,
Qu'il ne vous convient pas, jeune comme vous êtes,
De tutoyer toujours les gens comme vous faites.
Quittez des airs si faux. Ils vous échaperoient,
Avec d'autres, Monsieur, qui s'en offenseroient;
C'est oublier d'ailleurs ce que vous allez être,
La dignité du rang où vous devez paroître.
Mais vous gardiez, n'étant que simple Magistrat
Beaucoup mieux les dehors & l'air de votre état.

LEANDRE.

On doit à la campagne avoir plus d'indulgence,
Je ſerois à Paris plus ſur la bienſéance.

DAMON.

Il eſt certains égards qu'on a tort de braver,
En tous tems, en tous lieux, on doit les obſerver.

LEANDRE.

Pour moi, dès que je ſuis dans un endroit champêtre;
Je ſuis d'une gayté.... dont je ne ſuis pas maître,

DAMON.

En ce cas-là partez. Cet air ne vous vaut rien.

LEANDRE.

Et pourquoi?

DAMON.

C'eſt, Monſieur, ſouvenez-vous en bien,
Qu'à Paris, vous avez la raiſon en partage,
Et que vous la perdez en reſtant au Village.



SCENE V.

LEANDRE, DAMON, MELITE.

MELITE *à Damon.*

AH! Bon jour, notre ami!

DAMON.

Je vous fais compliment;
Madame; vous avez un visage charmant.

LEANDRE.

Pour moi depuis tantôt je vous trouve embellie.
Mais félicitez-moi, Madame, je vous prie;
Ce méchant homme-là, le croiriez-vous? D'honneur;
Est venu m'annoncer ma prochaine grandeur.
La Cour va me charger d'importantes affaires;
Elle fait grace à l'âge en faveur des lumieres.

MELITE *à Damon.*

Son pere, dites-moi, ne vient-il pas nous voir?

DAMON.

Madame, incessamment.

LEANDRE.

Peut-être dès ce soir.

Car il eſt amoureux.

MELITE.

Et de qui ?

LEANDRE.

De vous-même.
Je ſuis ſon confident, & je ſçai qu'il vous aime.

MELITE.

Mais vous prenez, Monſieur, certaines libertés,
Qui ne conviennent pas, & vous vous écartez.....

LEANDRE.

Madame.....

MELITE.

A vous parler ſans nulle flatterie,
Vous changez tous les jours auſſi-bien que Julie,
(*Se tournant vers Damon.*)
Ils ſe gâtent tous deux.



SCENE VI.

LEANDRE, DAMON, MELITE, JULIE.

DAMON *sans voir Julie.*

IL est vrai, je crains bien....

JULIE.

Vous êtes bien heureux, vous qui ne risquez rien.

DAMON.

Ah! C'est un guet à pend. Pardon, Mademoiselle,
Pourquoi, contre les gens vous mettre en sentinelle?

JULIE.

Pour n'être plus Abbé, vous n'en valez pas mieux

LEANDRE *à Mélite.*

Ah! C'étoit en rabat un fripon dangereux!
En public retenu; mais hardi tête à tête,
Des plus fieres beautés il faisoit la conquête;
Et par tout estimé sans être régulier,
Portoit sous l'habit court le cœur d'un Officier,

MELITE.

Epargnez vos amis, vous êtes trop caustique.

DAMON.

Vous vous applaudissez de ce trait satirique;
Mais, Madame, veut bien que je vous dise ici,

Que rien n'eſt plus aiſé que de railler ainſi ;
Et vous devez ſçavoir qu'un trait ne coûte guére,
A qui veut ſe donner une libre carriere :
Quand c'eſt contre quelqu'un la matiere fournit.
Et dès qu'il dit du mal, un ſot a de l'eſprit ;
C'eſt, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte :
D'en avoir à ce prix un honnête homme a honte.

JULIE.

Eh ! fi, Monſieur, Eh, fi, vous faites le Pédant.

DAMON.

J'en ſuis fâché. Monſieur m'y force à tout moment.

JULIE.

Moi, dans vos ſentimens je vous trouve gothique :
C'eſt le ton du grand monde, il faut être cauſtique.

MELITE.

Taiſez-vous. Ce n'eſt pas à vous à raiſonner ;
Je vous quitte, pardon. J'ai quelqu'ordre à donner.

DAMON.

Point de façon, je ſuis ami de la famille.

MELITE.

Léandre, donnez-moi la main, & vous, ma fille ;
Gardez-vous de ſortir ſans ma permiſſion.

JULIE.

Ah ! Je brûle déja de quitter la maiſon.

SCENE VII.

DAMON, JULIE.

JULIE *à part.*

L faut premierement que je m'en débarrasse ;
(*à Damon.*)
voudrois bien, Monsieur, vous prier d'une grace.

DAMON.

: quoi ?

JULIE.

C'est, s'il vous plaît, d'aller vous promener,
r, je veux être seule, & vous m'allez gêner,

DAMON.

ıand vous priez les gens, c'est de si bonne grace ;
ı'on ne peut refuser. Je vous quitte la place.



SCENE VIII.

JULIE, [illegible]

J[illegible],
[illegible]
[illegible]
[illegible]...
[illegible]
[illegible],
[illegible]
[illegible]
[illegible]...
[illegible]
[illegible]
[illegible]



SCENE

SCENE IX.

LEANDRE, JULIE.

JULIE *appellant Léandre & lui faisant signe du doigt.*

ST, St, St, venez, approchez-vous,
Je veux vous régaler.

LEANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LEANDRE.

Par ma foi, c'est de lui; voilà son caractere.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Dulaurier l'a laissé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramassé:
Mais, voyons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

LEANDRE.

Je brûle, ma charmante ;
Comme il se passionne ! Oh, ce début m'enchante.

JULIE.

Monsieur, n'est-il pas vrai que cela fend le cœur ?
Ecoutez, écoutez. Voici bien le meilleur.

(*Elle continue.*)

J'ai mille choses à vous dire, que je vous ai déjà dites ; mais qu'il faut que vous écoutiez une fois sérieusement. Vous sçavez que je vous ai aimée avant votre mariage, que mon amour ne s'est jamais démenti un seul instant, & que vingt ans ne l'ont pas ralenti.

Ah ! Cela fait trembler. Quelle constance horrible !

LEANDRE.

Qui l'eût crû, que mon pere eût le cœur si sensible ?
C'est-là ce qu'on appelle un héros de Roman !

JULIE.

En tient-il le papa ? Pour ma chere maman
Ce billet est divin ; j'en veux tirer copie.

LEANDRE.

Oui-da... Mais, vertubleu, vous avez tort, Julie,
D'avoir décacheté le billet que voilà ;
La suite en est à craindre, on s'en aperçevra.

JULIE.

Ne songeons maintenant qu'au plaisir qu'il nous cause.

Puis nous remédirons, s'il se peut, à la chose,

(*Elle poursuit.*)

Vous n'avez rien à m'opposer, notre âge est sortable, aussi-bien que nos inclinations. Vous avez trente ans, & j'en ai quarante.

LEANDRE.

Vous vous en dérobez, mon pere, plus de dix.

JULIE.

Il fait grace à ma mere au moins de cinq ou six.

(*Elle reprend.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire mon bonheur en couronnant ma flâme?

LEANDRE.

Tudieu, qu'il est pressant!

JULIE.

Que tardez-vous, Madame,
A faire mon bonheur en couronnant ma flâme?
Mais rien n'est si charmant que ces paroles-là!
On croiroit qu'elles sont d'un nouvel Opera.



SCENE X.

LEANDRE, JULIE, DULAURIE

DULAURIER *entrant en homme qui cherch*

J'Ai beau courir, chercher.. Mais Julie & Léan
Lisent seuls une lettre. Approchons pour entendre.

JULIE.

Achevons au plûtôt de lire le poulet.

(*Elle lit.*)

Que tardez-vous donc, Madame, à faire onheur en couronnant ma flâme? J'irai vous en pr au plûtôt. LISIMON.

DULAURIER.

Je n'en puis plus douter, & voilà mon billet.
Que vois-je! Malheureux, que venez-vous de fair
Décacheter & lire un billet de son pere,

(*à Julie.*)

Ecrit à votre mere, & dont je suis chargé!
Où sommes-nous? ô tems! ô mœurs! Tout est cha

JULIE.

Mais, Monsieur Dulaurier....

DULAURIER.

Ayant surpris mon zé

Vous me l'aurez tantôt volé, Mademoiselle,
Dérober un dépôt ! Le crime est des plus grands.
C'est aller . . . c'est aller contre le droit des gens !

JULIE.

Mais, vieux fou, le billet que nous venons de lire,
N'est point du tout celui que vous prétendez dire.

DULAURIER.

A d'autres ! Ce billet est signé, LISIMON.

LEANDRE.

On doit en être crû ; quand on vous dit que non.

DULAURIER.

Oh ! J'en crois mon oreille, & je vais au plus vîte
M'en plaindre & conter tout à Madame Mélite.
Ce sont des procedés indignes.

LEANDRE.

Alte-là.

JULIE *lui présentant le billet.*

Pour un mauvais billet, que de bruit ! Le voilà.

DULAURIER.

Moi, dans l'état qu'il est, je ne veux pas le prendre ;
Ainsi décacheté, le moyen de le rendre ?

LEANDRE.

Il faut le supprimer.

DULAURIER.

Je suis votre valet.

LEANDRE.

Si tu parles, maraut, jamais de ce billet,
Je t'assomme.

JULIE.

Il ne faut lui couper qu'une oreille,
S'il dit rien.

DULAURIER.

Grand merci. La grace est sans pareille.

JULIE *à Léandre.*

Sortons vîte. Venez chez Hortense un moment.



SCENE XI.

DULAURIER *seul.*

MOi, j'attens pour parler, son pere seulement;
Et je leur ferai voir dans cette conjoncture,
Que Dulaurier est ferme, & qu'il fuit l'imposture.

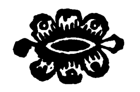
Fin du second Acte.



SCENE VIII.

JULIE *seule tirant une lettre.*

JE suis libre. Voyons notre lettre à présent,
Je n'ai depuis tantôt pû trouver un instant.
(*Elle lit le dessus.*)
Je suis impatiente... *à Madame Mélite*...
Bon, c'est-là le Billet que je veux. Ouvrons vîte.
Diantre! J'ai déchiré tout l'endroit du cachet,
Continuons toujours, & lisons le poulet.
(*Elle lit la lettre.*)
Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle....
Ah! Voilà qui promet du touchant & du tendre.
Je voudrois, pour en rire, avoir ici Léandre.
Je le vois.



SCENE

SCENE IX.

LEANDRE, JULIE.

JULIE *appellant Léandre & lui faisant signe du doigt.*

ST, St, St, venez, approchez-vous,
Je veux vous régaler.

LEANDRE.

De quoi?

JULIE.

D'un billet doux
Que votre pere écrit à ma très-chere mere.

LEANDRE.

Par ma foi, c'est de lui; voilà son caractere.
Comment l'avez-vous eu?

JULIE.

Dulaurier l'a laissé
Tomber ici tantôt, & je l'ai ramassé.
Mais, voyons promptement,

(*Elle lit.*)

Je ne puis plus supporter votre absence. Je brûle de vous aller trouver, ma charmante veuve.

JULIE.

Allez-vous là-dessus me faire un long sermon ;
Et m'ennuyer, Monsieur, à force de raison ?

SCENE II.

LEANDRE, JULIE, DAMON.

DAMON.

Je sors d'une maison où l'on m'a fait entendre ;
Des choses que de vous je suis fâché d'apprendre.
Je viens pour vous en faire un reproche à tous deux ;

JULIE.

Mais, c'est une gageure ! & chacun en ces lieux ;
Viendra...

DAMON.

Mademoiselle, il n'est pas tems de rire ;
La chose est sérieuse, & je dois vous la dire :
Tout le monde est ici contre vous déchaîné.
A votre égard, Monsieur, je demeure étonné ;
Vous allez contre vous indisposer Alcandre,
Dans le tems que de lui vous devez tout attendre ;

Et vous venez de rompre en visiere aujourd'hui,
A des gens pleins d'honneur qui viennent avec lui ;
Vous riez à leur nés, entraîné par Julie.
Et fort impoliment leur faussez compagnie ;
Ensuite vous sortez ; vous allez chez les gens ;
Plaisanter là-dessus, & rire à leurs dépens :
Vous étendez vos traits jusques sur votre pere.
(*en montrant Julie.*)
D'un prétendu billet qu'il écrit à sa mere,
Vous montrez la copie & vous allez compter ;
L'histoire de sa flâme à qui veut l'écouter.
Qu'il est honteux pour vous, qu'il est doux pour Valere,
Qu'on vous voye effacer tout ce qu'il a pu faire !
Si votre pere vient à sçavoir tout cela,
Songez-vous bien alors quel éclat il fera ?
De son juste courroux vous avez tout à craindre ;
Et serez malheureux, Monsieur, sans être à plaindre.

LEANDRE.

Il suffit, je serai plus prudent désormais.

JULIE.

Ce n'est qu'un badinage ; & tout ces petits traits. . .

DAMON.

Pour rester dans l'erreur vous êtes trop aimable,
Et moi, pour vous tromper, je suis trop véritable.
Vous avez le cœur noble & le naturel bon ;

Mais vous êtes trop vive, & manquez de raison.
Vous bravez les égards, sans être au fond méchante.
Si Léandre arrêtant votre ardeur imprudente,
De vous servir de guide avoit la fermeté,
Il tourneroit à bien cette vivacité;
Son amour par dégrez vous rendroit raisonnable;
Et vous seriez alors une fille adorable.
Mais soit malgré lui-même, ou par contagion,
Il laisse auprès de vous endormir sa raison.
Vos graces par malheur ont l'art de le séduire;
Il se laisse mener, au lieu de vous conduire.

JULIE.

Que voulez-vous donc dire avec cet entretien?
Si je méne Monsieur, je le méne fort bien.

DAMON.

Vous le menez très-mal; soit dit sans vous déplaire;
Il devient, grace à vous, tel qu'on a vû son frere.
Vous le précipitez dans vos égaremens;
Et l'on est si choqué de vos traits imprudens,
Qu'afin qu'aucun des deux aujourd'hui ne l'ignore;
Du nom d'impertinens partout on vous honore.

JULIE.

Nous sommes d'âge à l'être, & le mal n'est pas grand

LEANDRE.

Mais le monde se trompe, & dans son jugement...

DAMON.

ous vous trompez vous-même, & dans l'impertinence,
n va toujours, Monsieur, plus loin que l'on ne pense;
'est un terrein glissant, & qui trompe d'abord;
isément on y tombe, avec peine on en sort;
: dès qu'on est plongé dans cette bourbe épaisse,
n prend pour enjoûment, on prend pour gentillesse,
: pour des traits d'esprit, des écarts de bon sens,
t d'un cerveau brûlé les délires fréquens.

LEANDRE.

e discours est sensé, mais on peut être sage....

JULIE.

e discours, ce discours n'est qu'un pur radotage,

DAMON.

e pis est...

JULIE.

Le pis est qu'on peut avec raison;
'ous appliquer, Monsieur, votre comparaison;
lais de tous ces propos, pourquoi me mettre en peine?
çai-je pas qu'il radote une fois la semaine?
'est aujourd'hui le jour.

DAMON.

'en est trop, je suis las!
)e prêcher la raison à qui ne l'entend pas.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LEANDRE, JULIE.

LEANDRE.

DAmon sort tout fâché. J'ai regret qu'il nous quitte;
Je crois qu'il a raison; car enfin je médite...

JULIE.

Tant pis, vous avez tort, Monsieur, de méditer.

LEANDRE.

On doit...

JULIE.

On doit me croire & ne pas l'écouter.

LEANDRE.

Mais il faut consulter quelquefois dans la vie,
La raison, le bon sens.

JULIE.

Fi, le bon sens ennuye;
Vous-même qui plaisez par mille traits saillans,

Vous n'avez de l'esprit que faute de bon sens.

LEANDRE.

Souffrez du moins, souffrez que je vous représente....

JULIE.

Moi, je ne souffre rien.

LEANDRE.

Vous êtes étonnante!

JULIE.

Et vous l'êtes bien plus avec votre raison.
C'est peu de vous livrer à la réflexion,
De m'en empoisonner vous avez la malice.
Et vous m'aimez, Monsieur?

LEANDRE.

Quelle est votre injustice!
Non, on n'aima jamais avec plus de transport;
Cette même raison qui vous choque si fort,
Elle a beau m'éclairer, pour vous plaire, Julie;
A chaque heure du jour je vous la sacrifie.
Instruit de mes devoirs, pour vous seule j'en sors,
Et vous imite en tout, malgré tous mes remords.

JULIE.

Et moi, Monsieur, malgré votre air mélancolique,
Malgré l'ennui qu'il porte, & qu'il me communique,

Et malgré cent discours propres à m'assommer;
Je vous souffre, & suis foible assez pour vous aimer.

SCENE IV.

LEANDRE, JULIE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monsieur Reiter est-là, Monsieur, qui vous demande.

JULIE.

Je fuis ! C'est le parent de la Dame Allemande.

LEANDRE *à Julie.*

(*à la Fleur.*)

Attendez. Va, dis-lui....

LA FLEUR.

Qu'est-ce que je dirai?

LEANDRE.

LEANDRE.

Que je n'ai pas le tems, que je le manderai.

LA FLEUR.

Je ne lui ferai pas de réponse semblable;
Je le connois, Monsieur, il est brutal en diable.

LEANDRE.

Qu'il entre donc.

JULIE.

Parlez à cet homme, d'un ton;
Qu'il ne remette plus le pié dans la maison.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

LEANDRE, MONSIEUR REITER, LA FLEUR.

LEANDRE *à part.*

IL faut rompre avec lui d'une façon polie.

(*haut.*)

Un fauteuil à Monsieur. Seyez-vous je vous prie.

(*La Fleur tire un fauteuil, & puis sort.*)

M. REITER.

Ah! C'est être civil trop excessivement;
Comme un bon Etranger traitez-moi franchement.

LEANDRE *d'un air important.*

On ſçait trop....

M. REITER.

Entre nous, la meilleure maniere,
Eſt toujours la plus ronde & la plus familiere.

LEANDRE.

On ſçait ce qu'on vous doit ; & quand j'agis ainſi....

M. REITER.

Pour vos amis, Monſir, vous êtes trop poli,
Et vous ne l'êtes pas aſſez envers les Dames ;
Moi, plus groſſier que vous, reſpecter mieux les femmes.

LEANDRE *d'un air de Seigneur.*

Expliquez-vous, de grace, & daignez être aſſis.

M. REITER.

Moi, me trouver fort bien, Monſir, comme je ſuis :
Cette civilité dont vous m'êtes prodigue,
Je vous l'ai déja dit, me choque & me fatigue ;
Ces petits airs Seigneurs n'être pas de mon goût.
Ne me protegez point.

LEANDRE.

Eh bien! Parlons debout,
Parlons. Puis-je vous être utile à quelque choſe ?
De ce qui vous améne, apprenez-moi la cauſe :

Mais, Monsieur, dépêchons; je suis préssé du
tems.

M. REITER.

Pour ménager, Monsir vos précieux momens,
Sçachez-donc que je viens vous faire ici reproche,
D'avoir si mal reçû ma parente très proche.
D'une Dame comme elle on ne rit pas au né,
Elle en est très-choquée, & moi très étonné;
C'est manquer grandement à cette politesse,
Dont vous faites parade, & qu'en France on professe;
On ne doit pas quitter si brusquement les gens.
Ce façon-là d'agir est des plus insultans.
Si vous voulez, Monsir, que notre amitié dure;
Il faut pour réparer une pareille injure,
Venir chez ma parente avec moi maintenant,
Lui faire là-dessus un petit compliment.

LEANDRE *en le contre-faisant.*

Un petit compliment? La mode en est passée;
D'ailleurs, votre parente a tort d'être offensée,
Et s'il m'est échapé de rire ce matin,
C'étoit de souvenir, & sans aucun dessein.

M. REITER.

Vous regardiez alors Madame la Baronne,
Et dans le même tems la petite personne

Près de qui vous étiez, faisoit de grands éclats,
Et la contre-faisoit en vous parlant tout bas.

LEANDRE.

Eh bien! Monsieur Reiter, quand nous aurions ri d'elle;
Faudroit-il pour cela m'en faire une querelle?

M. REITER.

Comment! Vous insulter par un rire indiscret,
Ma Cousine germaine, & moi rester muet?

LEANDRE.

Ma Cousine germaine! Oh! Le plaisant scrupule!
Fût-elle votre sœur, dès qu'elle est ridicule,
Au lieu de vous piquer d'être son Chevalier,
Vous devez au contraire en railler le premier.
Afin qu'à cet égard vous n'ayiez rien à dire,
De tous les miens, Monsieur, je vous permets de rire,
Car j'aï, graces au Ciel, tout un tas de parens,
Les plus originaux & les plus plates gens;
N'en épargnez aucuns, mettez-les tous en pieces,
Cousines & Cousins, Oncles, Tantes & Niéces;
Je veux non seulement vous les abandonner,
Mais vous aider encor, moi-même à les berner.

M. REITER.

Et m'abandonnez-vous, ainsi que vos parentes,
Vos Maîtresses, Monsir, qui sont impertinentes,
Qui causent entre-nous ces petits démêlés?

LEANDRE.

Qui sont-elles, Monsieur, ces Maîtresses? Parlez.

M. REITER.

Et c'est, sans la nommer, la petite Julie.

LEANDRE.

Arrêtez. Sur ce point j'entens peu raillerie.

M. REITER.

Vous vous croïez permis de rire impunément
D'une Dame estimable, & dont je suis parent;
Et vous trouve mauvais, quand on appelle ensuite
Un enfant sans raison, du nom qu'elle mérite?
Si vous, Monsir, en France, avez de ces façons,
Oh! Par la ventre! Moi, vous donner des leçons.

LEANDRE.

Vous?

M. REITER.

Oui, Reiter, Reiter, vous apprendroit à vivre,
Si vous être....

LEANDRE.

Sortez, je suis prêt à vous suivre.

M. REITER.

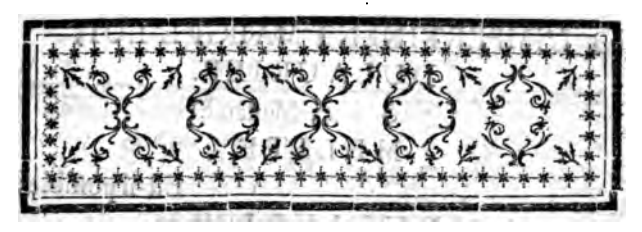
Vous, échappé de Robbe, attaquer mon valeur?

LEANDRE.

Quelque état qu'il professe, un François a du cœur.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE *seule.*

IL faut qu'à Dulaurier on ait surpris la Lettre,
Que je sçai qu'en main propre il devoit me remettre.
Je soupçonne une chose, il faut la pénétrer.
Je veux sçavoir de lui . . . Mais je le vois entrer.

SCENE II.

MELITE, DULAURIER.

DULAURIER *d'un air effaré.*

LEandre! . . . .

MELITE.

Eh bien?

DULAURIER.

Se bat, Madame!

MELITE.

Eſt-il poſſible?

DULAURIER.

Ah! Moi-même j'ai vû ce ſpectacle terrible!
J'ai vû briller de loin les flamberges en l'air!
Il s'égorge, vous dis-je, avec Monſieur Reiter.

MELITE.

Ah! Quel malheur affreux!

DULAURIER.

Sans tarder davantage,
Je vais chercher Damon pour arrêter leur rage.
Je ſens que les momens ſont précieux.

MELITE.

Oui. Va,
S'il en eſt tems encor, il les ſéparera.

SCENE III.

MELITE *ſeule, ſe laiſſant aller ſur un fauteuil.*

JE me meurs! Je n'en puis plus, j'expire.

SCENE IV.

MELITE, CLOÉ.

MELITE.

AH ! Cloé, vous voilà. Que venez-vous me dire ?
Léandre est-il vivant, ou Léandre est-il mort ?
Ah ! Si vous le sçavez, apprenez-moi son sort.
Tous mes sens sont saisis d'une frayeur mortelle.
Parlez.

CLOÉ.

Je n'en sçai pas encore de nouvelle.
Le malheur, comme vous, m'afflige au dernier point :
Mais je l'appréhendois, il ne me surprend point.

MELITE.

Eh ! Qui pouvoit prévoir cette suite cruelle,
Et qu'ils s'égorgeroient pour une bagatelle ?
Je suis au désespoir ! Je crains tout pour ses jours.
Damon arrivera trop tard à son secours.

SCENE V.

MELITE, CLOE', VALERE.

VALERE.

Triomphe ! Honneur ! Victoire. Ah ! Mesdames, mon frere
Vient de faire un exploit digne d'un Mousquetaire.
Il s'est contre Reiter battu très-vaillamment,
On les a séparés dans ce même moment.

MELITE.

Ah ! Je respire enfin. Vous me rendez la vie.

CLOÉ.

Le combat détourné me console en partie.

MELITE.

Il est bon d'étouffer cette affaire en naissant,
Et j'y vais travailler très-sérieusement.



SCENE VI.

CLOE', VALERE.

VALERE.

MOi, dans ce qu'il a fait j'approuve fort mon frere;
J'en ſuis preſque jaloux.

CLOÉ.

Vous avez tort, Valere.
Vous devez le blâmer au lieu de l'applaudir;
Et vous parlez ainſi, faute d'approfondir.
Cette affaire eſt pour lui cruelle, épouvantable.
De ſe l'être attirée il n'eſt pas excuſable.
Voilà le précipice où ſa maîtreſſe enfin
Imperceptiblement l'a conduit par la main;
Et vous verrez dans peu, par une ſuite affreuſe,
Combien l'impertinence eſt en ſoi dangéreuſe.



SCENE VII.

VALERE, CLOE', JULIE.

JULIE.

JE ne voi point Léandre, où s'eſt-il donc caché ?
Pour le féliciter je l'ai partout cherché.
Je brûle...

CLOÉ.

Vous venez d'illuſtrer ſa mémoire.
Il vous revient au moins la moitié de la gloire :
Il n'auroit pas, ſans vous exercé ſa valeur.

JULIE.

Vous croyez m'offenſer, vous me faites honneur.
Vous avez vos talens, & j'ai mes avantages.
Je forme des Héros, ſi vous formez des Sages.

CLOÉ.

On eſt prêt de vous croire, ou du moins ébloui.
Mais Léandre paroît, je vous laiſſe avec lui.



SCENE VIII.

LEANDRE, VALERE, JULIE.

JULIE *à Léandre.*

AH ! Je vous attendois avec impatience.
Venez qu'on vous embrasse, & qu'on vous récompense.

LEANDRE *embrassant Julie.*

Un tel prix m'est bien doux.

VALERE.

Après votre haut fait,
Vous méritez, Monsieur, d'arborer le plumet.

LEANDRE.

Plus que vous ne pensez cet éloge me flate.

VALERE.

Mon frere, souffrez donc qu'ici ma joye éclate:

JULIE.

Une action si belle augmente de moitié
Mon estime pour vous & ma vive amitié.
J'aime les braves gens plus qu'on ne sçauroit dire ;
Les armes ont surtout un charme qui m'attire.
Si de naître garçon j'avois eu le bonheur,

J'aurois été d'épée, & vive ſur l'honneur.
J'aurois ſçu me tirer joliment d'une affaire ;
Je ſuis à redouter, ſurtout dans ma colere.

LEANDRE.

Il eſt vrai, vous avez le regard meurtrier,
On ſe défendroit mal contre un tel Cavalier.

JULIE.

Mais dans mon genre auſſi je me ſuis ſignalée.
Madame la Baronne, ah! Je l'ai régalée !
Je l'ai dans mon chemin trouvée au même inſtant,
Que vous meniez Monſieur Reiter tambour battant.
Elle venoit alors de ſe plaindre à ma mere,
De ce que nous oſions tous deux la contrefaire.
Je l'ai ſçu relever là deſſus comme il faut.
Elle a voulu d'abord me parler d'un ton haut :
Mais ſur elle bientôt j'ai ſaiſi l'avantage
Au point qu'elle étoufoit & bégayoit de rage.
Il faut qu'un dernier trait couronne nos exploits.
Ecoutez, mes amis, tenons conſeil tous trois.
Je veux à notre gloire aſſocier Valere.

VALERE.

C'eſt trop d'honneur, vraiment, que vous me voulez faire.

JULIE.

Meſſieurs, la place eſt priſe, il faut la ſaccager.

LEANDRE.

Me voilà prêt à tout. Je brave le danger.

JULIE.

Imaginons ensemble une piece sanglante
Pour achever Reiter, & surtout sa parente.
Cherchons tous.

VALERE.

Je n'ai pas d'imagination.

LEANDRE.

Je me charge, pour moi, de l'execution.

JULIE.

Attendez, d'un beau feu mon ame est possédée.
Il me vient tout-à-coup une excellente idée.
Faites-moi tous les deux des couplets bien mordans,
Mais des couplets à mettre au désespoir nos gens;
Que sans perdre un moment chacun de vous y rêve:
Il faut que de douleur notre Baronne en crêve.

LEANDRE.

De mon frere, morbleu, que n'ai-je le talent!
La Baronne seroit chansonnée à l'instant.

JULIE.

Versifions, courage, allons, mon cher Valere,
La palme vous attend au bout de la carriere.

VALERE.

Bon!

JULIE.

Vîte, rimez donc.

VALERE.

Je ne puis pas, d'honneur.

JULIE.

Vous voulez qu'on vous prie?

LEANDRE.

Allons, tu fais l'Auteur.

VALERE.

Si j'étois découvert.

JULIE.

Vous êtes ridicule.

LEANDRE.

Oh, Parbleu pour t'ôter jusqu'au moindre scrupule,
Nous répandrons le bruit qu'ils sont de Dulaurier.

JULIE.

C'est bien dit. Sous son nom il faut les publier.

VALERE.

Contre ce dernier trait je ne puis me défendre,
Et par mon foible enfin vous venez de me prendre.
Je trouve le moyen de me venger de lui,

Je

Je veux que sur son dos tout retombe aujourd'hui.

LEANDRE.

Cours vîte y travaillier.

VALERE.

Oui, je sors pour les faire.

Dans deux tours de jardin vous aurez votre affaire.

SCENE IX.

LEANDRE, JULIE.

JULIE.

De les désesperer je me fais un plaisir.

LEANDRE.

Et moi, de vous aider à vous bien réjouir.

JULIE.

De voir nos couplets faits je suis impatiente.
Je veux sous leur fenêtre, oui, je veux qu'on les chante
Je voudrois bien sçavoir alors ce qu'ils diront,
Et voir dans ce moment les mines qu'ils feront.

LEANDRE.

Quelqu'un vient. C'est Damon Comment! Il nous évite.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON, JULIE.

LEANDRE.

DAmon, de grace, un mot. Où courez-vous si vîte?
Pourquoi me fuir ainsi ? Dites-m'en le sujet.

DAMON.

Je n'ai rien à vous dire.

JULIE.

Après ce qu'il a fait
Vous ne répondez rien ?

DAMON.

Je n'ai rien à répondre.

JULIE.

Mais depuis quelque tems, il devient hypocondre.
Il est d'une reserve . . . & d'une gravité . . .
Damon n'est plus Damon, le voilà tout Cloé.
J'ai pour vous de l'estime, elle est juste sans doute ;
Mais si vous persistez, vous l'allez perdre toute.
Elle est digne, Monsieur, que vous en fassiez cas.
Vous sçavez que mon cœur ne la prodigue pas.

DAMON *à Léandre.*

Adieu. Je vous dirois des verités trop dures.

LEANDRE.

Demeurez, Dâssiez-vous me dire des injures,
J'ai pris en bonne part toujours tous vos avis.

DAMON.

Vous auriez bien mieux fait de les avoir suivis.

LEANDRE.

De vos plaintes ici je ne vois point la cause.

JULIE.

Mais toute la journée on ne fait autre chose.

DAMON.

Mais vraiment on a tort ; & vos faits glorieux...

JULIE.

Oh ! Quand vous sermonez, vous êtes ennuyeux.
Vous vouliez nous quitter, & c'est moi qui vous quitte.
La morale m'assomme, & je sors au plus vîte.

SCENE XI.

LEANDRE, DAMON.

DAMON.

Je vois avec douleur...

LEANDRE.

Quoi ?

DAMON.

Que par cet éclat
Vous vous êtes perdu, Monsieur, dans votre état.

LEANDRE.

Moi! Monsieur, & pourquoi?

DAMON.

Vous êtes dans l'yvresse,
Et vous ne sentez pas le malheur qui vous presse.
Votre derniere affaire...

LEANDRE.

Auprès des gens de cœur
Doit me faire, sans doute, infiniment d'honneur;
Son éclat ne sçauroit ternir ma renommée.

DAMON.

Par tous les gens sensés elle sera blâmée;
Et vous allez dans peu ressentir par l'effet,
Le tort que dans le monde elle vous aura fait.

LEANDRE.

Mais on doit se défendre alors qu'on nous outrage.
Faut-il être Officier pour avoir du courage?

DAMON.

Avec Monsieur Reiter vous avez tout le tort.
Loin de vous excuser, vous l'avez pris d'abord
Et d'un air & d'un ton.....

LEANDRE.

Oh! Celui-là me blesse.
Je l'ai reçu, Monsieur, mais d'une politesse...

DAMON.

Tout-à-fait insultante, & sentant le Seigneur,
Telle que vous l'auriez pour votre inférieur.

LEANDRE.

Du moins à la valeur vous devez faire grace ;
Car c'est une vertu . . .

DAMON.

Quand elle est en sa place ;
Qu'elle a de son côté le droit & la raison,
Et qu'elle ne fait rien qui soit hors de saison :
Mais si-tôt qu'elle insulte & suit un vain caprice,
De vertu qu'elle étoit, elle devient un vice ;
Et la victoire dûe à la seule fureur,
Attire du mépris au lieu de faire honneur.
Ce discours est si vrai, Monsieur, que votre affaire
Seroit très à blâmer, même dans votre frere ;
A plus forte raison, un homme comme vous,
Qui doit représenter, servir d'exemple à tous.

LEANDRE.

Quoique vous en disiez, je suis très-excusable.

DAMON.

Non, eussiez-vous raison, vous seriez très-blâmable.
Le rang qu'on doit tenir veut être respecté.
A voir votre action par son plus beau côté,
Dans un jeune Officier elle seroit brillante :
Mais dans un homme grave elle est toujours choquante.

Chacun de son état doit avoir les vertus.
La vertu qu'on déplace, en un mot, ne l'est plus;
Elle donne au contraire un ridicule extrême,
Qui n'est pas effacé par la victoire même.
C'est inutilement qu'on vous le cacheroit.
Vous venez de vous perdre; & ce malheureux trait
Comblant tous vos écarts par l'éclat qu'il va faire,
Sur eux aux yeux de tous portera la lumiere.
Vous allez devenir la fable de la Cour,
Le mépris de la ville, & l'histoire du jour.
On citera par tout vos traits d'impertinence.
Ce malheur vous arrive, en quelle circonstance!
Tout prêt de parvenir au rang le plus brillant,
Dont vous vous excluez par-là honteusement,
Ce qui vous charge encor d'un nouveau ridicule,
Et tout prêt d'avancer pour jamais vous recule.

LEANDRE.

Que me dites-vous-là? Vous m'allarmez enfin.
Vous croyez que ce coup m'arrête en mon chemin?

DAMON.

Il faut, en vérité, pour en douter vous-même,
Que votre aveuglement, Monsieur, soit bien extrême.
Vous avez insulté dans cette affaire-ci,
Votre premier patron, votre meilleur ami.
D'Alcandre vous avez épuisé la tendresse;
D'agir encor pour vous s'il avoit la foiblesse,

Des plus honnêtes gens il se verroit berner ;
Et par respect pour lui doit vous abandonner.
Vous avez dans ce jour choqué toute la terre ;
Tout le monde à son tour va vous livrer la guerre ;
Et vous devez tout craindre en cette extrêmité,
D'un pere contre vous justement irrité.

LEANDRE.

Comment! Monsieur, comment! Des riens, des bagatelles
Traîneroient après soi des suites si cruelles ?

DAMON.

Qu'appellez-vous des riens? Ce n'en sont plus vraiment;
C'est le comble, Monsieur, de tout égarement.
Toujours dans ses progrès, telle est l'impertinence,
Elle est imperceptible, & foible en sa naissance ;
Et c'est, pour ainsi dire, un simple filet d'eau
Qui du commencement forme un leger ruisseau,
Puis accrû tout-à-coup, c'est un torrent rapide,
Qui part & nous entraîne où sa fureur le guide.
On se ressent toujours de ses impressions,
Et ce vice ressemble aux grandes passions.
Non, la fureur du jeu n'est pas plus ruineuse :
La crapule n'est pas plus basse, plus honteuse ;
Et je vous aimerois autant, ou peu s'en faut,
Yvrogne, ou bien joueur, qu'atteint de ce défaut.
Son poison dans l'esprit fait le même ravage ;
Il trouble la raison, il en ôte l'usage,

Jusqu'aux derniers excès porte nos sens séduits :
La honte, les remords en sont les tristes fruits ;
Et nous n'ouvrons les yeux sur nos extravagances,
Qu'après qu'ayant heurté toutes les bienséances,
Nous perdons rang, crédit, considération ;
Que chacun nous fait voir son indignation,
Et nous donne pour prix de notre impertinence,
Le titre humiliant d'homme sans conséquence.
Vous êtes dans le cas, & ma triste amitié,
Ne sçauroit plus vous voir que d'un œil de pitié.
Est-il possible, ô Ciel, qu'un homme de mérite,
Dont on louoit partout l'esprit & la conduite,
Par l'ascendant fatal d'un malheureux amour,
Se soit perdu si vîte, & cela sans retour !
Je suis touché des maux que vous avez à craindre ;
Je voudrois les parer, & ne puis que vous plaindre.
Adieu. Votre présence augmente ma douleur,
Et je suis un objet qui me perce le cœur.

SCENE XII.

LEANDRE *seul.*

JUste Ciel ! Quel reproche ! Et quel trait de lumiere

Sur mes égaremens en cet instant m'éclaire!
Où suis-je? Quel réveil! J'ai peine à concevoir
Le travers que j'ai pris sans m'en appercevoir.
Je connois, mais trop tard, l'excès de ma folie.
Pour suivre vos conseils, pour vous plaire, Julie,
J'ai terni dans ce jour ma réputation,
J'ai tout sacrifié, fortune, ami, patron;
Et dans un tel malheur, ce qui me désespere,
Je vais perdre l'estime & l'amour de mon pere.
Je me poignarderois après ce que j'ai fait,
Et je cours me cacher de honte & de regret.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE

JULIE *seule.*

NOs couplets sont publics, ma joye est incroyable;
Ils font dans le Village un bruit épouvantable.
On les chante partout. Pour les chanter aussi,
Je voudrois que Léandre à présent fût ici.
Où peut-il être allé? Mais que peut-il donc faire?
J'entens rire quelqu'un. C'est lui. Non, c'est son frere.

SCENE II.

VALERE, JULIE.

VALERE *éclattant de rire.*

HA! Ha! Mon vieux faquin! Ha! Ha! Mon vieux maraut!

JULIE.

Qu'est-ce!

VALERE.

Vient d'être...

JULIE.

Eh bien?

VALERE.

Ajusté comme il faut.

JULIE.

Dulaurier?

VALERE.

Oui, lui-même.

JULIE.

Ah! J'en suis très-ravie.

VALERE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.
Les gens de la Baronne ont sur lui fait pleuvoir
Trente coups de bâton qu'il vient de recevoir.

JULIE.

La chose est fort plaisante!

VALERE.

Et j'ai la joye extrême
De l'avoir fait rosser, ne l'ayant pû moi-même.
Je l'ai laissé là-bas qui vous réjouiroit,
Par les discours qu'il tient, les grimaces qu'il fait.
C'est une chose à voir que sa mine burlesque,
Non, Calot n'a jamais rien fait de si grotesque.

JULIE.

Vous n'auriez pas, ſans moi, composé la chanſon.
Et vous m'avez, Monſieur, cette obligation.

VALERE

De l'idée, il eſt vrai, je vous ſuis redevable,
Ma foi je ſouffrois trop d'être ſi raiſonnable.
La raiſon eſt un poids dont j'étois oppreſſé.
Graces à vos bontés j'en ſuis débarraſſé.
Que je ſuis ſoulagé! La folie eſt mon centre,
Et dans mon élément il eſt tems que je rentre.

JULIE.

Ah! Dans le bon chemin vous remettez le pié;
C'eſt le moyen, Monſieur, d'avoir mon amitié.
Mais Dulaurier s'approche.

VALERE.

Il a l'oreille baſſe.

JULIE.

Bon dieu! Qu'il vient de faire une laide grimace!

SCENE III.

VALERE, JULIE, DULAURIER.

DULAURIER.

AHi! Je ſuis tout briſé. J'ai peine à faire un pas.

VALERE.

Tant de gloire l'accable. Il en gémit tout bas.

JULIE *à Dulaurier.*

Le destin tôt ou tard couronne le mérite.
Vous voilà, pour le coup, je vous en félicite,
Auteur en bonne forme, & Poëte instalé,
De vingt coups de bâton on vous a régalé.
Il vous suffit, Monsieur de ces marques brillantes,
Vous n'avez pas besoin d'autres Lettres patentes.

VALERE.

Comme je dois, Monsieur, j'y prends part.

DULAURIER.

Finissez.
Sans être plaisanté, morbleu, je souffre assez.
C'est un indigne tour que l'on vient de me faire,
Autant que de douleur j'en pleure de colere.
Ah! Voilà le malheur, dans ce siécle maudit,
De s'être fait un nom, & d'avoir trop d'esprit.
On vous charge d'abord des sottises qu'un traître
Répand malignement sans se faire connoître.
Vous avez beau crier: Messieurs les vers sont plats;
Ils ne sont pas de moi; l'on ne vous en croit pas.
De l'ouvrage bâtard vous passez pour le pere,
Et vous en recevez le douloureux salaire.

JULIE.

Pour les désavouer les vers sont trop jolis.

VALERE.

Il est doux de se voir bâtonner à ce prix.

JULIE.

C'est un honneur qui rend votre gloire immortelle.

DULAURIER.

Oh! D'un pareil honneur, vraiment, Mademoiselle,
Je me serois passé. Mais, dans le fond du cœur,
J'en soupçonne, j'en sçai le véritable auteur.

VALERE.

C'est vous-même, Monsieur, pourquoi vous en défendre?

JULIE.

Adieu. Pour les chanter je vais chercher Léandre,
Attendant que je fasse imprimer la chanson,
Avec vos qualités, Monsieur, & votre nom.

(*elle sort.*)

VALERE.

Et moi j'en vais partout répandre des copies.

SCENE IV.

MELITE, DULAURIER.

MELITE.

Qu'est-ce donc que ceci? Quelles étourderies!

Mais dans cette maison tout est bouleversé !
Après l'affaire, après tout ce qui s'est passé,
Il paroît des couplets d'une insolence extrême,
Où l'on prétend qu'Alcandre est maltraité lui-même;
Et c'est vous, vieux coquin, vous qui les avez faits?
A Léandre plûtôt je le pardonnerois;
On pourroit de son âge excuser l'imprudence:
Mais un vieux domestique avoir cette impudence!
A plus de soixante ans, avec des cheveux gris!
Aux petites Maisons vous devez être mis.
Cette punition est pour vous une grace,
Et vous méritiez d'être assommmé sur la place.

DULAURIER.

Ce n'est pas moi, Madame, & l'on m'accuse à tort.
Faut-il vous faire ici le serment le plus fort.
Que je sois écrasé....

MELITE.

Taisez-vous, misérable;
Avec tous vos sermens vous n'êtes pas croyable.

DULAURIER.

J'enrage. Encor un coup, ils ne sont pas de moi.
Je puis en être crû, je suis de bonne foi.
Je n'ai jamais chanté que le Dieu de la Tonne,
Et je n'ai jamais fait de vers contre personne.
Madame, quoiqu'Auteur, j'ai de la probité,
Et même du bon sens, malgré la rareté.

J'abandonne l'esprit, je renonce au génie ;
Mais vertubleu ! L'honneur m'est plus cher que la vie :
Je l'ai bien fait paroître, & dans tout son quartier,
Pour un très-honnête homme, on connoît Dulaurier.
Si j'avois eu l'esprit méchant & satirique,
De Monsieur Lisimon serois-je Domestique ?
M'eût-il après vingt ans fait une pension ?
Son fils me devroit-il son éducation ?
A mon âge surtout veut-on que je commence ?
Ah ! L'on verra dans peu briller mon innocence ;
Et je mettrois au feu cette main que voilà,
Que Valere est l'Auteur de cette chanson-là.

MELITE.

Cessez de m'étourdir de votre verbiage.
Sortez. Je ne veux pas vous oüir davantage.

DULAURIER.

Soit. Je sors, mais jamais je ne me dédirai.
C'est Valere ou Léandre, & je le prouverai.

SCENE V.

MELITE, CLOE'.

CLOÉ.

MAdame, en un instant tout a changé de face ;
Devant son protecteur Léandre a trouvé grace.

Il reconnoît sa faute, & pour mieux l'effacer,
Monsieur Reiter & lui viennent de s'embrasser;
Il s'est justifié des couplets qu'on publie,
Et sa fortune enfin va se voir rétablie.

MELITE.

J'apprens cette nouvelle avec ravissement,

CLOÉ.

J'en serois comme vous charmée en ce moment,
Si dans le même tems je ne venois d'apprendre,
Qu'au lieu d'être touché du retour de Léandre,
Valere est retombé dans sa premiere erreur,
Et qu'il est des couplets le véritable Auteur.

MELITE.

Lui!

CLOÉ.

Par un sort fatal l'événement nous prouve,
Que l'un perd la raison quand l'autre la retrouve,
On ne les voit jamais sages en même tems.

MELITE.

Ils ne font en cela que suivre leurs penchans;
La nature en nos cœurs est toujours la plus forte;
Et quoique nous fassions, sa pente nous emporte,
Nous revenons au point d'où nous étions partis,
Et l'art peut déguiser, non changer les esprits.

CLOÉ.

Ce qui m'irrite encor le plus contre Valere,

C'eſt qu'il m'oſe, dit-on, mêler dans cette affaire;
Non content d'avoir fait les couplets qu'il répand,
Et de s'en avouer l'Auteur préſentement,
Il me met de moitié dans ſes démarches folles,
Et dit que j'ai fait l'air, s'il a fait les paroles.
Je ſçai qu'il n'a lâché ce trait qu'en badinant;
Mais le monde malin peut le prendre autrement.

MELITE.

Il a tort.

CLOÉ.

C'eſt à moi qu'il faut que je m'en prenne,
Et c'eſt moins, après tout, ſa faute que la mienne.
Dès qu'une femme écoute un jeune homme amoureux,
On ſçait qu'elle s'expoſe à des retours fâcheux;
Un ridicule ſûr eſt le prix de ſon zéle,
Et les fautes qu'il fait rejailliſſent ſur elle.

MELITE.

Je conçois vôtre peine en cette occaſion,
Ce qui fait à demi ma conſolation,
C'eſt que Valere ſeul...

CLOÉ.

Détrompez-vous, Madame,
S'il en eſt l'inſtrument, vôtre fille en eſt l'ame;
Et ſi-tôt qu'il s'agit d'inſulter la raiſon,
Elle marche à la tête, elle donne le ton.

MELITE.

Je m'en vais de ce pas m'informer de la chose,
Et je la punirai du trouble qu'elle cause.

SCENE VI.

CLOÉ *seule.*

ELle n'en fera rien, & je connois son cœur,
Elle ne tiendra pas contre un mot de douceur;
Mais sa fille paroît, & j'apperçois Valere,
J'ai peine à contenir devant lui ma colere.

SCENE VII.

CLOE', JULIE, VALERE.

CLOÉ.

VOs procedés, Monsieur, sont tout-à-fait galans,
Et l'on m'a fait de vous des récits fort charmans,
En jolis traits d'esprit, votre génie abonde;
Vous me faites l'honneur de dire dans le monde,
Qu'avec vous de concert j'ai fait l'air des couplets
Qui déchirent Alcandre & que vous avez faits.

Pour vous remercier je manque d'éloquence,
Et vous pouvez compter sur ma reconnoissance.

VALERE.

Tout ce que j'en ai dit étoit pour badiner,
Vous aurez la bonté de me le pardonner.

CLOÉ.

Non, Monsieur, ces traits-là passent la raillerie.

JULIE *à part.*

S'ils pouvoient se brouiller, que je serois ravie!

VALERE.

Je n'aurois jamais crû qu'un mot dit en passant,
Eût été pris par vous si sérieusement.

JULIE.

Au lieu de m'en fâcher je rirois de la chose.

CLOÉ.

Vous devez l'applaudir, vous en êtes la cause.

VALERE.

D'adoucir ce courroux n'est-il aucun moyen,
Parlez, pour réussir que faut-il faire?

CLOÉ.

Rien.

Après de tels écarts je n'ai qu'un mot à dire,
Et je prens le parti que la raison m'inspire:
Vous voilà replongé dans votre égarement,
Je ne dois plus pour vous avoir d'attachement.
Mon cœur cesse d'aimer, qui cesse d'être sage,

Et vous pouvez ailleurs adresser votre hommage,

JULIE *bas à Valere.*

Je la prendrois au mot.

VALERE.

C'est un malheur pour moi,
Et je sens votre perte autant que je le dois:
Mais mon esprit enfin ne convient pas au vôtre,
Et l'on doit pour s'aimer être fait l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

LEANDRE, VALERE, CLOE', JULIE.

LEANDRE *à Julie.*

J'Ai de ma faute enfin obtenu le pardon,
Et je suis éclairé de toute ma raison.
Revenu pour toûjours des erreurs imprudentes,
Où m'avoit engagé vos graces séduisantes,
Il ne manque plus rien à ma félicité,
Que de vous voir sensible à la même clarté.
Imitez-moi, suivez l'avis que je vous donne;
Vous avez insulté Madame la Baronne,
Il faut aller chez elle, il faut vous excuser.

JULIE.

Vous vous moquez de moi de me le proposer!

LEANDRE.

Vous la désarmerez par cette politesse,
Je le sçai.

JULIE.

Je n'aurai jamais cette bassesse.

LEANDRE.

Pour calmer vos esprits, Madame vous dira. . . . .

JULIE.

Oh! Madame dira tout ce qu'il lui plaira.

CLOÉ.

C'est pourtant un Conseil. . . . .

JULIE.

Que vous trouvez très-sage.

CLOÉ.

Oui.

JULIE.

Cela me suffit pour n'en pas faire usage.

LEANDRE.

Mon exemple du moins devroit vous y porter.

JULIE.

Je me garderai bien, Monsieur de l'imiter.

LEANDRE.

Gagnez cela sur vous.

JULIE.

Il ne m'est pas possible;
Je sens pour cette femme une haine invincible,

La propoſition me met ſeule en courroux.

LEANDRE.

Mais.....

JULIE.

Ne m'en parlez plus, ou je romps avec vous.

LEANDRE.

Penſez-y

JULIE

Penſez-y vous-même,

LEANDRE.

La prudence.....

JULIE.

Oh! Puiſque vous pouſſez à bout ma patience;
Puiſque vous reprenez vos premieres façons,
Et que vous profitez ſi mal de mes leçons,
Je retire mon cœur, & je vous rends le vôtre:
Allez porter, Monſieur, vos chagrins à quelqu'autre.
Nous ne ſommes plus faits pour nous entretenir,
Et votre ſombre humeur ne peut me convenir.
J'aime un Amant qui ſçait & m'amuſer & rire,
Et non pas un cenſeur qui vient me contredire.

VALERE *à Léandre.*

Nous voilà, pour le coup, congediés tous deux.
Si ces Dames vouloient, nous pourrions beaucoup mieux
Aſſortir nos humeurs, ſuivre la ſympathie;
Je ſens déja voler tout mon cœur vers Julie,

Le Ciel nous a formés tous deux pour être unis.

JULIE.

Oui, vous avez raison. Nous nous étions mépris.

(*à Léandre & à Cloé.*)

Liez aussi vos cœurs, la partie est égale.
Vous pourrez faire ensemble un traité de morale.

LEANDRE.

Vous prévenez mon choix & ne pouviez surtout,
Me donner un conseil qui fût plus de mon goût;
La raison, de vos fers, dégage enfin mon ame,

(*montrant Cloé.*)

Elle tourne mes vœux du côté de Madame.
A force de sagesse, & de soins & d'ardeur.
Je prétens mériter son estime & son cœur.
Heureux si du Public attirant l'indulgence,
J'effaçois tous les traits de mon impertinence,
Et que mon repentir en ces mêmes momens,
Arrachât de ses mains des applaudissemens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE BADINAGE,

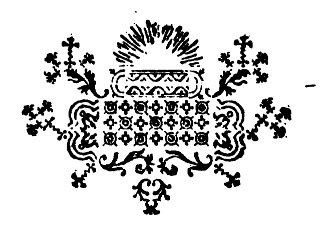
COMÉDIE;

De Monsieur DE BOISSY, de l'Académie Françoise.

Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 23 Novembre 1735.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LE BADINAGE.

L'AUTOMNE.

L'INDULGENCE.

ANGELIQUE.

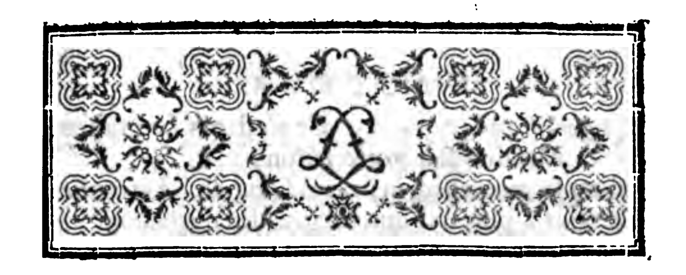
UN ACTEUR COMIQUE.

UN OFFICIER.

UN AUTEUR.

LE PARTERRE.

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.



LE BADINAGE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTOMNE, UN ACTEUR COMIQUE.

L'AUTOMNE.

MOnſieur l'Acteur de Comédie,
Que votre mine eſt rembrunie!
On lit ſur votre front la triſteſſe, l'ennui;
Et l'on vous prendroit, aujourd'hui,
Pour un Heros de Tragédie.
Vous me boudez, je croi?

L'ACTEUR.

Ce n'eſt pas ſans raiſon,
Maudite ſoit votre ſaiſon,
Qui cauſe mon chagrin, cruel Dieu de l'Automne!
Elle nous a plus nui que les grandes châleurs;
C'eſt peu de nous avoir privé de nos Acteurs,
Vous nous avez encor, vous & Bellone,
Enlevé tous nos Spectateurs.

L'AUTOMNE.

Voilà le tems qui les rappelle:
Après cette éclipſe, Meſſieurs,
La ſplendeur de vos jeux n'en ſera que plus belle.

L'ACTEUR.

Il faudra plus d'un jour pour nous bien rétablir
Du tort que nous a fait cette abſence mortelle,
Où nous n'avons fait que languir.
Heureux! ſi nous pouvions aujourd'hui là finir
Par une nouveauté, qui, marquant nôtre zele,
Pût inviter le monde à revenir,
Et qui donnât le tems à Melpoméne
De reparoître ſur la Scene,
Pour y faire parler ſes pompeuſes douleurs.
Heureux! qu'on ſe prêtât à nos efforts ſans peine,
Et qu'on voulût bien rire, en attendant les pleurs.

L'AUTOMNE.

Comment! Ce dernier jour d'abſence,
Vous comptez donner du nouveau?
Quelle favorable puiſſance
A fait ſi promptement les frais d'un tel cadeau?

L'ACTEUR.

Un Génie à la mode, & qui préside en France,
Nous a promis son assistance;
Pour commencer, dans ce moment,
Nous n'attendons que sa présence.
Lui-même de la Piéce est le Héros charmant,
Le plaisir vole sur ses traces,
Il est précédé par les jeux;
C'est un enfant des Ris adopté par les Graces,
Et l'Amour en a fait son compagnon joyeux.
A l'enjouement ce Dieu joint la finesse:
Il raille sans aigreur, plaisante sans bassesse;
Le Goût guide ses pas jusques dans ses écarts.
S'il franchit quelquefois l'exacte bienséance,
L'Agrément qui le suit l'excuse à nos regards.
Mais ce qui nous le fait aimer par préférence,
Il posséde, Seigneur, la plus rare science,
C'est de plaire aux honnêtes gens,
Et de les faire rire à leurs propres dépens.
On le cherche en tous lieux, on le goûte à tout âge,
Et son nom seul a le pouvoir charmant
De dérider le front le plus sauvage.
A des traits si marqués vous devez, , sur le champ,
Reconnoître le Badinage.

L'AUTOMNE.

Oui. Je le reconnois vraiment.
Je l'ai vû folâtrer aux Vendanges nouvelles;
Il en faisoit tout l'agrément.
Comme Zéphire il a des aîles.
Pour ce Dieu même à toute heure on le prend.

Comme lui, le follet voltige à tout moment.
Noble dans sa gaieté, brillant dans sa folie,
Il semble fait pour votre Comédie.
Je vous en fais mon compliment.
S'il vient ici, vous aurez compagnie:
Mais puisqu'il faut parler avec sincérité,
Je crains que le petit volage
Ne vous fasse infidélité.
On sçait qu'il est plus amusant que sage.
Près du Palais Royal je l'ai tantôt quitté.
C'est un quartier suspect.

L'ACTEUR.

Eh! Quoi! Toujours le drôle
Vers ce Quartier maudit sera-t-il attiré?
Ah! Dans cet Opéra sans cesse il est fourré!
De venir au plûtôt acquitter sa parole,
Daignez donc le sommer, Seigneur, de notre part.

L'AUTOMNE.

J'y vais employer tout mon art,
Et réparer par-là le tort qu'ont pû vous faire
Tous les malheurs de ma Saison contraire.
[*Il sort.*]



SCENE II.

L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

L'INDULGENCE.

De votre Comédie, & de vous, en ce jour,
Je suis, Monsieur, la très-humble servante,
Et je viens pour vos Jeux vous prouver mon amour.

L'ACTEUR.

Pour reconnoître ici cette marque obligeante,
Madame, je voudrois apprendre votre nom.

L'INDULGENCE.

Je suis une Déesse affable & bienfaisante,
Qui, pour vous, du Public, brigue l'affection.
Assidûment je fais ma résidence
Chez les Italiens qui m'implorent toujours.
Connoissant vos besoins pour couronner l'absence,
Je viens vous offrir mon secours,
Et je m'appelle l'Indulgence.

L'ACTEUR.

Ah! Quel est mon ravissement!
Madame, dans ces lieux soyez la bien venue;
Nous avons de votre aide un besoin très-pressant.
Pardonnez, si d'abord je vous ai méconnue;
Nous vous voyons si rarement.

Pour toute notre Comédie
Recevez mon remerciment.
Puissiez-vous avec nous être toujours unie,
Et ne nous quitter de la vie.

L'INDULGENCE.

Ah! Comme la nécessité
Rend tendre dans l'adversité!

L'ACTEUR.

Non, Ce n'est pas ma disgrace présente,
C'est le penchant que j'ai pour vous,
Et votre personne charmante
Qui font naître en mon cœur des sentimens si doux.

L'INDULGENCE.

Ce n'est qu'un compliment, il ne vous coûte guere,
Soit par coutume, ou par précaution,
Vous en avez de prêts selon l'occasion,
Et votre métier est d'en faire.
Quant à moi, connoissez quel est mon caractere.
Par le seul plaisir d'obliger,
Je prête mon secours, quand il est nécessaire,
Sans en attendre de salaire,
Et sans jamais en exiger.
Pour signaler d'abord auprès de vous mon zele,
Je dois vous dire une bonne nouvelle;
Le Badinage ici va se rendre à l'instant.

L'ACTEUR.

Vous ranimez notre espérance.

L'INDULGENCE.

Je viens de lui parler dans le même moment,
Et par bonté je le devance;
Car pour être approuvé de tous,
Le Badinage a besoin d'Indulgence:
Je ne pouvois venir plus à propos chez vous.

L'ACTEUR.

Ah! Quel bonheur pour notre Comédie,
Si nous pouvions ce soir vous réunir tous deux!
Mais ce bonheur n'est plus douteux.
Un bruit léger dont mon ame est ravie,
Vient m'annoncer cet aimable Génie.
Je le vois; c'est lui-même, & mes vœux sont remplis!

SCENE III.

LE BADINAGE, L'INDULGENCE, L'ACTEUR.

LE BADINAGE, *à l'Acteur.*

EH! bon soir, mon très-cher; point de mélancolie.
Je viens tenir tout ce que j'ai promis.
(*à l'Indulgence.*)
Vous, touchez-là, ma bonne amie.
A mon aspect je prétends que tout rie,

Je veux d'abord, par un baiser,
Vous égayer la physionomie.

L'INDULGENCE.

Arrêtez-vous, c'est trop oser.
A ce Théâtre il faut plus de décence.

LE BADINAGE.

Vous moquez vous? Votre présence
A ces petits écarts semble m'autoriser.

L'INDULGENCE.

Songez qu'il est un terme à notre complaisance,
Il ne faut pas en abuser.

LE BADINAGE.

Franchir un peu la borne est ma grande science.

L'ACTEUR.

Le Badinage ici doit être retenu,
Il n'y peut être bien reçu,
S'il n'observe toujours l'exacte bienséance.

LE BADINAGE.

Mais vous n'y songez pas vraiment.
Vous voulez donc me mettre en esclavage?
M'anéantir par conséquent;
Car sans la liberté qui fait mon appanage,
Serviteur à mon enjouement,
Et sans la joie, adieu le Badinage.

L'ACTEUR.

Oui, mais si l'on ne met un frein
A votre humeur trop libertine,
Crac, vous prenez l'essor soudain.

LE BADINAGE.

Mais le moyen que je badine,
Si l'on me charge aussi d'un joug trop assommant!
Tout l'art consiste seulement
A me voiler légerement.
Car enfin plus la gaze est fine,
Plus ma beauté paroît, & plus j'ai d'agrément.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Entre nous, ce discours est assez véritable.
Sur la Scene il suffit que l'élégance aimable
Prête son voile à ses expressions,
Et que je donne un vernis favorable
A ses plus folles actions.

L'ACTEUR.

Vous le gâtez par trop de complaisance.

LE BADINAGE, *à l'Indulgence.*

Vous faites bien de prendre ma défense.
Quand il arriveroit qu'aujourd'hui dans ce lieu
Nous nous échapperions un peu,
On doit nous le passer. Un dernier jour d'absence,
Il est permis de s'égayer;
Et cela ne doit pas tirer à conséquence.

L'INDULGENCE.

N'importe ayez le geste un peu moins familier.

LE BADINAGE.

C'est un jeu de Théâtre.

L'ACTEUR.

Ou plutôt de foyer.
Suivez votre génie, & badinez sans cesse,
Mais badinez avec sagesse.
Le Public en tout tems veut être respecté,
Et l'air du Magazin, Seigneur, vous a gâté.

LE BADINAGE.

Sur le Théâtre où brillent les Actrices,
Eh! bien, soit, je me contraindrai;
Mais à condition, qu'en sortant, je prendrai
Ma revanche dans les coulisses.
Passez-moi cet article, ou je m'envolerai.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Que risquez-vous?

L'ACTEUR.

Jamais je n'y consentirai,
Et la bienséance est contraire.....

LE BADINAGE.

Avec sa bienséance il me met en colere.
Je pars. Il fera beau lorsque je reviendrai.

L'ACTEUR.

Mais quoi ! vos intérêts sont fondés sur les nôtres.

LE BADINAGE.

Voilà pourquoi je prends de vous congé ;
Car si je renonçois au plus beau droit que j'ai,
Je m'ennuirois chez vous, & j'ennuirois les autres.

L'INDULGENCE, *au Badinage.*

Seigneur, arrêtez un moment.
[*à l'Acteur.*]
Il est si joli, si charmant !
Passez-lui quelque chose en faveur de sa grace.

L'ACTEUR, *au Badinage.*

Vous le voulez absolument ?
Eh ! bien, pour vous avoir, il n'est rien qu'on ne fasse.

LE BADINAGE.

Oh ! De me contenir c'est le plus sûr moyen,
Le naturel du Badinage
Est d'être retenu quand on n'exige rien,
Et de s'émanciper, dès qu'on veut qu'il soit sage.
La défense de soi porte au libertinage.
Mais c'est trop rire à vos dépens.
Sortez d'erreur tous deux, il en est tems.
Tel que vous me voyez paroître,
Je sçais autant que vous respecter les égards,
Et c'est pour badiner que j'ai feint ces écarts.
Pour me faire d'abord connoître,
Apprenez que nous sommes deux.

L'ACTEUR.

Quoi! Vous avez un frere?

LE BADINAGE.

Oui, qui n'en vaut pas mieux,
Pour être mon aîné. Le vice eſt ſon mérite.
C'eſt un mauvais ſujet, ſans mœurs & ſans conduite;
A l'intérêt il ſe livre toujours.
Les plaiſirs effrenés marchent tous à ſa ſuite.
L'équivoque le guide, & dictant ſes diſcours,
Fait rougir la pudeur & met le goût en fuite.
Tout vicieux qu'il eſt, il a pourtant du cours.
Le plus grand nombre eſt ſon partage.
Je n'en ſuis pas ſurpris, puiſqu'il fut de tout tems
Le Dieu des libertins & des mauvais plaiſans.
Moi, je poſſede moins avec plus d'avantage;
La bonne compagnie eſt mon ſeul appanage,
Et je n'accorde mes préſens
Qu'aux femmes du grand monde, & qu'aux hon-
nêtes gens.
Ainſi ne craignez plus qu'en ce lieu je m'échappe.

L'INDULGENCE, *à l'Acteur.*

Quand on le voit de près la différence frappe,
Et mon erreur m'étonne fort.

L'ACTEUR.

Certain air de famille en lui trompe d'abord.

LE BADINAGE.

Il eſt vrai qu'abuſé par cette reſſemblance,

Le commun des mortels eſt ici bas d'accord,
Pour ne mettre entre nous aucune différence.
Mais d'être détrompé comme il mérite peu,
Je le laiſſe dans l'ignorance,
Et je m'en fais ſouvent un jeu.
[*à l'Acteur.*]
Monſieur, pour vous, mon ame eſt très-ſurpriſe
Que vous ayez donné dans la même mépriſe,
Et je croyois que Meſſieurs les Acteurs
En badinage étoient plus connoiſſeurs.

L'ACTEUR.

A tort ces choſes vous ſurprennent,
Quand nous voyons que Meſſieurs les Auteurs
Eux-mêmes, comme nous, tous les jours s'y mé-
prennent.

LE BADINAGE, *à L'Acteur.*

Allez, laiſſez-moi ſeul recevoir mes amis.
Et vous, Déeſſe ſecourable,
Tandis qu'au Théâtre où je ſuis,
Je vais tâcher de me rendre agréable;
Allez dans le Parterre adoucir les eſprits,
Et rendez par vos ſoins mon juge favorable.



SCENE IV.

LE BADINAGE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

AH! Vous voilà, mon joli Badinage!
Je vous cherche par-tout avec empressement.
Comme je vais joindre mon Regiment,
Je compte qu'avec moi vous ferez le voyage.

LE BADINAGE.

Mon aimable Officier, vous êtes engageant;
Mais quand vous le seriez mille fois davantage,
Je ne sçaurois sortir d'un lieu que je chéris.

L'OFFICIER.

Quoi! Vous abandonnez vos plus chers Favoris?
Songez-vous qu'aujourd'hui je quitte la Patrie,
Que vous verrez ce soir tous les plaisirs partis,
Que j'emmene avec moi la bonne compagnie,
Que Paris n'est plus dans Paris?

LE BADINAGE.

Où donc est-il?

L'OFFICIER.

Il est..... il est tout où je suis.

LE BADINAGE.

L'hyperbole est un peu hardie ;
On vous prendroit à ce jargon,
Pour un Capitaine Gascon.

L'OFFICIER.

Je parle pour tous mes confreres.
Je crois pouvoir avancer sans fadeur,
Que pour l'agrément des manieres,
Tout autre corps nous est inférieur.
Qui peut vous tenir en balance ?

LE BADINAGE.

Les trois quarts de l'Etat. Eh ! durant mon absence,
Que feroient les Abbés, la Robe, la Finance ?
Que feroient pendant ce tems-là
La Comédie & l'Opera ?

L'OFFICIER.

Le plaisant soin qui vous travaille !
D'abord ce dernier nous suivra.
Quant au reste, on laissera
Ici toute la pédantaille,
Et vous gagnerez à cela.

LE BADINAGE.

Non. J'y perdrois. Sans risque à leurs dépens je raille.
Il n'en est pas, Monsieur, de même des combats.
La guerre est sérieuse ; on ne badine pas
Avec le canon & la bombe ;
Sous leurs coups le plus fort succombe.

Un éclat vous emporte ou la tête ou le bras.
Cela n'eſt pas plaiſant. Je ne ſuis point vos pas.

L'OFFICIER.

Mais vous garderez le bagage.

LE BADINAGE.

C'eſt trop d'honneur. Le Dieu du Badinage
N'eſt pas fait pour groſſir le nombre des Goujats.

L'OFFICIER.

D'un tel refus vous me cachez la cauſe.
De grace à ce départ dites-moi qui s'oppoſe ?

SCENE V.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, UN AUTEUR.

L'AUTEUR.

MOi, Monſieur, moi, qui viens pour l'arrêter.
Quand je reſte à Paris, il ne peut le quitter.
Je mérite moi ſeul de fixer ſon génie.

LE BADINAGE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie ?

L'AUTEUR.

Un nouveau Phénomene, un prodige du tems,

Dont l'art rassemble, & dont l'esprit allie
Tous les contrastes différens;
Qui joint le badinage à la philosophie,
L'enjouement aux leçons, les graces au bon sens,
Le jugement à la saillie;
Un Auteur du bel air, un Poëte bien mis,
Qui représente en beau le corps des beaux esprits;
Un Gascon à son aise, en dépit de l'envie,
Qui s'est défait de l'accent du pays,
Et n'en a conservé rien que la modestie.

LE BADINAGE.

Il y paroît fort au portrait
Que Monsieur nous fait de lui-même.
J'aurois tort de douter, après un pareil trait,
De cette modestie extrême.

L'AUTEUR.

Elle égale pour vous mon inclination,
Et je viens vous offrir ma maison & ma table.

L'OFFICIER.

La table d'un Auteur, & d'un Auteur Gascon!
Seigneur, je crains pour vous une indigestion.

L'AUTEUR.

Plaisanterie usée, & fort peu raisonnable.

LE BADINAGE.

On ne vous fera pas un reproche semblable,
Votre offre est toute neuve.

L'AUTEUR.

Elle est fort de saison:

Quand je jouis d'un bien considérable,
Qui m'est venu d'une succession.
Vous en riez tous deux, mais je me donne au diable,
Le fait est vrai, s'il n'est pas vraisemblable,
Et je viens d'hériter de deux cent mille francs.
Quoi qu'il en soit, j'en fais un usage agréable.
Un de mes plaisirs les plus grands,
Est de les dépenser en des soupers galans.
Précisément ce soir j'en donne un très-aimable.
D'autant plus qu'il sera secret & sans façon;
Que la troupe choisie en est des moins nombreuses,
Nous ne sommes que six, trois Auteurs de renom,
Et sans quelques Dames joyeuses,
Comme il n'est point de repas qui soit bon,
Entre nous j'ai prié de ce repas mignon....

LE BADINAGE.

Qui donc, Monsieur ?

L'AUTEUR.

Trois Actrices brillantes.
D'introducteur faisant la fonction,
Vous conduirez chez-moi leurs personnes charmantes,
A petit bruit.

LE BADINAGE.

Noble commission !

L'AUTEUR.

Mais vous marchez toujours de compagnie.
Vous ne pouvez, Badinage fripon,
Vous dispenser d'être de la partie.
Après ces Reines-là, l'on attend votre nom.

LE BADINAGE.

Vous vous méprenez.

L'AUTEUR.

Quoi ! vous n'êtes pas . . . . là . . . .

LE BADINAGE.

Non.

Je ne suis pas ce Badinage, enfant de la licence.

L'OFFICIER.

Je l'avouerai, trompé par l'apparence,
J'étois comme lui dans l'erreur.
Je vous croyois fils unique, Seigneur.

LE BADINAGE.

Je pardonne à votre ignorance,
Et le cas n'est pas surprenant.
Tous vos pareils ont en partage
Le véritable Badinage,
Sans le conoître bien souvent.

L'OFFICIER.

Nous en plaisons plus sûrement.

L'AUTEUR, *à l'Officier.*

Moi, j'ai sur vous cet avantage,
Que je connois ce Dieu charmant,
Et le possède également.

LE BADINAGE.

Votre méprise qui m'offense
Ne prouve pas, dans ce moment,

Que je sois fort de votre connoissance.

L'AUTEUR.

C'étoit pour m'égayer, tout ce que j'en ai dit.
Qui mieux que moi peut sçavoir qui vous êtes?
Le Badinage de l'esprit
Est le Dieu des Gascons & celui des Poëtes.
Pour vous forcer d'en convenir,
Seigneur, je vais vous définir.
Vous êtes en vers, comme en prose,
A saisir votre goût, & l'analyser bien,
Vous êtes l'art d'amuser sur un rien,
Et de prendre en passant la fleur de chaque chose.
C'est justement ce qui compose
L'essence du rimeur, & l'esprit du Gascon.
L'un voltige en Abeille, & l'autre en Papillon.
Votre espece & la leur sont de même nature.
Cet avantage m'est commun,
Et de-là j'ai lieu de conclure,
Que vous & moi ne faisons qu'un.
Monsieur doit vous ceder.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

Qui? moi, que je vous cede?
Je crois sur vous avoir trop de crédit;
Mon droit.....

LE BADINAGE.

Est bon, sans contredit.
Il n'a pas besoin que l'on plaide.
L'Auteur me définit, l'Officier me possede,

Et l'agrément chez moi l'emporte sur l'esprit.

L'AUTEUR.

Morbleu, vous vous moquez. N'ai-je pas l'un & l'autre,
Moi, de qui le génie est si conforme au vôtre?

LE BADINAGE.

Nous sommes très-distincts, quoi que Monsieur ait dit.

L'AUTEUR.

Mais les graces, le goût & la délicatesse,
La légereté, la finesse,
L'ironie agréable, & les traits délicats,
Les tours heureux, la fine raillerie,
Et la bonne plaisanterie,
Qui font votre cortége, accompagnent mes pas.

LE BADINAGE.

Oui, quand vous écrivez, cette troupe choisie,
Dans votre cabinet guide votre genie,
Et le remplit de sa vivacité;
Mais dans le monde elle vous quitte;
Vous y paroissez transplanté.
Alors jusqu'à l'esprit tout prend chez vous la fuite.
L'amour propre, Monsieur, avec l'entêtement,
Est le seul qui vous suit par tout fidelement.

L'OFFICIER.

A dire vrai, ce qui m'étonne,
De ces Auteurs fameux qu'admire tout Paris,

Je n'apperçoi dans leur personne
Nul de ces agrémens qui parent leurs écrits :
Brillans dans un ouvrage, & sots en compagnie,
Leur lecture ravit, & leur présence ennuye,
Ils ont l'ame occupée, & l'air tout désœuvré.
L'expression ornée, & l'habit déchiré.

L'AUTEUR.

Des beaux esprits du tems, parlez mieux, je vous prie.
Vous êtes tous encor dans le vieux préjugé ;
Vous nous croyez pédans, mal-propres, sans manieres,
Et pétris d'une pâte à nous particuliere ;
Tels que sur le Théâtre en un tableau chargé,
Nous a peint tant de fois plus d'un malin confrere.
Je prétends dissiper une erreur si grossiere,
Et je viens en ces lieux dire au Public, tout haut,
Que la malpropreté n'est plus notre défaut,
Et qu'on nous voit par-tout paroître avec décence.
Oui, Messieurs, aujourd'hui l'on nous fait une offense;
Vous êtes vous-mêmes abusés
Par des Auteurs jaloux & subalternes,
Dont la main infidelle & les crayons usés
Défigurent le corps des Poëtes modernes
Sous les ridicules couleurs,
Et les bizarres traits de leurs prédécesseurs.
Si par hazard trois dans la multitude,
Ont d'être en linge sale encore l'habitude,
C'est un trio d'Auteurs du tems passé.
Il ne fait point exemple & doit être cassé.
Présentement pour les faire connoître,

Si ſur la ſcene on met de beaux eſprits,
Qu'on les y mette donc tels qu'on les voit paroître,
Polis dans leurs façons, galans dans leurs habits,
Rompus dans le grand monde autant qu'on puiſſe l'être,
Copiant le Seigneur, friſant le petit Maître,
Le Parnaſſe leur offre aſſez d'originaux.
De tels portraits ſeront d'autant plus beaux,
S'ils ſont touchés par une main de Maître,
Qu'ils paroîtront reſſemblans & nouveaux.
Je ſerois ſi charmé d'en voir un bien fidele,
Que ſans aller plus loin je m'offre pour modele;
Je me livre en ſpectacle avec tous mes défauts,
Qu'on ne me tire point à faux,
Et je jure d'honneur, en pleine Comédie,
Moi-même de venir applaudir ma copie.

LE BADINAGE.

Vous n'applaudiriez pas le portrait, à coup ſûr,
S'il étoit fait d'après nature;
Le coloris vous en paroîtroit dur.

L'OFFICIER.

Oui, monſieur, c'eſt en vain qu'ornant votre figure,
Vous affectez, ſous un dehors trompeur,
La politeſſe de Seigneur.
Vous portez certain air qui trahit l'impoſture;
Et malgré tout l'eſpoir qui flatte votre erreur,
On voit toujours percer à travers la parure,
La mine du Poëte, & le coin de l'Auteur.

L'AUTEUR.

Nous avons les bons airs, en dépit de Monſieur.
La politeſſe en moi paroît ſi naturelle,
Que l'on m'a pris tantôt, à mes façons,
Pour un Colonel de Dragons.

L'OFFICIER.

Qui vous a fait, Monſieur, cette injure mortelle?

L'AUTEUR.

Quelqu'un qui s'y connoît.

LE BADINAGE.

C'eſt, ſans être indiſcret?

L'AUTEUR.

Un illuſtre du tems, un Poëte femelle.

L'OFFICIER.

A cette autorité je me rends tout-à-fait.

L'AUTEUR.

Ne croyez pas railler. Notre figure eſt telle,
Q'une femme de Cour s'y tromperoit comme elle.
Oui, Monſieur l'Officier, qui vous moquez de nous,
Nous vous le diſputons en fait de politeſſe;
Nous en avons, morbleu, d'une plus fine eſpece,
Et je dois remporter la victoire ſur vous.
La vôtre eſt mécanique, & n'eſt qu'une attitude
Où votre corps s'eſt façonné.

La nôtre, raisonnée, est un fruit de l'étude,
Et fille de l'esprit orné.
Si vous êtes polis, c'est par simple habitude,
Sans nul principe, & comme par hasard;
Mais nous le sommes, nous, par raison & par art.

LE BADINAGE, *bas à l'Officier.*

Leur politesse méthodique
Est dans la théorie, & non dans la pratique.

L'AUTEUR.

Sur notre démêlé présent
Que le Badinage décide,
Il est fait pour juger d'un pareil différend.

L'OFFICIER.

Volontiers.

LE BADINAGE.

Je vais donc.... Mais quelle aimable enfant
Porte vers nous sa démarche timide?



SCENE VI.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR, ANGELIQUE.

LE BADINAGE.

APprochez-vous, objet charmant.

ANGELIQUE.

Ah ! vous êtes en compagnie.
Je n'ose ...

LE BADINAGE.

Venez donc, & n'appréhendez rien.

L'OFFICIER.

Craint-on de se montrer quand on est si jolie ?

L'AUTEUR.

Accordez-nous, mignonne, un moment d'entretien

ANGELIQUE, *d'un air froid.*

Je ne puis.

L'OFFICIER.

Instamment c'est moi qui vous en prie.
Demeurez.

ANGELIQUE.

Je le voudrois bien.

Mais . . .

LE BADINAGE.

Mais expliquez-vous ; courage.

ANGELIQUE.

Mais je crains les causeurs.
Que diroient ces esprits railleurs
D'une personne de mon âge,
S'ils me voyoient seule avec deux Messieurs,
Ayant encor pour tiers le Badinage ?

LE BADINAGE.

Dissipez ces vaines frayeurs.
Le decorum ici préside,
Et l'on y craint plus qu'ailleurs
D'y choquer les regards du censeur trop rigide.
Apprenez qu'il n'est point d'endroit,
Tout reveré, tout auguste qu'il soit,
Où l'on se tienne avec plus de sagesse,
Qu'en ce lieu redoutable, où le moindre rien blesse.

ANGELIQUE.

Je reste donc.

LE BADINAGE.

Vers moi quel sujet vous conduit ?

ANGELIQUE.

C'est la vivacité qui fait mon caractere ;

J'aime à briller, & j'aime à plaire.
J'entre dans la saison, car j'ai douze ans passés;
Je ris de rien, je suis follette;
J'ai toujours eu du goût pour vous dès la bavette,
Aimable Badinage.

L'AUTEUR.

Hem! C'est en dire assez.

ANGELIQUE, *d'un air piqué.*

Monsieur, j'entends ce badinage
Qui n'est que du ressort purement de l'esprit,
Dont peut parler la fille la plus sage,
Et dont jamais la pudeur ne rougit.
Ainsi, point d'équivoque, elle me fait outrage.

LE BADINAGE.

A l'extrême jeunesse elle joint la raison.
C'est un exemple à suivre.

[*à l'Auteur.*]

Voilà pour vous une leçon,
Et vous voyez l'effet de l'éducation.
Un enfant de quinze ans, Monsieur, vous montre à vivre.
A mieux interpréter un mot dit en passant,
Que ce petit trait vous instruise.
Rire d'une équivoque est d'un mauvais plaisant.
Ce qui le plus excite ma surprise,
C'est qu'un Auteur moderne, & qui fait le galant,
Commette une telle sottise.

L'AUTEUR.

Le badinage moralise !

LE BADINAGE.

Vos pareils semblent m'y forcer,
ans comter que chez moi la morale est de mise;
:t que j'ai le secret de la faire passer.
[*à Angelique.*]
our vous, mon doux objet, reprenez la parole.
'il est vrai que pour moi vous ayez quelque amour,
'ous êtes bien payée aujourd'hui de retour.

ANGELIQUE.

our le mieux meriter, je viens à votre école.
)ue j'apprenne de vous, Seigneur, dans ce moment,
L'art de badiner joliment,
'employer finement cette aimable ironie,
Dont le fat seul doit redouter les traits,
Et d'exercer dans une compagnie
Cette innocente raillerie
Qui réjouit sans offenser jamais,
Et qui se voit hautement applaudie,
Même de ceux qu'elle prend pour objets,
Puisque vous en êtes le maître,
Faites enfin, par votre appui,
Qu'en quelques lieux où je puisse être,
: sois sûre de plaire, & de chasser l'ennui.

L'OFFICIER.

h ! Pour y réussir vous n'avez qu'à paroître.
Votre esprit, vos graces, vos traits,

Tout vous est garant du succès.

ANGELIQUE, *à part.*

Qu'il est galant !

L'AUTEUR.

Oui, oui, sans flatterie
Vous avez de l'esprit, & vous êtes jolie.

ANGELIQUE.

[*à part.*] [*au Badinage.*]
Ah ! Qu'il est fat ! Sans de plus longs délais,
Découvrez-moi tous vos secrets.

LE BADINAGE.

A vos desirs il faut se rendre.
Puisque vous le voulez, je vais sans plus attendre,
Vous dévoiler ici ce que vous demandez,
Et que, sans le sçavoir; vous-même possédez.
Trois choses font que je plais & je brille.
Le ton qu'on prend, le tems que l'on choisit,
Et la façon dont on m'habille.
Voilà tout l'art qui me met en crédit.
Par exemple, à la Comédie,
Le trait le plus brillant, si l'Acteur ne l'appuye,
Et si par le ton juste il n'en rend la beauté,
Tombe en naissant, & n'est point écouté :
C'est le débit sur-tout qui me donne la vie;
S'il prend encor son tems mal-à-propos,
Quand le spectacle est agité de flots,
Et qu'on se mouche en chœur, que l'on crache, qu'on crie,
Il s'époumone en vain; il n'est point de saillie,

Il n'eſt point alors de bons mots,
Dont le Théâtre, ou le Parterre rie.
Du moment bien ſaiſi je dépens en partie.
Mais ce n'eſt point aſſez. C'eſt en vain par l'Acteur,
Que le ton eſt bien pris, & l'heure bien choiſie,
S'il n'eſt ſecondé par l'Auteur,
Et ſi l'expreſſion élegante & polie,
Ne couvre heureuſement chaque plaiſanterie.
On aime à deviner dans ce ſiécle d'eſprit;
Que je paroiſſe à nud, le Public ſe récrie;
Qu'on me voile avec art, alors il applaudit,
Et me fait grace en faveur de l'habit.
J'ai le même ſort dans le monde:
Le choix du tems, des mots, la grace du débit
M'y font goûter, ſans quoi chacun m'y fronde.

ANGELIQUE.

Ah! ſi j'avois ces talens à la fois,
Je ſerois trop . . . . . .

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Moi, je les ai tous trois;
Je parle bien, à propos, avec grace.

[*au Badinage.*]

Ainſi, ſans vanité, je crois,
Entre vos favoris mériter une place.

L'OFFICIER.

Par ce même diſcours vous en êtes exclu.
Il péche par l'habit; chaque terme trop nu
Fait voir à découvert l'orgueil qui vous talonne.

Il vient mal-à-propos; car, ſans aucun égard,
Il interrompt cette aimable perſonne:
Le débit n'en vaut rien, puiſqu'à parler ſans fard,
Vous avez pris un ton de confiance,
Qui ſéduit l'Auditeur bien moins qu'il ne l'offenſe.

LE BADINAGE.

Hem! Qu'avez-vous à répondre à cela,
Monſieur le bel eſprit, pour vous ſi plein d'eſtime?
Ces Meſſieurs les Officiers-là
Tirent à bout portant, ſans reſpect pour la rime.

L'OFFICIER.

A ce tendron rempli d'appas,
Je paſſerois encor cette ſaillie.

ANGELIQUE.

Je ne me la paſſerois pas,
Elle ſeroit mal établie.

LE BADINAGE.

C'eſt l'ordinaire de la vie:
L'objet que j'ai comblé de mes faveurs,
D'en douter a la modeſtie;
Celui pour qui je n'ai que des rigueurs,
Croit ſeul poſſéder mon génie.

[*à Angélique.*]

Je veux faire briller les talens ſéducteurs
Dont en naiſſant mes mains vous ont ornée:
Voici l'occaſion. Une diſpute eſt née
Entre ces deux Meſſieurs ſur l'air de leur état,

Chacun d'eux veut avoir la fine politeſſe,
Ils m'ont pris pour vuider un point ſi délicat,
Soyez pour moi Juge de leur débat.

ANGELIQUE.

Moi ! J'ai trop peu de goût & de fineſſe,
Et mon âge.....

LE BADINAGE.

L'eſprit ſupplée à la jeuneſſe,
Tous deux applaudiront.

L'OFFICIER & L'AUTEUR.

Inconteſtablement.

LE BADINAGE.

Ce choix doit faire honneur à mon diſcernement.
Et ſur un fait de cette eſpece,
On ſçait que le beau ſexe eſt juge compétent.

ANGELIQUE.

Puiſqu'il faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Voici quel eſt mon ſentiment.
L'Officier.....

L'AUTEUR, *l'interrompant.*

Ecoutons. Paix-là, Monſieur, ſilence.

ANGELIQUE, *reprend.*

L'Officier naturellement,
Eſt galant & poli, ſans vouloir le paroître.

L'Auteur qui s'étudie à l'être,
Y réussit plus difficilement :
L'un embellit le petit-Maître,
Et l'autre gâte l'Important.

LE BADINAGE.

Fort-bien. Je n'aurois pû décider autrement.

L'OFFICIER.

Il gâte l'Important ! J'ai pourtant gain de cause.
Une bouche charmante a décidé la chose :
Quel comble de plaisir ! C'est gagner doublement.

L'AUTEUR.

Décision de jeune fille,
Qui se laisse éblouir par l'oripeau qui brille ;
Et j'appelle au bon goût d'un pareil jugement.

ANGELIQUE, *avec vivacité.*

Je n'ai porté qu'en badinant,
L'arrêt qui vous met en colere,
Et je n'écoute qu'en riant,
La réponse, Monsieur, que vous venez de faire.
Pester contre son Juge est un soulagement,
Qu'on permet au Plaideur quand il perd son affaire ;
Et quoi que vous disiez, tout m'est indifférent,
Vous n'aurez jamais le talent
De m'offenser, ni de me plaire.

[*au Badinage, gracieusement.*]

Adieu, Seigneur, je cours dans ces instans
Mettre à profit tous vos présens.

Et pratiquer la ſcience légere
D'épuiſer les riens amuſans.

[*en tirade.*]

Je vais éfleurer tout dans les cercles brillans,
Traiter la paix, faire la guerre,
Attaquer l'ennemi, le prendre priſonnier,
Faire éclater tout haut ma douleur peu commune,
Pour le départ de l'Officier;
Et maudire tout bas la préſence importune,
Du jeune Robin familier,

[*en regardant l'Auteur.*]

Qui diſpute à Monſieur, l'art de nous ennuyer:
Et pour me diſſiper dans cette conjon&ture,
Railler Monſieur l'Abbé, badiner ſa figure,
Le conſulter ſur des ponpons;
Et l'ayant établi juge de ma coëffure,
Faire imprimer dans le Mercure,
Ses Arrêts de toilette, & ſes doutes profonds.

LE BADINAGE.

Adieu, ma belle enfant, votre eſprit fait paroître
Trop de talent pour ne pas l'employer,
Continuez, & votre Maître
Sera bien-tôt votre Ecolier.

[*Angélique, ſort.*]



SCENE VII.

LE BADINAGE, L'OFFICIER, L'AUTEUR.

L'OFFICIER, *au Badinage.*

MOi, je pars, & je vais prendre congé des
Dames :
Elles ſont à plaindre en ce jour,
Je vous les recommande. Attendant mon retour,
Pour amuſer ces pauvres femmes,
Par votre art, s'il ſe peut, rendez l'Abbé moins ſot,
Façonnez tous les gens de Palais & d'affaire,
Ne perdez pas de tems, il vous eſt néceſſaire :
Il vous faudra donner bien des coups de rabot.
Je ſerai revenu, je gage,
Que vous n'aurez pas fait un quart de votre ouvrage.
Adieu, j'entends déjà les inſtrumens guerriers,
Animer du François la valeur naturelle,
Je cours où la gloire m'appelle,
Et je vais ſur ſes pas me couvrir de lauriers.

LE BADINAGE.

Partez, vaillant Guerrier, ſuivez un ſi beau zele :
Hâtez votre départ pour hâter le retour :
Revenez plus brillant embellir notre Cour,
Revenez pour nous rendre une gaité nouvelle,

Et pour vous délaſſer en cet heureux ſéjour,
Des fatigues de Mars dans les bras de l'Amour;
Après la peine, après le péril redoutable,
Vous trouverez, auprès de nous,
Le Badinage plus aimable,
Le plaiſir plus piquant & le repos plus doux.



SCENE VIII.

LE BADINAGE, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Pour moi la Paix est mon partage ;
Et quoique je demeure en ce lieu fortuné,
Ne comptez plus sur notre hommage,
Je le destine à votre frere aîné ;
Et je cours de ce pas, mon petit Badinage,
Lui donner sur vous l'avantage,
Il aura seul tout mon encens.
Je vais dans tout Paris par un sanglant Ouvrage,
Vous décrier en même tems ;
Je veux que dans trois jours il soit seul à la mode.
Je le peindrai sous des traits séduisans,
Comme un Dieu sans façons, agréable, commode,
Pere du bien facile & du plaisir réel,
Digne que l'univers encense son autel :
Et rendant vos défauts insignes,
Je vous offrirai, vous, sous des couleurs malignes,
Comme un Dieu mince & freluquet :
Un petit précieux que le caprice guide,
Qui veut faire l'habile, & n'a que du caquet :
Tout parle contre vous, & pour lui tout décide :
Vous visez au frivole, il va droit au solide :
Vous êtes l'ombre, il est le corps,

Le bonheur qu'il procure eſt un bonheur palpable,
Vos faveurs ſont du vent, & n'ont qu'un vain dehors,
Il eſt la vérité, vous n'êtes que la fable.

LE BADINAGE.

Signalez vos talens par des projets ſi beaux,
Vous ne pouviez choiſir un plus digne Héros.
Partez, allez chanter le vice,
La honte & le remord en feront le ſeul prix.
Ils puniront votre injuſtice,
Et ſçauront me venger d'un indigne mépris.

L'AUTEUR.

D'un chimérique Dieu menace imaginaire!
Adieu. Tu vas ſentir les traits de ma colere;
C'eſt peu d'aller, de maiſon en maiſon,
Verſer ſur toi mon dangéreux poiſon;
Je vais dans les Caffés, je vais contre ta cauſe,
Armer tous les partis divers,
Et je cours, ſans faire de pauſe,
Au Fauxbourg Saint Germain te dénigrer en proſe,
Au-delà du Pont-neuf te déchirer en vers,
Auprès des Quinze-Vingts te fronder en muſique,
Et chanter contre toi plus d'un couplet cauſtique;
Attaquer ta puiſſance, & combattre ton goût
Sur la Scene Françoiſe, au Théâtre lyrique;
Et je veux que, preſſé de l'un à l'autre bout,
Tu doutes où je ſuis, & me trouves par tout.

SCENE IX, & derniere.

LE BADINAGE, LE PARTERRE.

LE PARTERRE, *à part.*

PEſte de la Muſique! Au diable le Poëme!
Payer quarante ſols un mal de tête extrême!

LE BADINAGE.

Quel eſt donc celui que je voi?
Son aſpect m'intimide, & je ſens de l'effroi.

LE PARTERRE, *à part.*

Je ſuis encore ému des flots & de l'orage,
Que je viens d'exciter dans mon juſte courroux.
Je cherche ici....

LE BADINAGE.

Qui, Monſieur?

LE PARTERRE.

Vous.
N'êtes-vous pas le Badinage?

LE BADINAGE.

Oui, c'eſt moi.

LE PARTERRE.

Touchez-là: car je viens vous trouver,

our dissiper l'ennui qu'on m'a fait éprouver.
éjà votre air fripon déride mon visage.

LE BADINAGE.

ites-moi quelles sont vos qualités, Monsieur ?

LE PARTERRE.

Toutes. Je suis Robin, je suis Auteur,
Je suis Abbé, je suis homme d'Affaire,
: suis Musicien, & je suis Médecin,
Je suis Marchand, & je suis Mousquetaire,
: suis Normand, Gascon.... Bref, je suis tout
Enfin.
En ma personne je rassemble,
Tous les Etats & les Païs ensemble.
: décide de bout, mais souverainement,
t l'on ne m'ennuya jamais impunément.
i je suis sur-tout un Juge qu'on redoute.
econnoissez...

LE BADINAGE.

Qui ? Terminez mon doute.

LE PARTERRE, *en bâillant.*

Reconnoissez à ce bâillement-là,
e Parterre qui sort du nouvel Opéra.

LE BADINAGE.

ous êtes le Parterre ! Ah ! mon Roi, mon cher
Maître !
éuni dans un seul, comment vous reconnoître ?

Pardonnez mon erreur, & daignez être assis.

LE PARTERRE.

Non, ce n'est pas ma coutume.

LE BADINAGE.

Tant pis.

LE PARTERRE.

Je ne le fus jamais depuis qu'on m'a vu naître.

LE BADINAGE.

Pourtant si vous le pouviez être,
Vous seriez plus à l'aise, & nous, Seigneur, aussi.

LE PARTERRE.

Vous avez peur?

LE BADINAGE.

On voit trembler le plus hardi,
Quand il est devant vous obligé de paroître.

LE PARTERRE.

Vous êtes fait pour plaire, ainsi ne craignez rien.

LE BADINAGE.

Vous venez de voir Hippolite?
Seigneur, que votre esprit daigne éclairer le mien,
Quels sont vos sentimens?

LE PARTERRE.

Je ne le sçai pas bien;

J'en ai plusieurs, & tels qu'il les mérite,
Tous justes dans le fond, mais qui ne sont pas clairs.
Il m'en inspire de divers;
D'ennui, de haine, de colere,
De mépris, de tristesse, & de compassion,
Je ressens tout chez moi, hors l'admiration.
Dans tous mes jugemens, à moi-même contraire,
J'en porte autant dans ma confusion,
Que sous un seul bonnet je rassemble de têtes;
Et leur nuage obscur excite des tempêtes,
Cause dans mon cerveau tant de flus & reflus,
Qu'ils se confondent tous, & que je n'y vois plus.

LE BADINAGE.

Dans ce conflit, aux Auteurs si terrible,
Je vous trouve, Seigneur, presqu'incompréhensible.

LE PARTERRE.

Mais la nuit se dissipe, & je vois le Soleil,
Il est tems par ma voix que la vérité sorte;
Je viens d'assembler mon Conseil;
Sur un Ouvrage de la sorte,
Voici tous les Arrêts qu'il porte.

LE BADINAGE.

Qu'il va partir d'orages foudroyans!
Et de jugemens différens.

LE PARTERRE, *en Musicien.*

Je rends justice à la Musique,
Elle est bien travaillée, elle a de grands morceaux.

Les accompagnemens & les chœurs en sont beaux.
Mais par malheur elle est mélancolique,
Fatigue trop l'Orqueftre ; & dans le même tems
Qu'il paroît qu'elle pique
Quinze ou vingt prétendus sçavans,
Elle ennuie à mourir plus de mille ignorans.
Les airs d'ailleurs, nouveaux dans leur espece,
Sont plus Tartares que François ;
On leur fait ici politesse,
Comme a des gens qu'on voit pour la premiere fois.

LE BADINAGE.

C'est le Musicien qui parle par sa bouche.

LE PARTERRE, *en Auteur*.

Pour le Poëme, il m'effarouche,
On n'a jamais commis de tels larcins.
Piller effrontément, piller Phedre, Avilie :
C'est voler sur les grands chemins.
On lui prend tout encor jusqu'au nom d'Aricie ;
Mais que dis-je ? C'est peu dans ces tems inhumains,
C'est peu qu'on la dépouille, O Ciel ! on l'estropie.
Un barbare, eh ! le puis-je autrement appeller ?
Lui brise chaque membre ; & l'ose décoller,
Sans pitié, sans égard aux loix de l'harmonie,
Change les plus beaux vers en des vers Visigoths,
Et par un dernier trait de licence inouie,
De tous les chœurs il fait des Matelots.
Et l'on ne venge point le bon sens qu'il désole,
Ce Théâtre qu'il pille, & Racine qu'il vole !

LE BADINAGE.

Ah! Voilà du Public Auteur,
Le ton cauſtique, & la mauvaiſe humeur.

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

Sans m'échauffer les ſens, moi, je fais mes remarques:
Je fronde les Enfers, & le Trio des Parques.
Outre que dans Iſis ils ſont pris tout du long,
Je ne ſçaurois ſouffrir les hommes en jupon,
La maſcarade eſt indécente & ſotte:
Paſſe pour mettre encor des femmes en culotte.
J'en trouve le coup d'œil amuſant & fripon.
En tirant mon rabat, & braquant ma lorgnette,
J'ai le plaiſir alors de juger du tendron,
Et de me récrier, qu'elle eſt bien en garçon!
Non, je ne vis jamais de jambe ſi bien faite,
Ni de corſage ſi mignon!
Ah! je la croquerois, tant ſa taille eſt parfaite!
Je n'y ſçaurois tenir, ſon petit air mutin
Merite qu'on la claque & reclaque ſoudain.

LE BADINAGE.

Oh! C'eſt-là de l'Abbé le ton plein de molleſſe.
Ce goût pour les tendrons nous marque ſa foibleſſe.

LE PARTERRE, *en petit-Maître.*

Le Poëme, en honneur, ne ſçauroit ſe payer.
Entre pluſieurs endroits dont je ſuis Chevalier,
Je trouve le retour de Theſée impayable.
Dans le moment qu'on dit à ce Héros

Qu'il eſt deshonoré par ſon fils trop coupable ,
Une troupe de Matelots ,
Qui dans ſa Cour arrivent en batteaux ,
Viennent lui témoigner leur joie inexprimable
Par des tambourins & des ſauts.
On ne peut pas, où je me donne au diable ,
On ne peut pas choiſir ſon tems plus à propos.
Le coq-à-l'âne eſt admirable !

LE BADINAGE.

Voilà du petit-Maître & l'air & les propos.

LE PARTERRE, *en Robin.*

Le Poëme en premiere inſtance
A perdu ſon Procès tout net.
De le mettre à néant on a ſagement fait ,
Et je confirme la Sentence.
En outre, non content du quart qu'on a ſouſtrait ,
Je condamne le tout par Arrêt authentique ;
Et j'enjoins, ſans délais, au Théâtre lyrique
De ſupprimer à cet effet
Les paroles tout-à-fait ,
Et ne chanter que la Muſique.

LE BADINAGE.

On reconnoît la Robe à ce ton emphatique.

LE PARTERRE, *en Gaſcon.*

Pour moi, jé mé rends toujours là ,
Juſte à la fin de l'Opéra.
Pſt, lé gaillard avec ſa rédingote

Sé glisse comme un bent coulis.
J'arribe à tems & j'escamote
Lé rossignol chanté par un gosier exquis,
Abec les pas que si bien nous tricote
L'aimable danseuse qui saute
Presqu'aussi-bien qu'un homme du Pays.
J'enlébe ainsi lé plus beau du spectacle,
Sans qu'il m'en coûte encor ni d'argent, ni d'ennui.
Hem! ne troubez-vous pas, ou jé meure aujourd'hui,
Qué lé garçon fait à miracle,
Et qu'on né peut agir plus sagément que lui?

LE BADINAGE.

On devine d'abord l'Auteur de cet oracle,
Et sans attendre ici que je nomme son nom,
Chacun dit avant moi, c'est le Public Gascon.

LE PARTERRE, *en Commis subalterne.*

Je sors fort-mécontent de cette Comédie.
Tout supputé dans mon génie,
L'Opéra, ventrebleu, nous prend pour des zéros,
De nous tirer de nos Bureaux,
Pour nous donner semblable rapsodie.
J'ai la tête cassée, & l'oreille assourdie,
D'entendre sans raison tonner à tout propos;
Et la Salle est empuantie,
Par l'odeur des pétards qu'allument des nigauds,
D'un bras fort mal-à-droit, dans les vilains naseaux
Du monstre que combat Aricie,
Et que Corneille a peint si galamment,
Dans Alexandre, ou dans Iphigénie.

Je ne ſçai dans lequel des deux préciſément.
J'en ai fait la lecture, étant petit enfant.
D'une peinture ſi jolie,
J'ai retenu ces deux vers ſeulement.

Son front large eſt armé d'écailles jauniſſantes :
Tout ſon corps eſt couvert de cornes menaçantes.

LE BADINAGE.

Oh ! du plus ruſtre des Commis
Qui ſoient dans les aides blotis.
Voilà les *quiproquos*, & l'ignorance craſſe.

LE PARTERRE, *contrefaiſant l'Abbé.*

J'oubliois le meilleur. Un petit mot de grace.
Je reviens aux enfers. L'oracle qu'on y rend
Me paroît d'un naïf frappant,

[*s'interrompant en Marchand.*]

Et digne de riſée . . . . Et digne de riſée !
Songez, Monſieur l'Abbé, qu'il prédit à Theſée,
Qu'il va trouver l'enfer chez lui.
Cette prédiction ſe trouve véritable :
En y trouvant ſa femme, il y trouve le diable.

[*il rit en Abbé.*]

Cela ſent la boutique & ſon homme établi,
Hi, hi . . . .

[*en Marchand, contrefaiſant l'Abbé.*]

Hi, hi ! Pourquoi ricannez-vous ainſi ?
Vous trouveriez l'Oracle inconteſtable,

Si vous aviez un femme aujourd'hui.

[*en Abbé.*]

Monſieur le trafiquant, la vôtre eſt-elle aimable ?

[*en Gaſcon.*]

Abec tout lé reſpect qué jé dois au rabat,
Bous abez tort, Mouſſu l'Abbat,
Aux dépens du Marchand, dé faire l'agréable.
C'eſt dé tout l'Opéra l'endroit lé plus paſſable,
Cela fait Epigramme ou jé né ſuis qu'un fat.

[*en Auteur.*]

Ciel! Peut-on ſoutenir un Oracle exécrable ?

[*en Petit-Maître.*]

Monſe l'Auteur, n'en ſoyez pas ſurpris,
Sans doute le Marchand fait crédit au Couſis.

[*en Commis.*]

Je n'en ſçais rien, Monſieur le Petit-Maître,
Je ſuis toujours de leur avis.
L'Oracle eſt auſſi clair que trois & trois font ſix.

[*en Avocat.*]

C'eſt à moi de parler, que je faſſe ma charge,
Place au barreau; place, petit Commis.

[*en Gaſcon.*]

Mais, Mouſſu l'Abocat, bous m'écraſez, ſandis.
Botre éloquence m'eſt à charge.

LE BADINAGE.

Tous parlent à la fois.

LE PARTERRE, *en Avocat.*

La Cour veut être au large.

[*en Gascon.*]

Ellé casse l'Oracle : & jé lé rétablis.

[*en cohue.*]

J'attaque, je défends, je siffle, j'applaudis,
Je proscris, je fais grace,
Je m'obstine, je me dédis,
J'ajoute, je supprime. Et moi, je fais main-basse.

[*Il tousse, il crache, il se mouche.*]

[*en fausset.*]

Paix, les moucheurs; paix donc : l'endroit est des plus beaux.

[*en basse taille.*]

Il est des plus mauvais. Silence, les Courtauts.

LE BADINAGE.

Ah! Seigneur! Quel cahos! Et quel désordre extrême!
Qui fait naître chez-vous ces contradictions?

LE PARTERRE, *d'un air calme.*

Paix. Ce n'est rien. Je suis en prise avec moi-même:
Nous avons tous les jours ces altercations.
Je vais les appaiser sans tarder davantage.
Je n'ai fait éclater ce choc d'opinions,
Que pour faire briller avec plus d'avantage,
Mes dernieres décisions;

el que l'aſtre du jour, qui fait, après l'orage,
vec plus de ſplendeur, paroître ſes rayons.

LE BADINAGE.

e calme eſt revenu. Que dira-t-il? Voyons.

~~LE PA~~RTERRE, *en Public indulgent.*

ge ſans paſſion, indulgent ſans foibleſſe,
u ſpectacle toujours je cherche le plaiſir.
ne ſiffle jamais ni l'Acteur, ni la Piéce:
ſi je fais du bruit, c'eſt pour les applaudir.
Toujours porté vers la Clémence,
Je ſçai borner mon éloquence,
ſaiſir & louer les endroits les plus beaux,
Et ce n'eſt que par mon ſilence,
Que je critique les défauts.
a remis Iſſé, ma joye en eſt extrême.
J'éprouve l'embarras charmant
De ne ſçavoir à tout moment
ui je dois approuver le plus, ou le Poëme,
Ou la Muſique, ou l'Actrice que j'aime.

LE BADINAGE.

ne ſiffle jamais la Piéce, ni l'Acteur!
h! de tous les Publics c'eſt pour nous le meilleur.
La bonne pâte de Parterre!
Vers lui toujours mon goût me portera,
Et je m'en tiens à celui-là.
Pour nous prouver votre humeur débonnaire,
Faites, Seigneur, un accord avec nous.

LE PARTERRE.

Et quel accord ?

LE BADINAGE.

Ayez pour cette Comédie,
Cette indulgence extrême, & cet esprit si doux,
Que vous avez pour celle d'Italie.
Notre foiblesse égale leur besoin.
Et nous vous promettons de redoubler de soin,
Et de la surpasser en ardeur de vous plaire.
Le Badinage est François comme vous :
Que cette gloire, & si grande, & si chere,
Vous porte, en dépit des jaloux,
A faire autant pour lui que pour une Etrangere.

LE PARTERRE.

Pour vous je suis prêt à tout faire ;
Mais à condition que pendant ce tems-là,
Toujours le Badinage ici m'amusera.

LE BADINAGE.

Cela dépend......

LE PARTERRE.

De qui ?

LE BADINAGE.

Mais de votre présence.
Chaque fois qu'on l'affichera,
Venez le voir en affluence,

Et jamais il n'y manquera :
Mais ſoyez bien exact à lui rendre viſite,
Car ſi vous y manquez deux ou trois jours de ſuite,
Vous ne le verrez plus ; crac, il diſparoîtra.

LE PARTERRE.

J'y viendrai donc. Je me prête à l'abſence.
Pour ſigne de paix maintenant,
Recevez cet embraſſement.

[*Il embraſſe le Badinage.*]

Mon frere qui dit *bis*, je penſe,
Ne ſeroit pas fâché d'en avoir fait autant.
A propos de ce frere, il eſt bon, & pour cauſe,
Qu'il donne les mains à la choſe :
Car je ne ſuis que ſon petit cadet.
Il a ſur nous un aſcendant parfait :
Ma volonté toujours eſt de faire la ſienne.
Si vous voulez que la paix tienne,
Dites-lui qu'il ait la bonté
D'approuver à préſent lui-même le traité.

[*Il ſort.*]

LE BADINAGE, *au vrai Parterre.*

Meſſieurs, du bon Public prenez le caractere.
Vous gagnerez vous-même à paroître indulgens.
En nous ôtant la crainte, aux Acteurs ſi contraire,
Vous augmenterez nos talens,
Et vos plaiſirs en même tems.
Que notre état vous touche & vous engage
A ſouſcrire ce ſoir à l'accord propoſé :

Vous plaire eſt pour nous tous un difficile ouvrage:
Nous excuſer vous eſt aiſé.
Faites donc grace au Badinage:
Qu'il obtienne votre ſuffrage.
Faire notre bonheur ne dépend que de vous.

[*d'un ton tragique.*]

Seigneur, dites un mot, & vous nous ſauvez tous.

FIN.

LES DEUX NIÉCES,

COMÉDIE.

De Monſieur DE BOISSY.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 17 Janvier 1737.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



APPROBATION.

J'AY lû, par Ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie intitulée, *les deux Nièces*. Fait à Paris ce 5 Septembre 1737.

Signé, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneschaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la Feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pieces ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiées & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseilllers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand sceau de cire jaune. Et au dos est écrit:

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LES

LES

DEUX NIÉCES,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE COMMADEUR, oncle de la marquise & de Lucile.

LA MARQUISE, veuve, amante du chevalier.

LUCILE, amante du baron.

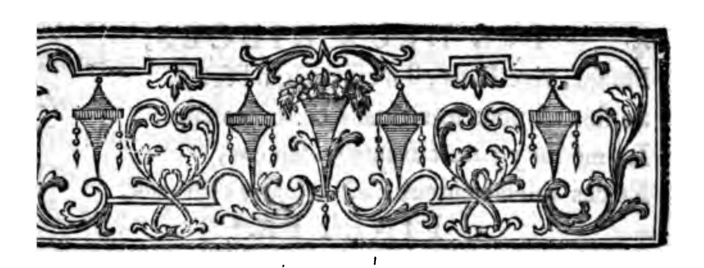
LE BARON, amant de Lucile.

LE CHEVALIER.

FINETTE, suivante de la marquise.

LAFLEUR, valet du chevalier,

La scéne est à Paris dans un salon de la maison du commandeur.



LES DEUX NIÉCES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.



UI, charmante Finette, après trois ans d'abſence,
Pour revoir tes appas, la Fleur revient en France.
Le chevalier qui fait ſa cour ici ſouvent,
M'a pour ſon écuyer repris en arrivant.

Ma foi, vive Paris, il n'eſt rien qui l'égale.
Je ſuis né pour ſervir dans cette capitale.
Le mérite y paroît avantageuſement,
Et des valets heureux c'eſt le ſéjour charmant.

FINETTE.

Ah ! Depuis ton départ tout a changé de face.

LA FLEUR.

Comment donc ?

FINETTE.

Nos pareils y ſont dans la diſgrace.
Un inſtant a détruit ton pouvoir & le mien ;
Notre régne eſt paſſé, nous ne ſommes plus rien.
Le grand monde eſt pour nous plein d'un mépris extrême,
Et chacun y conduit ſon intrigue ſoi-même.
Notre eſprit n'a plus lieu d'exercer ſon talent ;
Et l'amour aujourd'hui ſe fait ſans confident.
Paris voit dans ſon ſein régner des mœurs nouvelles.

LA FLEUR.

Ah ! Les Dames ſans doute y deviennent cruelles.

FINETTE.

Non, mon ſexe toujours eſt rempli de douceur ;
Mais il a plus d'adreſſe avec le même cœur.
Dès l'âge de quinze ans une fille eſt ſavante,
Et, par rafinement, la mere eſt indulgente.
Les époux ſon d'accord de vivre en liberté ;

Notre crédit par là tombe de tout côté.
Nos maîtres avec nous craignent de se commettre ;
Et notre emploi se borne à porter une lettre.
On abrége d'ailleurs le cérémonial,
Et filer une intrigue a l'air provincial.
On court au dénouement avec impatience.
On n'est plus attentif qu'à sauver l'apparence.
Comme on craint les yeux seuls du public délicat,
On forme un nœud sans peine, on le rompt sans éclat ;
Et sache qu'on n'a vû jamais régner en France,
Moins de fidélité, ni plus de bienséance.

LA FLEUR.

Tu me parles, Finette, un jargon inconnu.
Par cette bienséance, entre nous, qu'entens-tu ?

FINETTE.

C'est un masque trompeur, dont, au siécle où nous sommes,
Se parent avec art les femmes & les hommes ;
Qui, fascinant les yeux de l'univers déçu,
Donne au vice les droits & l'air de la vertu ;
Fait respecter par tout l'imposture parée,
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

LA FLEUR.

Le siécle est hypocrite ! Ah ! Nous sommes perdus ;
Et pour le corriger, les soins sont superflus.

FINETTE.

Oui, la corruption au comble eſt arrivée.
La coquette en public, modeſte & réſervée,
De la pudeur exacte arbore le drapeau,
Et nos jeunes ſeigneurs ne boivent que de l'eau.

LA FLEUR.

Ah ! Fi donc, quelle horreur ! Vraiment, quand le vin tombe,
Je ne m'étonne plus que la vertu ſuccombe.
Pere de la franchiſe & de la vérité,
Le moyen que ſans toi l'on ait de l'équité.
Ton pouvoir rend lui ſeul les cœurs droits & ſinceres,
Et je ſuis ſûr que l'eau fit les premiers fauſſaires.

FINETTE.

L'apoſtrophe eſt vraiment d'un buveur déclaré.

LA FLEUR.

Que Paris à mes yeux paroît défiguré !

FINETTE.

Aujourd'hui la décence en eſt la ſouveraine,
Et dans cette maiſon elle commande en reine.

LA FLEUR.

Quoi ! Chez le commandeur ! Au joug des vains dehors
Se peut-il que ſon ame ait pû plier ſon corps ?

FINETTE.

Non, pour l'extérieur il eſt toujours le même.
Mais ſon cœur eſt conduit par ſa niéce qu'il aime.

LA FLEUR.

J'entens. Lucile a l'art de tourner son esprit.

FINETTE.

Tu te trompes, la Fleur, elle n'a nul crédit;
Et, s'il est gouverné, c'est par son autre niéce.

LA FLEUR.

La marquise?

FINETTE.

Elle seule est ici la maîtresse.

LA FLEUR.

Di-moi, par son veuvage, étant libre aujourd'hui,
Qui peut l'avoir portée à revenir chez lui?

FINETTE.

Faut-il le demander? La décence maudite,
Qui contraint sa jeunesse, & force sa conduite.
C'est peu que tous ses goûts lui soient sacrifiés,
Nous-mêmes à son joug elle nous tient liés.
C'est des égards gênans le pouvoir tyrannique,
Qui de sa confiance exclut son domestique.
Les dehors sur son ame ont un droit si puissant,
Que pour entrer chez elle il faut un air décent.
C'est le mot favori que toujours elle emploie,
Et, sans ce passeport, madame vous renvoie.
Le pis est à ses yeux d'agir ignoblement,
Et l'on doit s'observer très-scrupuleusement.
Il faut être toujours dans une gêne horrible.

Et garder, qui plus eſt, un ſilence pénible.

LA FLEUR.

Je te plains.

FINETTE.

Je m'en prens à l'uſage cruel,
Car elle tient des cieux le plus beau naturel:
Son cœur eſt généreux, & ſa main libérale,
Son caractére eſt doux, & ſon humeur égale.
Mais le monde, & ſes loix qui maîtriſent ſon cœur,
A s'armer de fierté contraignent ſa douceur.
L'exemple la gouverne, & ſon pouvoir nous prive
Des fruits de ſa bonté, qu'il tient toujours captive.
C'eſt ainſi qu'altérant ſes bonnes qualités,
Il change les vertus en défauts empruntés;
Et qu'un abus fatal, dont la raiſon murmure,
Défigure à nos yeux les dons de la nature.

LA FLEUR.

Mais étant tous les deux ſi différens d'humeur,
Comment peut-elle vivre avec le commandeur?

FINETTE.

Quoique leur caractére en rien ne ſe reſſemble,
Il n'eſt pas étonnant qu'ils s'accordent enſemble.
Avec un ton grondeur, ſous un bruſque maintien,
Il eſt la bonté même, & ne refuſe rien.
La marquiſe, ſous l'air d'une humble déférence,
Le plie, avec reſpect, à tout ce qu'elle penſe.

D'autant plus ſûrement on la voit gouverner,
Que c'eſt par la douceur qu'elle a l'art de régner.
En ſe diſant le maître, il obéit ſans ceſſe,
Et, paroiſſant ſoumiſe, elle eſt toujours maîtreſſe.

LA FLEUR.

Moi, j'adore cet oncle avec ſon air bourru.

FINETTE.

Son empire eſt ſur lui tellement abſolu,
Qu'elle a vaincu l'effort de ſon antipathie,
Juſqu'à lui faire voir la bonne compagnie,
Et goûter, qui plus eſt, l'eſprit du chevalier,
Qui toujours avoit eu le don de l'ennuyer.

LA FLEUR.

Mon maître l'ennuyer! Lui, qui plaît à la ville?
Lui qui charme la cour? Son goût eſt difficile.
Quand j'ai quitté Paris il étoit bien tourné,
Mais depuis ce temps-là ſon eſprit s'eſt orné.

FINETTE.

Un beau dehors en lui cache bien des folies;
Il a même, entre nous, deux grandes maladies.

LA FLEUR.

Tu m'étonnes. Quel eſt le double mal qu'il a?

FINETTE.

L'un prend ſa ſource ici, l'autre réſide là.
Le premier eſt tranſport, le ſecond, frénéſie,
En un mot, c'eſt l'amour avec la poëſie.

LA FLEUR *à part.*

Le chevalier déja m'a découvert ſes feux;
Mais faiſons l'ignorant pour mieux ſervir ſes vœux.

(*haut.*)

Cette ſévérité me paroît ſurprenante.
Quoi! Madame Finette eſt-elle auſſi décente?
Rimer, être amoureux, ſont-ce là des travers?
Mon maître a de l'eſprit, il peut faire des vers.
S'il aime, ſa maîtreſſe eſt ſans doute parfaite.
Mais j'ignorois ce point, je l'apprens de Finette.
Il ne m'a pas encor confié ſon ſecret,
Et je ſuis étonné de le voir ſi diſcret.
Son choix ne peut tomber que ſur l'une des niéces,
Et mon eſprit balance entre tes deux maîtreſſes.

FINETTE.

Je n'en reconnois qu'une à qui tout obéit,
C'eſt la ſeule marquiſe; & l'on t'a mal inſtruit.
Tout lui rend en ces lieux un hommage ſincére;
Et ſi le chevalier s'empreſſe & cherche à plaire,
C'eſt elle à qui ſes vœux doivent tous s'adreſſer.
Peut-il un ſeul moment entre elles balancer?
La marquiſe peut tout, elle eſt riche, elle eſt belle.
Lucile eſt ſans fortune, & fléchit devant elle:
Auprès du commandeur qui l'a priſe chez lui,
Sa couſine elle-même eſt ſon premier appui.
L'une eſt une orpheline, & qui vit iſolée;

Toute l'autorité dans l'autre eſt raſſemblée ;
Le pouvoir de ſon oncle eſt dépendant du ſien ;
Elle eſt tout en un mot, & Lucile n'eſt rien.

LA FLEUR.

Je plains cette derniere. Es-tu ſa confidente ?

FINETTE.

Non. Pour m'ouvrir ſon cœur elle eſt trop défiante.
Par égard, la marquiſe eſt réſervée en tout ;
Mais l'autre eſt politique & ſe cache par goût.

LA FLEUR.

Elle eſt cachée ?

FINETTE.

Au point qu'elle eſt inconcevable ;
Son cœur eſt une énigme, il eſt inexplicable.
Elle a du goût pour tout, & ne s'attache à rien.
Son eſprit fait d'abord aimer ſon entretien ;
Mais quelqu'art qu'on emploie, & quoi qu'on puiſſe dire,
Au fond de ſa penſée on ne peut jamais lire.
Nul mouvement marqué ne montre ſon humeur.
C'eſt un caméléon qui prend votre couleur.
Sans ſe développer ſon ame ſe replie,
Et dérobe ſa marche à l'œil qui l'étudie.
Son eſprit ſe déploie, & brille en ſes diſcours ;
Mais ſon cœur ne dit mot, & ſe voile toujours.
L'un, eſt un jour ſérain, ſans nuage & ſans ombre,

L'autre, eſt l'image, au vrai, de la nuit la plus ſombre.
C'eſt le chef-d'œuvre enfin de la réfléxion,
Tout eſt lumiére en elle, & rien n'eſt paſſion.

LA FLEUR.

C'eſt elle qui devroit, avec tant de fineſſe,
Mener le commandeur plûtôt que ta maîtreſſe.

FINETTE.

On ſe laiſſe conduire à l'air de bonne foi;
Mais on craint l'aſcendant d'un plus adroit que ſoi.
Avec le commandeur la marquiſe s'avance.
Retire-toi, la Fleur, va, ſors en diligence.

LA FLEUR.

Pourquoi donc me chaſſer?

FINETTE.

Par un motif preſſant.
Fuis au plus vîte, fuis, tu n'as pas l'air décent.

LA FLEUR.

Un compliment pareil me fait quitter la place.
La pudeur ſouffre trop quand il eſt dit en face.

SCENE II.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

Je suis, je suis saisi d'un violent courroux.

LA MARQUISE.

Mais contre qui, Monsieur, répondez?

LE COMMANDEUR.

Contre vous.

LA MARQUISE.

Contre moi! Ce discours a lieu de me surprendre.

LE COMMANDEUR.

Je sors d'une maison, où l'on vient de m'apprendre....

LA MARQUISE.

Mon oncle, expliquez-vous. Que vous a-t-on appris?

LE COMMANDEUR.

Des choses dont pour vous moi-même je rougis.

LA MARQUISE.

La chose est donc bien grave?

LE COMMANDEUR.

Oh! Tout des plus, Madame.

LA MARQUISE.

Mais daignez employer, pour convaincre mon ame,

La force des raiſons plûtôt que de la voix.

LE COMMANDEUR.

Je ne puis trop crier, quand j'apprens, quand je vois
Qu'avec le chevalier vous prenez dans le monde
Un travers qui m'étonne, & que le bon ſens fronde.
Il faut, pour mettre fin à tous les ſots diſcours,
Il faut que vous rompiez avec lui pour toujours.

LA MARQUISE.

En quoi le chevalier eſt-il donc condamnable?
Et moi-même, Monſieur, de quoi ſuis-je coupable?

LE COMMANDEUR.

Vous avez tort tous deux, lui, de faire courir
Une Ode à votre gloire, & vous, de le ſouffrir.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc le blâmer, quand il fait mon éloge?

LE COMMANDEUR.

Parce qu'un chevalier qui fait des vers, déroge.

LA MARQUISE.

Ah! Mon oncle, jamais le talent n'avilit.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir de l'eſprit,
Et cette qualité, loin d'être humiliante,
Ajoûte à la nobleſſe, & la rend plus brillante.

LE COMMANDEUR.

C'eſt l'affaire après tout de ce beau chevalier.
Il peut impunément barbouiller du papier,
Je m'en lave les mains, mais ce qui me chagrine,

Des écrits qu'il répand, il vous fait l'héroïne.
Il vous adresse encor un poëme galant;
C'est faire contre vous un libelle sanglant.
Et vous, de l'approuver vous avez l'imprudence.
Mais dans quel tems encor, dans quelle circonstance?
Au moment que je veux vous unir au Baron,
Et rehausser par là l'éclat de ma maison.
Le bruit que fait par tout ce ridicule ouvrage,
Suffit pour faire rompre un si grand mariage.
Vous jouez à vous perdre, & pour de méchans vers.
Pouvez-vous bien donner dans un pareil travers?
Vous, qui dans vos façons toujours simétrisées,
Soumettez aux égards vos actions toisées.

LA MARQUISE.

Les vers du chevalier ne les blessent en rien;
S'ils sont interprétés, ils doivent l'être en bien.

LE COMMANDEUR.

C'est là ce qui vous trompe, & ses rimes mal prises,
De vous, ouvertement, font dire cent sottises.

LA MARQUISE.

Cent sottises de moi! Quel horrible propos!
Pouvez-vous seulement proférer de tels mots?

LE COMMANDEUR.

Hé bien, on fait de vous d'effroyables critiques.

LA MARQUISE.

Mais parlez donc moins haut devant des domestiques.

LE COMMANDEUR.
Il eſt bien queſtion de faire le diſcret,
Et de dire tout bas ce que tout Paris ſait.
LA MARQUISE.
Tout Paris!
LE COMMANDEUR.
A ce mot, vous étes alarmée;
Car vous craignez ſur tout d'être par lui blâmée.
LA MARQUISE.
Que je ſuis malheureuſe! On a beau s'obſerver,
Des traits de la critique on ne peut ſe ſauver.
Mais que dit-il?
LE COMMANDEUR.
Il dit que dans cette occurrence,
Vous obſervez fort mal l'éxacte bienſéance
Que vous citez ſans ceſſe, & dont vous vous parez.
LA MARQUISE.
D'une vive douleur mes ſens ſont pénétrés.
LE COMMANDEUR.
Du jour enfin, du jour vous devenez l'hiſtoire.
LA MARQUISE.
Moi, l'hiſtoire du jour! Non, je ne le puis croire,
Ce ſont-là des diſcours que vous vous figurez.
Paris ne les tient point, ou bien vous les outrez.
LE COMMANDEUR.
Je les outre ſi peu qu'hier chez la comteſſe
On

On rioit de vous voir érigée en Déesse.

LA MARQUISE.

C'est ma grande ennemie.

LE COMMANDEUR.

A la sœur d'Apollon;
Ce poëte nouveau vous compare, dit-on.
Vous en avez le port, la taille, & la décence.
Il fait, entre elle & vous, voir tant de ressemblance,
Que par tout, de Diane, on vous donne le nom,
Et qu'on l'appelle, lui, le bel Endimion.

LA MARQUISE.

Quelle horreur!

LE COMMANDEUR.

La comtesse, en maligne interprete,
Fait entendre tout bas qu'une intrigue secrette,
Qu'un amour clandestin, pour ce berger aimé,
Sous cette allégorie, est peut-être exprimé.

LA MARQUISE.

Comment! Mes ennemis ont eu le front de faire
Hautement devant vous cet affreux commentaire!
Et vous, qui de mon cœur, devez être certain,
Vous n'avez pas, Monsieur, pris ma défense en main?
Connoissant leur noirceur, sûr de mon innocence,
Quoi! Ne deviez-vous pas leur imposer silence?

LE COMMANDEUR.

Je l'ai voulu d'abord, mais ils m'en ont tant dit;

Qu'ils ont, malgré moi-même, entraîné mon esprit.

LA MARQUISE.

Mon oncle, un seul moment, devoit-il les en croire?
Mais c'est peu de souffrir qu'ils attaquent ma gloire,
Qu'ils osent déchirer ma réputation;
Lui-même avec chaleur il suit leur passion;
Son injuste courroux met le comble à l'injure,
Et par l'éclat qu'il fait, il sert leur imposture;
Dans le fond de mon cœur il porte un coup mortel;
Et, de tous mes censeurs, il est le plus cruel.

LE COMMANDEUR.

Sa douleur m'attendrit.

LA MARQUISE.

Ce dernier trait m'accable.

LE COMMANDEUR.

Ma niéce....

LA MARQUISE.

Laissez-moi. Je suis inconsolable;
Et vos discours ne font qu'accroître mon chagrin.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous ai parlé que dans un bon dessein.
Finette, son état me touche au fond de l'ame.

FINETTE.

Monsieur, retirez-vous, j'aurai soin de Madame.

LE COMMANDEUR.

Oui. Je sors, & je vais chapitrer les censeurs;

Du repos des maiſons ; malins perturbateurs,
Médiſans, dont les traits cauſent tant de ravages ;
Je m'en prens à vous ſeuls, & voilà votre ouvrage.
Pour maintenir la paix & l'ordre dans Paris,
Morbleu, vous devriez en être tous bannis !
Le monde gagneroit à cette heureuſe perte.

(*Il ſort.*)

FINETTE.

La ville riſqueroit de demeurer déſerte.

SCENE III.

LA MARQUISE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame, revenez de votre abattement.

LA MARQUISE.

Je ne puis reſpirer dans mon ſaiſiſſement.
Avec l'intention la meilleure du monde,
Il vous porte dans l'ame une attaque profonde ;
Et, faute des égards que l'on doit obſerver,
Sa main vous aſſaſſine en voulant vous ſauver.
Voilà ce que produit le mépris des uſages.
On perd le fruit ſans eux, des conſeils les plus ſages.

(*à part.*)

Finette ; éloignez-vous. Mais je ne ſonge pas

(*haut.*)

Qu'elle a tout entendu. Revenez ſur vos pas.

(*à part.*)

Pour la mieux engager à garder le ſilence,
Faiſons-lui de mon cœur l'entiére confidence.
La prudence le veut

FINETTE.

Madame, me voilà.

LA MARQUISE *à part.*

Quel effort! Je ne puis m'abaiſſer juſque-là.

FINETTE.

Que ſouhaitez-vous?

LA MARQUISE.

Rien. J'ai changé de penſée.

(*à part.*)

Non demeurez plûtôt. Parlons, j'y ſuis forcée
Par l'éclat indiſcret qu'a fait le commandeur,
Et beaucoup plus encor par l'état de mon cœur.

(*haut.*)

Approchez. Dans le trouble où mon ame eſt plongée,
D'épancher mes ſecrets, je me vois obligée.
Votre zéle éprouvé, votre air modeſte & doux
Déterminent mon cœur à faire choix de vous.
Mon ſort paroît flatteur, & l'on me croit heureuſe,
Mais, Finette, ſouvent l'apparence eſt trompeuſe.
Dans la paix du veuvage, & ſous un front ſerein,

Je nourris en ſecrêt le trouble dans mon ſein.
Deux tyrans à la fois perſecutent ma vie.
A leur joug oppoſé je me vois aſſervie.

FINETTE.

Voûs, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, moi-même, & je ſens tour à tour
Les tourmens de l'envie, & les feux de l'amour.

FINETTE.

D'un juſte étonnement vous me voyez ſaiſie.
Vous devez exciter, non reſſentir l'envie.
Le ciel en vous formant vous combla de ſes biens;
Votre époux, par ſa mort, vous laiſſe tous les ſiens.
Que peut donc envier mon heureuſe maîtreſſe?

LA MARQUISE.

L'eſprit de ma couſine; & ſon air de fineſſe.

FINETTE.

Votre cœur ne doit pas en paroître jaloux.
Vos appas ſont cent fois plus brillans & plus doux.
Il n'eſt point de beauté que la vôtre n'efface;
Et vos yeux ſeuls....

LA MARQUISE.

Par là Lucile me ſurpaſſe;
Car elle a les regards les plus ingénieux,
Et l'eſprit, ſelon moi, fait lui ſeul les beaux yeux.
Pour moi, je ne vois rien qui ſoit plus inſipide,

Que les grands yeux mourans d'une belle ſtupide,
Qui regardent ſans voir, & qui n'expriment rien.

FINETTE.

Ah! Les vôtres au cœur ne parlent que trop bien.
Demandez, leur pouvoir fait tourner la cervelle.

LA MARQUISE.

Je ne me flatte point. Je ſuis ſotte auprès d'elle.
Si mon cœur eſt jaloux, ce n'eſt point baſſement,
Et l'amour le rend tel, non le tempérament.
Je ne voudrois avoir ſon génie en partage,
Que pour mieux aſſervir l'objet ſeul qui m'engage,
Ou plûtôt, ce qui doit redoubler mon tourment,
Je crains que ſon eſprit n'ait charmé mon amant.

FINETTE.

Cet amant eſt bien fait, ſans doute, & ſa perſonne....

LA MARQUISE.

Oui, c'eſt le chevalier, que mon oncle ſoupçonne,
Quoiqu'il ait en partage un dehors ſéducteur,
C'eſt plûtôt par l'eſprit qu'il a ſoumis mon cœur.
Des dons extérieurs l'uniformité laſſe.
Mais l'eſprit a toujours une nouvelle grace,
Il a l'heureux talent de varier les traits,
Et ſes dons enchanteurs ne s'épuiſent jamais.
En attraits différens il ſe montre fertile,
Et dans un ſeul objet il en préſente mille.
Par l'inconſtance même, il ſait nous engager,

Et ſans être infidéle, on croit toujours changer.

FINETTE.

Madame, votre choix me paroît très-louable,
Et votre amant vous plaît par l'endroit eſtimable.
La figure eſt ſouvent mere de la fadeur,
Et cette qualité vaut pour moi la laideur.
Du ſot le mieux tourné la préſence m'aſſomme,
Et l'eſprit, à mon gré, fait la beauté de l'homme.

LA MARQUISE.

Ton goût flatte le mien.

FINETTE.

C'eſt le meilleur de tous.

LA MARQUISE.

Lucile, par malheur, peut penſer comme nous.
J'ai tout lieu de le croire, & ma crainte eſt fondée:
Pour éclaircir la peur dont je ſuis poſſedée,
Du ſoin de lui parler mon cœur charge le tien.
Qu'il tâche adroitement de lire dans le ſien.

FINETTE.

Madame, à dire vrai, la choſe eſt difficile,
Et rien n'eſt plus obſcur que le cœur de Lucile.
Mais pour y réuſſir j'emploirai tous mes ſoins.
Après tant de bontés, je ne puis faire moins.
Votre amant cependant ſe connoît en mérite.
Et ſi de ſon bonheur ſon ame étoit inſtruite,
A vous plaire, ſans doute, il borneroit ſes vœux.

LA MARQUISE.

Apprens que ſon amour a ſeul produit mes feux.
Ma fierté contre lui s'étoit trop bien armée,
Je ne l'aimerois pas, s'il ne m'avoit aimée.
Je ſai qu'il a pour moi brûlé ſincérement,
Si je crains aujourd'hui, c'eſt pour ſon changement.

FINETTE.

Qui fait dans votre eſprit naître cette penſée ?

LA MARQUISE.

Sa froideur qui ſuccéde à ſa flamme empreſſée.
Mais ce qui doit le plus augmenter mon ſoupçon,
C'eſt qu'il entend parler de l'hymen du baron,
A qui le commandeur veut que je ſois unie,
D'un œil indifférent, & d'une ame aſſoupie.
Il le voit près de moi, ſans montrer de courroux,
Et mon accueil flatteur ne le rend point jaloux.

FINETTE.

Cette façon d'agir eſt des plus étonnantes.
Il poſſede, il eſt vrai, des qualités brillantes;
Mais, Madame, excuſez ſi je dis mon avis,
Son trop de confiance en rabaiſſe le prix.
Le baron eſt moins vain; & s'il eſt petit-maître,
Il l'eſt, vraiment, en beau, comme ils devroient tous l'être.
Sans en avoir le faux, il en a le brillant,
Et ſeroit accompli, s'il étoit moins bouillant.

C'eſt l'unique défaut qu'il tienne de ſon âge.
Ses airs ſont étourdis, & ſa conduite eſt ſage.
Si vos ſens n'étoient pas prévenus aujourd'hui,
Votre choix, j'en ſuis ſûre, inclineroit vers lui.
Par le rang, par les biens, c'eſt peu d'effacer l'autre;
Sa perſonne eſt en tout plus digne de la vôtre.

LA MARQUISE.

Quel que ſoit ſon mérite, il ne peut rien ſur moi.
Il faut avoir mon cœur pour obtenir ma foi.
Le chevalier, Finette, a ſeul ce droit ſuprême,
Et le don de ma main n'eſt dû qu'à ce que j'aime;
Mais avant que mon ame oſe ſe déclarer,
De la ſienne, en ſecret, elle veut s'aſſurer.
Il ſera ſans défaut pourvû qu'il ſoit fidéle.
Il entretient Lucile, il s'empreſſe auprès d'elle,
Sur ſes regards toujours ſes yeux ſont attachés,
Pour apprendre quels ſont ſes ſentimens cachés:
Voi, parle à ſon valet, mais ſans me compromettre.

FINETTE.

Sur mon zele, de tout, vous pouvez vous remettre.

LA MARQUISE.

De l'aveu de mon cœur tu dois ſentir le prix;
Il attend ſon repos du ſoin qu'il t'a commis.
Songe que ma conduite, & peut-être ma vie,
A ce que tu feras va ſe voir aſſervie.
Crains ſur tout d'expoſer mon ſecret au grand jour.

Tu ne peux apporter trop d'art & de détour.
L'amour impérieux, l'affreuse jalousie,
Ont beau tyranniser mon ame assujettie;
Un maître encor par moi beaucoup plus redouté,
Me soumet toute entiere à son autorité.
C'est le monde éclairé, dont je crains la censure.
Sa régle, de mes pas fut toujours la mesure.
L'effroi du ridicule, & la peur d'un éclat,
Triomphent dans mon cœur de tout autre combat.
Ma réputation plus que l'amour m'est chere,
Et tout autre intérêt près d'elle doit se taire.
Adieu. De ton art seul dépendent mes destins.
Je laisse mon bonheur & ma gloire en tes mains.

SCENE IV.

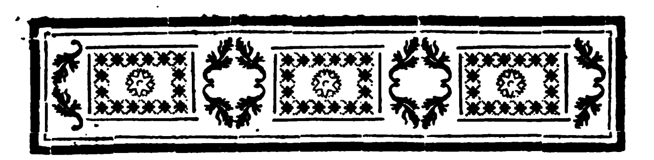
FINETTE *seule.*

POur le coup je triomphe, & ma gloire est entiére.
Me voilà confidente, & j'en suis toute fiére.
Madame me remet le soin de son bonheur,
Et rend à mon emploi sa premiere splendeur.
J'aurai, dans son conseil voix déliberative,
Et je ne serai plus une suivante oisive.
Bien-tôt dans la maison tout se fera par moi;

La marquise elle-même y recevra ma loi.
Son secret confié me rendra tout facile.
On est maître des grands dès qu'on leur est utile.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR.

FInette me demande, & veut m'entretenir.
Je dois de mon côté.... Mais je la vois venir.

SCENE II.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

J'Ai volé pour me rendre à vos ordres, Madame.
Diſpoſez de mon bras, diſpoſez de mon ame.

FINETTE.

Sur ta ſincérité puis-je compter, la Fleur?

LA FLEUR.

Regarde-moi, ce front répond de ma candeur.

FINETTE.

Mais la diſcrétion eſt ſur tout néceſſaire:
Je dois te confier un important myſtére.

LA FLEUR.

Tu le peux hardiment, le ſilence eſt mon fort.

FINETTE.

Apprens donc qu'un moment vient de changer mon ſort.
Madame, de ſes feux, m'a fait l'aveu ſincere;
Et de tous ſes ſecrets je ſuis dépoſitaire.

LA FLEUR.

Je te fais compliment ſur un ſi grand honneur.

FINETTE.

Je ne le cache pas, il eſt pour moi flatteur.
Le chevalier, ton maître, eſt l'objet qui la charme.
L'eſprit de ſa couſine à ſon ſujet l'alarme.
Son appréhenſion n'eſt pas ſans fondement.
Tâche de découvrir la choſe adroitement;
Je te charge du ſoin d'étudier ton maître,
Et de le démêler, ſans rien faire connoître.

LA FLEUR.

C'eſt un ſoin ſuperflu, puiſqu'il faut parler net;
Je ſuis du chevalier le confident diſcret.

FINETTE.

D'où vient donc que tantôt tu m'en as fait myſtére?

LA FLEUR.

Par prudence, avec toi, j'ai crû devoir me taire.
Tes diſcours m'ont paru d'abord un piége adroit;
Mais je me ſuis trompé; je vois que tu vas droit,

Et je dois, ſans détour, répondre à ta franchiſe.
Mon maître ne fait rien que par mon entremiſe;
Il me conſulte en tout depuis que je le ſers;
Et même quelquefois je corrige ſes vers.

FINETTE.

Je ne m'étonne plus ſi Paris les admire.
De l'état de ſon cœur hâte-toi de m'inſtruire.
Aime-t-il la marquiſe avec fidélité?

LA FLEUR.

Puiſqu'il faut avec toi, dire la vérité,
Chaque inſtant affoiblit l'amour qu'il a pour elle.
Ce feu céde aux efforts d'une flamme nouvelle.
Lucile en eſt l'objet; l'eſprit, l'eſprit vainqueur
Arrache à la beauté l'empire de ſon cœur.

FINETTE.

Crois-tu qu'il ſoit aimé?

LA FLEUR.

Je n'en ſai rien encore.
Ses feux ſont tout nouveaux, Lucile les ignore.
Pour en faire l'aveu, nous guettons le moment;
Et je viens, de ſa part, te prier poliment
De lui faciliter cet inſtant qu'il déſire.

FINETTE.

Pour qui me prend-il donc? Mais vraiment je l'admire!
Finette a trop d'honneur & trop de probité,
Pour prêter ſon ſecours à l'infidélité;

A son nouvel amour son bien même s'oppose.
S'il trahit la marquise, à tout perdre il s'expose.

LA FLEUR.

Constant en apparence, & volage en effet,
Il peut les ménager toutes deux en secret.
Car l'infidélité dont tu lui fais un crime,
Est sagesse, entre nous, quand elle est anonyme.

FINETTE.

Cette morale-la chez qui la puises-tu ?

LA FLEUR.

Chez ta maîtresse même. Elle met la vertu
A sauver les dehors. C'est suivre son systême;
Et la servir enfin selon le goût qu'elle aime.

FINETTE.

Le dangereux esprit ! Sous un air simple & bon
Il cache les détours du plus rusé fripon.
Ecoute, pour ton bien, & celui de ton maître;
D'un amour inutile, & funeste, peut-être,
Tandis qu'il en est temps, détourne ses esprits.
Tu ne saurois d'abord me plaire qu'à ce prix,
Et l'intérêt, de plus, à qui tout rend les armes...

LA FLEUR.

Pour me déterminer, il suffit de vos charmes.

FINETTE.

Monsieur est bien galant. Quelqu'un vient en ce lieu.
C'est Lucile. Je dois l'entretenir. Adieu.

Auprès du chevalier cours agir au plus vîte.

LA FLEUR.

Je répons de mes ſoins, non de la réuſſite.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

ELle eſt ſeule, & paroît rêver profondément.
Pour lire dans ſon cœur, ſaiſiſſons ce moment.
(*haut.*)
Mademoiſelle eſt bien ſolitaire & rêveuſe.
Si j'en crois de ſes yeux l'expreſſion flatteuſe,
Sa rêverie eſt douce, & quelque aimable objet,
Sans doute en ces inſtans en fait ſeul le ſujet.

LUCILE.

Non. Vous voulez, Finette, être trop pénétrante;
Et cette rêverie eſt très-indifférente.
Le ſeul hazard la cauſe, & l'eſprit entraîné
Rêve alors ſans avoir d'objet déterminé.
On cherche, mais en vain, quel en eſt le principe,
Et le caprice ſeul l'enfante & la diſſipe.

FINETTE.

On démêle aiſément celle qui part d'humeur,

D'avec

D'avec celle qui prend sa source dans le cœur.
On peut sur un regard asseoir ses conjectures,
Et pour les distinguer il est des marques sûres.
Si j'osois m'expliquer, je dirois que vos yeux...

LUCILE.

J'admire, à mon égard, votre soin curieux.
Mes yeux n'expriment rien que mon devoir n'avoue.

FINETTE.

Un certain coloris est peint sur votre joue,
Qui, des troubles de l'ame est un avant-coureur.

LUCILE.

Votre liberté seule excite ma rougeur.

FINETTE.

Pardon, si je me suis un peu trop avancée.
Par son mauvais côté vous prenez ma pensée.
Je sai que la vertu conduit seule vos pas;
Mais l'amour est un nœud qu'elle ne défend pas,
Quand l'estime le forme, & la raison l'éclaire.
N'étes-vous pas dans l'âge, & d'aimer, & de plaire?
Si pour un cavalier aimable comme vous,
Vous sentiez en secret quelque chose de doux,
Mon secours, en ce cas, pourroit vous être utile;
Il vous soulageroit. Un confident habile
Est auprès d'un amant tremblant, foible, incertain,
Ce qu'auprès d'un malade est un bon médecin.
Il ne le guérit pas, mais son art le console,

Et par là ce même art n'eſt pas un art frivole.

LUCILE.

Finette, encore un coup, vous prenez trop de ſoin;
D'un ſemblable ſecours mon cœur n'a pas beſoin;
Il eſt libre, & j'en ſuis heureuſement maîtreſſe.
Mais quand même il ſeroit ſoumis à la tendreſſe,
Je vous le cacherois; & ſachez que je crains
Les confidens encor plus que les médecins.
Si l'art de ces derniers, incertain dans ſa ſource,
De nos jours attaqués précipite la courſe,
Des autres, l'imprudence & l'indiſcrétion,
Nous enlevent ſouvent la réputation.
Par un mot échapé notre gloire eſt flétrie;
Et ce bien qu'il nous ôte, eſt plus cher que la vie.

FINETTE.

En vous ouvrant à moi vous ne riſquerez rien.

LUCILE.

Dites-moi, pour finir un pareil entretien,
D'où naît l'empreſſement où votre ame s'obſtine?

FINETTE.

C'eſt de mon zéle ſeul.

LUCILE.

Mon oncle, & ma couſine...

FINETTE.

Croyez qu'auprès de vous j'agis à leur inſû.

LUCILE.

Allez, quoi qu'il en ſoit, l'effort eſt ſuperflu.
Si c'eſt l'effet en vous d'un zéle que je blâme,
Je vous défens d'oſer pénétrer dans mon ame,
Plus que vous ne devez, & plus que je ne veux.
Qui paſſe ſon emploi ſe rend toujours fâcheux,
Par un pouvoir ſecret, ſi d'autres vous l'ordonnent;
Dites-leur, de ma part, qu'à tort ils me ſoupçonnent;
Qu'ils peuvent être ſûrs que mon cœur n'aime rien,
Et que s'il vient jamais à former un lien,
Son choix ſera ſi juſte, & ſi digne d'eſtime,
Que loin de leur cacher un panchant légitime,
Il ſera le premier à déclarer ſes feux;
Et que pour confidens il ne choiſira qu'eux.
Sortez.

FINETTE.

En termes clairs votre bouche s'explique.
Je n'ai plus rien à dire, & je ſors ſans replique.

SCENE IV.

LUCILE *seule*.

JE dois, plus que jamais, leur cacher mon ardeur.
Tout conspire en ces lieux pour pénétrer mon cœur.
Je vois qu'à mon sujet, ma cousine inquiéte,
D'accord avec mon oncle, a fait agir Finette.
Que le sort d'une fille est triste & malheureux!
Si son cœur au dehors laisse exhaler ses feux,
Le rigide censeur blâme son imprudence,
Si sa bouche est soigneuse à garder le silence,
Elle voit son secret des siens même envié,
Et tout, pour l'arracher, est par eux employé.
Défions-nous de tout, de peur d'une surprise;
A prendre ce parti mon amour m'autorise.
Mon oncle, j'en frémis, travaille fortement
Pour unir la marquise au baron mon amant.
Pourra-t-il résister au bien qu'on lui destine?
Ah! Mon malheur est sûr, s'il plaît à ma cousine.
Tout parle en sa faveur, & tout est contre moi.
Elle asservit mon oncle, & je suis sous sa loi,
D'un regard attentif je voi qu'elle m'observe,
Je dois, à son exemple, être sur la réserve,

Et de ma passion n'avoir, malgré ses soins,
Que moi, pour confidente, & mes yeux pour témoins.
A me lire ses vers le chevalier s'empresse;
Et, quoi qu'à tout moment sa vanité me blesse,
Faisons-lui, devant elle, un accueil gracieux,
Pour découvrir son ame, & pour la tromper mieux.
Son cœur se trahira, s'il est vrai qu'elle l'aime,
Et de sa jalousie, en dépit d'elle-même,
Quelques traits perceront que je reconnoîtrai;
Et, sur ses mouvemens, je me déciderai.
Je saurai par cet art surmonter son adresse;
Et des événemens me rendre la maîtresse.
De garder son secret qui peut venir à bout,
Ne risque jamais rien, & profite de tout.
Mais j'entens parler haut. C'est mon oncle, je pense.

SCENE V.

LE COMMANDEUR, LUCILE.

LE COMMANDEUR *sans voir Lucile.*

OH! J'ai tansé, parbleu, nos censeurs d'importance,
Et lorsqu'à la marquise ils feront le procès,
Ils ne me prendront plus pour juge de leurs traits.
Mais elle est, après tout, d'une délicatesse

Qui me paroît outrée... Ah ! Te voilà, ma niéce !
Tu parois à propos, & j'ai dans ce moment
A te parler ici très-férieufement.
Ne t'en alarme pas, c'eft pour ton avantage.
Apprens donc qu'il s'agit d'un très-bon mariage.

LUCILE *à part.*

Diffimulons, peut-être eft-ce un piége couvert.

LE COMMANDEUR.

Un parti peu commun aujourd'hui s'eft offert.
C'eft un marquis gafcon ; mais, comme on n'en voit guére.
Il eft riche, modefte, & jamais n'éxagere ;
Il craint d'être obligé, même à fes bons amis,
Et n'accepte un dîner que pour en rendre fix.
Il eft, fans en parler, liberal, noble & brave.
Sur tout de fa parole il fe montre l'efclave.
On n'apperçoit en lui, ni détours, ni délais ;
Il prête fort fouvent, & n'emprunte jamais.

LUCILE.

C'eft un homme vraiment d'un caractere rare.

LE COMMANDEUR.

Oui, rare, mais en beau ; neuf, fans être bizarre.
A ces traits finguliers tu reconnois Damon,
Et faire fon portrait, c'eft déclarer fon nom.
Tu vois que l'alliance eft très-avantageufe ;
Avec un tel époux, tu ne peux qu'être heureufe.

Quelque riche pourtant que soit cette union ;
Je ne veux point gêner ton inclination.
Déclare-moi ton goût, car je veux le connoître.

LUCILE.

Je n'en ai point, mon oncle, & vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Voilà comme elles sont, ces filles, la plûpart :
On ne peut les porter à s'expliquer sans fard.
Dès qu'on parle d'hymen, elles font les soumises ;
Et cachent le panchant dont elles sont éprises.
Elles forment des nœuds en dépit de leur cœur,
Et d'un long repentir se préparent l'horreur.
Si ce sort t'arrivoit, j'en serois le complice,
Et je veux, malgré toi, t'épargner ce supplice.

LUCILE.

De mon sexe en ce point je n'ai pas le défaut.

LE COMMANDEUR.

Tu l'as par préférence, & tu l'outres plûtôt.
Ton cœur est si caché qu'il me met en colère.
Je n'ai pû démêler encor ton caractère,
Il ne paroît jamais sous aucune couleur.
Tu n'aimes, ni ne hais, & tu n'as point d'humeur.
Songe que la réserve, à cet excès portée,
Des imperfections est la plus détestée ;
Elle rompt le lien de la société,
Bannit la confiance & la sincérité,

Brise de l'amitié tous les nœuds respectables,
Nous fait perdre le fruit des qualités aimables,
Nous isole de tout, nous ferme tous les cœurs;
Et ses soins défians nous privent des douceurs
De nous communiquer sans cesse avec les autres,
D'apprendre leurs secrets, & d'épancher les nôtres.
Pour moi, qui suis né franc, c'est le souverain bien;
Crois-en mon sentiment, & réforme le tien;
Il te nuit près de moi. Si tu veux que je t'aime,
Pour modéle, aujourd'hui, prens ton oncle lui-même.
Sur tout, parle avec moi, car j'aime à converser;
Le plaisir de sentir, le plaisir de penser,
Est moins vif, mille fois, que celui de le dire.

LUCILE.

A marcher sur vos pas, mon oncle, en tout j'aspire.
Mais plus je m'examine, & moins je vois en quoi,
De la sincérité j'ai pû blesser la loi.
Mon ame à tous vos traits ne s'est point reconnue.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es rien moins que franche, en faisant l'ingénue.

LUCILE.

Je la suis

LE COMMANDEUR.

En discours.

LUCILE.

Non, en effet, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Là, l'es-tu comme moi ?

LUCILE.

Le puis-je, à la rigueur !
Mon ſexe, mon état, notre façon de vivre,
Tout, à certains égards, me défend de vous ſuivre.
Mon cœur doit redouter les jugemens d'autrui ;
Et le ſiécle à tel point eſt critique aujourd'hui,
Qu'une ſimple parole à ſes traits donne priſe.
Bien loin qu'auprès de lui, l'innocence ſuffiſe,
Avec plus de rigueur il la juge toujours ;
Et donne un tour malin à ſes moindres diſcours.
Sur un mot qu'elle dit, il bâtit une hiſtoire,
Et prend ſoin de l'orner aux dépens de ſa gloire.
Le public prévenu, qui ne revient jamais,
Contre elle, ſans retour, prononce ſes arrêts.
Elle a beau hautement crier à l'injuſtice,
La vertu ſoupçonnée a le deſtin du vice.

LE COMMANDEUR.

Oui, ſouvent.

LUCILE.

Ainſi, grace au monde rigoureux,
La franchiſe eſt pour nous un défaut dangereux ;
Comme ſouvent en mal elle eſt interprétée,
Notre conduite en tout doit être concertée.
Le monde nous y force, & ſa malignité

Nous fait de la réserve une nécessité.

LE COMMANDEUR.

Soit. J'approuve en public ta conduite cachée,
Puisqu'à cet art, enfin, ta gloire est attachée ;
Mais tu dois à mes yeux dévoiler tout ton cœur,
Quand je veux prononcer sur son propre bonheur.

LUCILE.

De tous mes sentimens il a dû vous instruire.
Et dans ce même cœur vos regards ont dû lire
L'attachement pour vous le plus respectueux,
Et tel que je le dois à vos soins généreux.
Je me trompe, ou je crois qu'une fille à mon âge,
Ne doit ni s'expliquer, ni sentir davantage.

LE COMMANDEUR.

Vain détour ! A ton âge on fait voir ses panchans.
Mais je crois entrevoir les tiens en ces instans.
Damon, quoique bien fait, n'est plus dans sa jeunesse :
Il passe quarante ans. C'est-là, c'est-là, ma niéce,
Ce qui te fait garder le silence aujourd'hui,
Et t'inspire en secret de la froideur pour lui.

LUCILE.

Non, mon oncle, croyez....

LE COMMANDEUR.

Cesse, cesse de feindre.
Ma main, je te l'ai dit, ne veut pas te contraindre.
Je n'abuserai point des droits que j'ai sur toi,

Je dois te marier, pour toi, non pas pour moi.
Comme, par ce lien, ma bonté peu commune,
Veut faire ton bonheur, ainsi que ta fortune,
Apprens-moi franchement quel est ton goût chéri?
Je veux d'après lui seul te donner un mari.

LUCILE.

Cet excès de bonté ne sert qu'à me confondre.
Par un sincére aveu je voudrois y répondre;
Mais là-dessus encor mon cœur ne m'a rien dit.
Guidé par le devoir, & par l'exemple instruit,
De ce qu'il peut sentir, lui-même il se défie;
Il n'ose décider du repos de ma vie;
Et comme la jeunesse aveugle en son désir,
Forme souvent un choix que suit le repentir;
Et qu'au même malheur la promptitude expose,
De sa félicité, mon oncle, il se repose
Entiérement sur vous, de peur de s'égarer.
Vous savez, mieux que lui, ce qui peut l'assurer.
Daignez, pour rendre encor mon bonheur plus durable,
Prendre conseil du temps sur un projet semblable;
Et songez qu'un lien qu'on forme sans retour,
Ne doit pas être, enfin, l'ouvrage d'un seul jour.
Vous devez approuver cette juste demande.

LE COMMANDEUR.

Je n'en suis pas content, la réponse est Normande.
Je ne veux qu'un seul mot, mais qui soit positif.

Prononce nettement sur ce point décisif.
Le mariage est-il à tes yeux agréable?
Ou bien ne l'est-il pas? Un époux jeune, aimable,
D'un rang égal au tien, te convient-il, ou non?
Répons droit à la chose, & sans plus de façon.

LUCILE.

J'ai déja répondu, mon oncle, avec franchise,
Ainsi que le devoit une niéce soumise.

LE COMMANDEUR.

Dis-moi? Veux-tu Dorante? Il est joli garçon.
Aime-tu mieux Valére? Il a plus de raison.
Veux-tu le président? Parle, je te le donne.
Tu n'aimes pas la robe, & je te le pardonne.
Le comte, le vicomte, ou bien le chevalier?

LUCILE.

Mais, mon oncle....

LE COMMANDEUR.

Hem, ton cœur panche vers ce dernier?

LUCILE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Quel est donc celui que tu préferes?

LUCILE.

Je dois m'en rapporter à vos seules lumiéres.

LE COMMANDEUR.

Non, non, tu choisiras, & je te le prescris.

LUCILE.

C'est à vous...

LE COMMANDEUR.

C'est à toi. Je le veux.

LUCILE.

Je ne puis.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Je me fâcherai.

LUCILE.

Que mon oncle prononce.
J'obéirai. Voilà ma derniere réponse.

LE COMMANDEUR.

C'en est trop, à la fin tu me pousses à bout,
Et saches que ton oncle est capable de tout.
Je vais dans mon courroux, par un acte autentique,
Je vais.... te déclarer mon héritiere unique,
Te marier ensuite, & pour mieux te punir,
Choisir un beau jeune homme à qui je veux t'unir.
Je ne badine pas, je tiendrai ma promesse,
Et dès ce même soir. Penses-y, je te laisse.

SCENE VI.

LUCILE *seule.*

La menace est nouvelle, & j'en ris malgré moi.
De concert, sans le croire, il agit, je le voi.
Voilà qui justifie, & confirme ma crainte.
Cet hymen proposé n'est qu'une adroite feinte.
Mais si je me trompois dans un pareil soupçon,
Qu'il voulût pour jamais m'arracher au baron;
Que deviendrois-je? O ciel! Moi dont l'impatience,
Ne souffre qu'à regret sa plus légere absence;
Dans le temps que l'amour m'en fait même un devoir,
Malgré le vif désir que j'ai de le revoir,
Je dois plus que jamais l'éloigner de ma vûe.
Mais que vois-je? Il paroît. Ma prudence est déçûe.

SCENE VII.

LE BARON, LUCILE.

LUCILE.

QUoi! Vous osez ici vous montrer devant moi,
Après que mon amour vous a fait une loi
De ne plus me parler, d'éviter ma présence?

LE BARON.

Lucile, vainement je me fais violence;
L'ordre est trop rigoureux, je ne puis le remplir,
Ni vivre plus long-temps sans vous entretenir.

LUCILE.

Si vous brûlez pour moi d'une ardeur véritable,
Fuyez, tout m'est suspect, & tout m'est redoutable.
Un geste, un seul regard peut trahir nos secrets,
Et je crains que ces murs ne soient même indiscrets.
Eloignez-vous, vous dis-je, en ce moment je tremble
Que la marquise ici ne nous surprenne ensemble.

LE BARON.

Pourquoi?

LUCILE.

Le pouvez-vous demander, dans le temps
Que l'on parle d'unir vos jours à ses instans.

LE BARON.

Ma tendresse suffit pour rassurer votre ame.

LUCILE.

Non, partez, dans ce jour tout alarme ma flamme.

LE BARON.

Vous l'ordonnez en vain, je n'y puis consentir,
Je veux savoir, Lucile, avant que de partir,
Quel prix vous destinez à mon ardeur sincère,
C'est garder trop long-temps un silence sévère,
Je traîne dans le doute un destin languissant;
A peine obtiens-je un mot pour faveur en passant.
De parler, de voir même, on me fait la défense,
Et je souffre, présent, les tourmens de l'absence.
Je n'ai pû parvenir depuis six mois, enfin,
Au bonheur seulement de baiser votre main.

(*Il lui baise la main.*)

LUCILE.

Oui, mais vous la baisez en parlant de la sorte.

LE BARON.

Pardonnez ce transport à l'ardeur la plus forte.

LUCILE.

Je l'excuse, pour vaincre un doute injurieux.
Baron, quand mon amour vous bannit de mes yeux;
Croyez que ce n'est pas sans une peine extrême,
Et vous verrez bien-tôt à quel point je vous aime.

LE BARON.

Tandis que vous aurez pour moi cette rigueur;
Vous ne me convaincrez jamais de mon bonheur.
Toujours à mes regards vous paroissez voilée.
Pour tous les autres yeux soyez dissimulée;
Mais quittez la réserve auprès de votre amant.
Que je puisse voir clair dans votre ame un moment.

LUCILE.

Hé! N'y voyez-vous pas la flamme la plus vive?
A déguiser mes feux si je suis attentive,
C'est par excès d'amour que je les tiens cachés,
Et pour vous seul, ingrat, qui me le reprochez.
La crainte de vous perdre, ou d'être traversée,
M'oblige, malgré moi, de cacher ma pensée;
Et la peur que me fait votre vivacité,
De vous ouvrir mon cœur m'ôte la liberté.
Mon art, ma politique, avec ma défiance,
Sont un fruit de mes feux, & de votre imprudence.
Votre bouillante ardeur y force mon amour;
Et si je n'aimois pas, je serois sans détour.
Mon cœur se livreroit, il seroit véritable,
Et de tous mes défauts vous êtes seul coupable.

LE BARON.

Ah! D'un excès d'ardeur, puisqu'ils sont provenus,
De tels défauts pour moi deviennent des vertus.
Mais, rassurez vos sens sur mon humeur bouillante.

Songez, quand il le faut, que ma flamme est prudente.
Vous-même épargnez-vous l'art de vous tant cacher.

LUCILE.

Dans mon sort malheureux puis-je m'en empêcher?
Soumise, dépendante, & sans ressource aucune,
Ma réserve est mon bien, mon secret, ma fortune.
Il peut seul aujourd'hui m'assurer votre cœur.
Tout, pour me l'enlever, se ligue avec chaleur.
La beauté, les honneurs, le crédit, l'opulence:
Je n'ai que mon amour aidé de mon silence.

LE BARON.

Hé quoi! N'avez-vous pas, malgré le sort jaloux,
Ce cœur qui vous adore, & qui vaincra ses coups?
Une pareille crainte outrage ma tendresse.
Vous étes le seul bien qui manque à ma richesse.
Je vous vois tous les jours parler au chevalier;
Si j'étois comme vous prompt à me défier,
Ces entretiens fréquens causeroient mes alarmes.
Je craindrois, que pour vous ils n'eussent trop de charmes.

LUCILE.

Quoiqu'il ait de l'esprit, il m'a déplu toujours.
Mon oreille, à regret, écoute ses discours.
Vous le savez trop bien, j'ai cette complaisance
Pour ôter les soupçons de notre intelligence.

LE BARON.

J'aime trop à vous croire, & n'en suis point jaloux;
Malgré son air content quand il sort près de vous.
Par le ton réservé qu'il affecte de prendre,
C'est en vain qu'il voudroit souvent me faire entendre;
Que son mérite en tout vous touche au dernier point,
Je ris de son orgueil, & je ne le crois point.

LUCILE.

Avant la fin du jour, je me flatte, j'espére
De lui prouver combien mon cœur le considere.
Mais quelqu'un peut venir, Baron, retirez-vous.
Malgré moi je m'oublie en des instans si doux.

LE BARON.

Mais quel arrangement, Lucile, allons-nous prendre?

LUCILE.

Je n'en sais rien encor, sortez sans plus attendre.

LE BARON.

Convenons en deux mots; après je partirai.

LUCILE.

Je ne puis vous parler, mais je vous écrirai.

LE BARON.

Cette faveur me flatte & prouve votre estime.
Mais quelque tendrement qu'une lettre s'exprime;
Elle ne dit jamais autant que le discours;
Et quand on peut se voir c'est un foible secours.
Nous le pouvons tous deux par l'aide de Finette.

Elle a beaucoup d'adresse, & paroît fort secrette.
C'est le plus sûr moyen....

LUCILE.

Ah ! Que me dites-vous ?
C'est le plus dangereux & le pire de tous.
Songez, baron, songez que de tout domestique
On doit fuir l'entretien, & craindre la critique ;
Que nous recevons d'eux les coups les plus mortels,
Et que nous n'avons point d'ennemis plus cruels.
Censeurs de tous nos pas & de notre conduite,
Notre grandeur les blesse, & leur joug les irrite.
Dévoiler notre cœur à leur regard malin,
C'est leur donner sur nous un pouvoir souverain.
D'un pareil avantage ils profitent en traîtres ;
D'esclaves qu'ils étoient ils deviennent nos maîtres ;
Et dans la peur de voir éclater nos secrets,
Nous prenons leur état & sommes leurs sujets.
J'aimerois mieux cent fois renoncer à la vie,
Que de me voir réduite à cette ignominie.
De cacher mon amour je me fais une loi ;
Et c'est trop d'en avoir à rougir devant moi.

LE BARON.

On ne peut mieux parler ; mon esprit vous admire,
Mais s'aimer sans se voir est un affreux martyre,
Et pour moi dans l'excès....

LUCILE.

Sortez ſans repliquer.

LE BARON.

J'obéis... Attendez, je dois vous expliquer...
Il me vient une idée. Iſmene eſt votre amie,
Et nous pourrions chez elle...

LUCILE.

Ah ! C'eſt une étourdie ;
Et vous lui reſſemblez.

LE BARON *rêve en s'en allant.*

Il eſt tant de moyens.
Si j'en puis trouver un... Pour le coup je le tiens.
Nous pourrons en ſecret nous voir au thuilleries.

LUCILE.

En ſecret, en public ! Vous avez des ſaillies...

LE BARON.

Mais ſi... pourtant... enfin... nous tentions... écoutez.

LUCILE *le contrefaiſant.*

Mais ſi... pourtant... enfin... vous m'impatientez.
Retirez-vous, Monſieur, ou bien je me retire.

LE BARON.

Je pars, n'oubliez pas au plûtôt de m'écrire ;
Vous me l'avez promis, & le billet ſera
Tendre.

LUCILE.

Oui, je le ferai, Monſieur, tel qu'il faudra.

LE BARON.

Détaillé ? Les détails sont sur tout nécessaires,
Et l'amour veut de l'ordre ainsi que les affaires.

LUCILE.

Partez, encor un coup, comme votre entretien,
Les billets les plus longs, souvent ne disent rien.

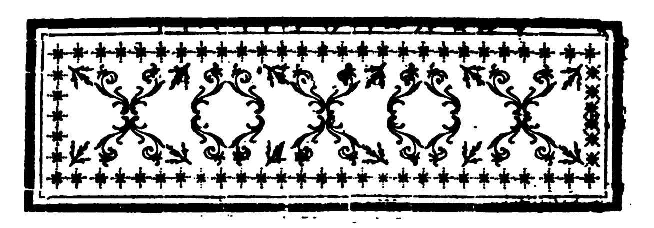
LE BARON.

Cependant....

LUCILE.

A la fin il faut que je le chasse,
Et le force avec moi d'abandonner la place.
Il ne finiroit pas sans cela d'aujourd'hui.
Il faut en même temps que je fasse avec lui
La charge de tutrice, & l'office d'amante,
Le rôle de maîtresse, & l'emploi de suivante.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON.

MON eſprit à la fin, à force d'y ſonger,
A trouvé le moyen de nous voir ſans danger.
L'execution même en eſt ſimple & facile.
Je reviens ſur mes pas pour l'apprendre à Lucile.
De paroître en ces lieux elle m'a défendu,
Mais mon plan eſt ſi juſte & ſi bien entendu,
Que pour être approuvé je n'ai qu'à le lui dire.
Il eſt très-important, d'ailleurs, de l'en inſtruire.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

JE te trouve à propos.

LE BARON.

Je ne puis m'arrêter.

LE CHEVALIER.

Baron, un seul moment; je veux te consulter.

LE BARON.

Me consulter, moi, moi? Mais suis-je consultable?

LE CHEVALIER.

Sous un air étourdi je te sai raisonnable.
C'est d'ailleurs sur des vers; tu t'y connois, tu dois....

LE BARON.

Adresse-toi plûtôt à des auteurs de poids.

LE CHEVALIER.

Je préfére le goût d'un homme du grand monde.

LE BARON.

Oh! Sur cette matiere il faut que je te fronde.
Un homme comme toi, peut-il bien, chevalier,
Faire de bel esprit ouvertement métier?
Rimer sans nul remords, réciter sans scrupule,
Et d'auteur déclaré courir le ridicule.

LE CHEVALIER.

Toi-même, peux-tu bien me tenir ce propos?
Et suivre aveuglément le préjugé des sots?
C'est à l'éclat du jour préférer la nuit sombre.

LE BARON.

Il vaut mieux être sot avec le plus grand nombre,
Que d'avoir de l'esprit tout seul.

LE CHEVALIER.

Comment!

LE BARON.

Adieu.
Je ne puis m'arrêter plus long-tems en ce lieu.

LE CHEVALIER.

Oh ! Tu m'écouteras.

LE BARON *à part.*

Ciel ! Je crains que Lucile....

LE CHEVALIER *l'arrêtant.*

Tu fais pour m'échapper un effort inutile.
Pour la gloire des vers, pour l'honneur de l'esprit,
Je prétens dissiper l'erreur qui te séduit ;
Et je ne saurois mieux te prouver mon estime.
Je veux par la raison justifier la rime ;
Et tu ne sortiras, Baron, absolument,
Qu'après que je t'aurai convaincu pleinement.

LE BARON *à part.*

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Tu confonds avec la poësie,
L'abus que l'on en fait, & qui seul la décrie.
C'est de tous les présens que l'homme tient des cieux,
Le plus noble en lui-même, & le plus précieux.
Rien ne peut approcher de ses beautés divines.
Il donne une ame à tout.

LE BARON.

Je suis sur les épines.

LE CHEVALIER.

Il enchante les ſens, en corrigeant les mœurs;
Et ſait cacher le fruit ſous le brillant des fleurs.
Ce don bien employé rend la vertu piquante,
Le bon ſens agréable, & la raiſon ſaillante.

LE BARON.

Oh! Finis à la fin ce diſcours ennuyeux.

LE CHEVALIER.

La poëſie alors eſt la langue des dieux.
Je crois qu'un gentilhomme, en dépit de l'uſage;
Peut bien la profeſſer & parler leur langage.
Ne témoigne donc plus de mépris pour les vers,
Et de nos jeunes gens fuis plûtôt le travers.
En eſt-il dans le fond qui ſoit plus condamnable?
Par un aveuglement qui n'eſt pas concevable,
Les noms de libertin, d'étourdi, de buveur,
De menteur, d'ignorant, d'indiſcret, de joueur,
D'inconſtant, d'infidéle, & d'homme ſans parole,
Semblent flatter l'excès de leur vanité folle,
Quand les noms de ſavant, d'auteur, d'homme d'eſprit,
De philoſophe enfin, qui penſe & réfléchit,
Offenſent leur oreille, & révoltent leur ame.
On les voit ſuivre en tout ce que la raiſon blâme.
Eviter le chemin frayé par le bon ſens,
S'applaudir des défauts, & rougir des talens.

LE BARON.

Ta déclamation eſt des plus impoſantes.
Et tu fais voir l'eſprit par ſes faces brillantes;
Mais ſi j'avois le tems je te le montrerois
Par ſes mauvais côtés, & je te forcerois....

LE CHEVALIER.

Voyons un peu, voyons, ce que tu pourras dire.

LE BARON.

Je n'ai pas le loiſir. Adieu, je me retire.

LE CHEVALIER.

Non, non, tu parleras, & tes efforts ſont vains.

LE BARON.

Hé bien, je te dirai, puiſque tu m'y contrains,
Que le talent des vers, s'il n'eſt dans l'excellence,
Couvre de ridicule un homme de naiſſance.

LE CHEVALIER.

On ſait trop que des miens le coloris eſt beau.

LE BARON.

Je le crois bien, parbleu, tu les prens dans Boileau.
Qui veut ſe faire un nom, & mériter ſa gloire,
Doit rimer de génie & non pas de mémoire.
Ma franchiſe t'offenſe. Adieu. Tu l'as voulu;
Et c'eſt pour te punir de m'avoir retenu.

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

NOus vivons dans des temps si durs & si caustiques,
Que nos meilleurs amis sont nos plus grands critiques,
Et les talens déchus de leurs honneurs passés,
Sont jugés aussi mal qu'ils sont récompensés.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER *à la Fleur.*

PArle, as-tu vû Finette?

LA FLEUR.

Oui, mais près de Lucile,
Sa bonne volonté vous devient inutile.
C'est un esprit, Monsieur, difficile à tel point,
Que ceux qui l'ont formé ne le connoissent point.
D'en percer les replis nul ne peut se promettre,
Car il démêle tout, & rien ne le pénétre.

Le vôtre y ſera pris, ne vous y jouez pas.
Croyez-moi, ſa couſine a cent fois plus d'appas.

LE CHEVALIER.

J'en conviens avec toi, je vois tout ſon mérite,
Je ſens qu'à l'adorer tout en elle m'invite;
Mais te dévoilerai-je un défaut de mon cœur?
L'inconſtance l'entraîne & change ſon ardeur.
J'en rougis, mais en vain; ma raiſon eſt moins forte,
Et ſur tous ſes conſeils cette pente l'emporte.
Ce vice, à la rigueur, eſt preſque général,
Et de l'humanité, c'eſt le panchant fatal.
Tout homme eſt inconſtant, toute femme eſt coquette.
Chacun ſe fait de plaire une étude parfaite.
Dès qu'on a réuſſi, ſi-tôt qu'on ſe l'eſt dit,
Le déſir perd ſa force, & l'amour ſon crédit.
On ne ſent plus le prix d'un cœur dont on eſt maître;
Et l'on ceſſe d'aimer dès qu'on eſt ſûr de l'être.
Notre ame s'aſſoupit dans la ſécurité.
Il faut du changement & de la nouveauté,
Pour tirer nos eſprits de cette létargie:
Il faut qu'un autre objet leur redonne la vie.
Le cœur, comme les yeux, fuit l'uniformité,
Et le plaiſir eſt fils de la variété.

LA FLEUR.

A table bon.

LE CHEVALIER.

J'y ſuis porté par la nature.
La marquiſe long-temps m'a plû par la figure,
Sa couſine aujourd'hui me charme par l'eſprit.
Oui, plus que la beauté je ſens qu'il l'embellit.
Cet eſprit eſt ſi fin, qu'il paſſe le mien même;
Et l'amour qu'il allume eſt d'autant plus extrême,
Qu'il attache les ſens par d'inviſibles nœuds,
Et fait ſentir ſa flamme indépendamment d'eux.

LA FLEUR.

Sa vûe eſt pénétrante, & votre caractere....

LE CHEVALIER.

Pour ſurprendre les cœurs, je ſai me contrefaire,
Sous un maintien modeſte, & ſous un air diſcret,
J'ai l'art de déguiſer un naturel coquet.
Ce talent ſéducteur trompe la plus habile,
Je crois n'être pas mal déja près de Lucile,
Si mon ame ſoupire après ſon entretien,
Je m'apperçois auſſi qu'elle goûte le mien;
Elle quitte avec moi cet air caché qu'on blâme,
Et je lis couramment dans le fond de ſon ame.
Mais je la vois qui vient, la Fleur, retire-toi.

SCENE V.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LUCILE *à part.*

VOilà le chevalier. Qu'il paroît plein de ſoi !
Pour rire à ſes dépens, faiſons-lui politeſſe.
(*haut.*)
Monſieur, toute la France à vous louer s'empreſſe.

LE CHEVALIER.

Moi, Madame ?

LUCILE.

Oui, de vous, Paris eſt enchanté.
A la ville, à la cour, votre nom eſt fêté ;
Et l'on trouve vos vers d'une beauté charmante.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez de moi.

LUCILE.

Non, par tout on les vante.

LE CHEVALIER.

C'eſt une bagatelle. On en fait trop de cas.
Ce n'eſt pas mon métier, il ne me convient pas.

LUCILE.

Chevalier, point de fauſſe & vaine modeſtie.

C'eſt la choſe du monde en ſoi la plus jolie.

LE CHEVALIER.

Jolie, & rien de plus. Je ſai l'apprécier,
Et ce ſont de ces vers qu'on fait pour s'égayer.
A propos de ſaillie & de vers de rencontre,
En voici de nouveaux qu'il faut que je vous montre.

LUCILE.

Voyons, ſincérement j'en dirai mon avis.

LE CHEVALIER.

Perſonne, mieux que vous, n'en peut ſentir le prix.

(*Il lit.*)

Une linotte enchantereſſe
Embraſoit un ſerin de l'amour le plus vif.
Elle ignoroit l'excès de ſa tendreſſe;
Et notre oiſeau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de ſon eſpece,
Et d'être fier de ſon talent,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe
Les éclats redoublés de ſon goſier brillant.

LUCILE.

Ah! L'aimable ſerein! J'aime ſon caractere;
Il eſt ſage, modeſte, & mérite de plaire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites pour lui naître un eſpoir flatteur.

LUCILE.

Liſez, je m'intéreſſe à ſa ſecrette ardeur.

LE

LE CHEVALIER reprend avec entousiasme.

Une linotte enchanteresse
Embrasoit un serin de l'amour le plus vif ;
Elle ignoroit l'excès de sa tendresse,
Et notre oiseau n'étoit qu'amant contemplatif.
Loin de montrer l'orgueil de ceux de son espéce,
Et d'être fier de son talent,
Il n'osoit faire entendre auprès de sa maîtresse
Les éclats redoublés de son gosier brillant.
Enchanté de ses sons, charmé de sa finesse,
Il se bornoit à l'écouter.
Son trop d'amour le rendoit bête :
Mais il vint un moment dont il sut profiter.
Ils se trouverent tête à tête,
L'occasion l'enhardit à chanter.
Linotte, de mon cœur recevez mon hommage,
Lui dit-il, sur un ton pressant.
Je n'ose vanter mon plumage,
On en voit de plus éclatant ;
Mais, dans ce favorable instant,
Prêtez l'oreille à mon ramage,
Il n'en est point de plus touchant.
Tous les feux de l'amour ont passé dans mon chant.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et l'accord plus intéressant,
Ramagez avec moi, ramagez, je vous aime.

LUCILE.

Que le chant du ſerin me paroît expreſſif !
Que répond la linotte ?

LE CHEVALIER.

Hé ! Rien de poſitif.
Le timide ſerin attend qu'elle s'explique.

LUCILE.

Elle lui doit, ſans doute, une tendre replique.
Le ſort d'un tel oiſeau me touche tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Hé ! Faites-la pour elle, il ſera ſatisfait.

LUCILE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

De vous dépend ſa fortune qui flotte.
Vous voyez le ſerin au piéd de la linotte.

(*Il ſe jette à ſes piéds.*)

LUCILE *à part.*

Mon cœur eſt révolté ; mais feignons aujourd'hui,
Et ſervons ma tendreſſe en nous moquant de lui.

(*haut.*)

Levez-vous, Chevalier, l'atitude eſt gênante.

LE CHEVALIER *ſe levant.*

De grace, en ma faveur, que la linotte chante.

LUCILE.

Elle n'oſe riſquer de chanter après vous.

Elle craint que ſes ſons ne ſoient pas aſſez doux.

LE CHEVALIER.

A les rendre touchans je l'inſtruirai moi-même.

LUCILE *à part.*

Ah! Vous m'attendrirez pour le moineau que j'aime.

LE CHEVALIER.

Mais, qui vient en ces lieux déranger nos accords?
O ciel! C'eſt la marquiſe.

LUCILE.

Adieu, Monſieur, je ſors.

LE CHEVALIER.

Avant que de partir, daignez d'un mot...

LUCILE.

Je n'oſe
Faire à de jolis vers une réponſe en proſe.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A Lucile, Monſieur, vous parliez vivement,
Et dans l'inſtant que j'entre, elle ſort bruſquement.
Vous paroiſſez vous-même interdit à ma vûe.

LE CHEVALIER.

Madame, pardonnez si mon ame est émue.
L'amour en moi... l'amour produit seul cet effet.
On n'aborde jamais, sans un trouble secret,
L'objet qui nous inspire une flamme parfaite.

LA MARQUISE.

Un discours si flatteur paroît une défaite.
Mais quel est ce papier qu'avec soin vous cachez?

LE CHEVALIER.

Ce sont des vers.

LA MARQUISE.

Voyons.

LE CHEVALIER *embarrassé.*

Ils ne sont qu'ébauchés.

LA MARQUISE.

N'importe, voyons-les.

LE CHEVALIER.

J'ai pour vous trop d'estime;
Et je veux leur donner le dernier coup de lime,
Avant que d'exposer...

LA MARQUISE.

Ah! Vous faites l'auteur.

LE CHEVALIER.

Non, point du tout, Madame; & ma juste frayeur...

LA MARQUISE.

De grace, finissez.

LE CHEVALIER *à part.*

L'embarras eſt extrême.

LA MARQUISE.

Liſez-les donc, Monſieur, ou je les lis moi-même.

LE CHEVALIER.

Puiſque vous le voulez, je vais ... vous ennuyer.

(*Il fait ſemblant de lire.*)

Un roſſignol...

LA MARQUISE.

Hé bien! Pourſuivez, Chevalier.

LE CHEVALIER *pourſuit.*

Un roſſignol amoureux & fidéle...
Avec une jeune hirondelle...
Innocemment s'entretenoit...
Pour...

LA MARQUISE.

Pour?

LE CHEVALIER.

Pour adoucir ſa vive impatience...
Attendant la douce préſence...
De la fauvette qu'il aimoit...
Elle paroît enfin ... l'hirondelle ... s'envole...
S'envole...!

LA MARQUISE.

Après.

LE CHEVALIER *s'interrompant.*

L'endroit est raturé.

J'y suis.

(*Il continue.*)

Le rossignol, à l'aspect desiré...
De la fauvette son idole...
Se taît... paroît mal assuré...
Elle interpréte mal son trouble... & son silence.
C'est ainsi que trompé... trompé par l'apparence,
On forme un injuste soupçon.
Le hazard... fait souvent porter à l'innocence
Les couleurs de la trahison.

LA MARQUISE.

Pour l'apprendre par cœur, donnez-moi cette fable;
Par sa moralité je la trouve admirable;
Je sens qu'elle renferme une utile leçon.

LE CHEVALIER.

Je vais la mettre au net, ce n'est là qu'un brouillon.

LA MARQUISE.

Vous ne détruisez pas le soupçon de mon ame.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, FINETTE.

LA MARQUISE *à Finette.*

QUe voulez-vous?

FINETTE.

Pardon ; mais votre oncle, Madame,
Veut vous entretenir.

LE CHEVALIER.

Je crains son brusque aspect.
Je vais vous laisser libre, & je sors par respect.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

QUel sera le sujet d'une telle entrevûe?
L'entretien de tantôt me fait craindre sa vûe.

FINETTE.

Pour moi, je croi plûtôt qu'il veut le réparer.
Il vient ; son air serein doit seul vous rassurer.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, FINETTE.

LE COMMANDEUR *à Finette.*

Retirez-vous, je veux parler seul à ma niéce.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE.

LE COMMANDEUR.

Vers vous, en ce moment, conduit par ma tendresse,
Je viens vous faire arbitre, & remettre en vos mains
Le sort de ma maison, & vos propres destins.

LA MARQUISE.

En vérité, Monsieur, vous me rendez confuse.
Vous seul vous suffisez, souffrez que je refuse.

LE COMMANDEUR.

Trêve de modestie; employons mieux le temps.
Je me suis bien trouvé de vos conseils prudens.
Pour commencer par vous, qui m'étes la plus chere,
J'ai fait choix d'un parti, qui, je croi, doit vous plaire.

Le baron, par ſon rang, ſes qualités, ſon bien,
Paroît digne, avec vous, de former ce lien;
Et je viens de quitter la comteſſe, ſa tante,
Qui deſire ardemment cette union charmante.
Votre beauté répond du cœur de ſon neveu;
Ma main, pour vous unir, n'attend que votre aveu.

LA MARQUISE.

Monſieur, & ma couſine?

LE COMMANDEUR.

A l'égard de Lucile,
J'avois pour elle en main un mariage utile,
Avec elle tantôt je m'en ſuis expliqué;
Mais mon œil attentif croit avoir remarqué
Que l'époux propoſé ne plaît pas à ſa vûe.
Son inclination...

LA MARQUISE.

Vous eſt-elle connue?

LE COMMANDEUR.

Non. Comme je prétens ſur elle me régler,
J'ai voulu, mais en vain, l'obliger de parler.
Les filles, qui toujours outrent leur caractére,
Péchent par trop cauſer, ou bien par trop ſe taire.
Lucile, ſous l'air feint de la ſoumiſſion,
A ce dernier défaut dans la perfection.
Combattant mes bontés par des reſpects frivoles,
Son cœur ne m'a rien dit en plus de cent paroles.

Il prétend que mon choix décide ſeul du ſien;
Et n'avoir, malgré moi, d'autre goût que le mien.
Je lui donne à choiſir, il ne veut point élire.

LA MARQUISE.

Mais vous me permettrez, mon oncle, de vous dire,
Puiſque vous voulez bien prendre de mes conſeils,
Qu'en elle j'applaudis des ſentimens pareils.
Vous ſavez, mieux que moi, qu'une fille bien née
Doit laiſſer par les ſiens régler ſa deſtinée.

LE COMMANDEUR.

Elle doit commencer par leur ouvrir ſon cœur;
Et les laiſſer après maîtres de ſon bonheur.
Lucile veut tromper ma bonté naturelle,
Et moi, je veux la rendre heureuſe en dépit d'elle.
Son ame eſt prevenue, elle a beau le nier;
Et je crois, entre nous que pour le chevalier;
D'un feu vif & ſecret ſon ame eſt poſſédée.

LA MARQUISE *avec trouble.*

Vous le croyez, Monſieur. D'où vous naît cette idée?

LE COMMANDEUR.

Tantôt, en le nommant, j'ai vû rougir ſon front;
Et j'en juge, d'ailleurs, par l'accueil qu'ils ſe font.

LA MARQUISE.

Mais n'en jugez-vous pas ſur des preuves plus ſûres?

LE COMMANDEUR.

Non. Je forme, au hazard, de ſimples conjectures.

Pour éclaircir la chose, il faut que vous m'aidiez,
Ses secrets bien plûtôt vous seront confiés.
Voyez votre cousine, entre vous autres femmes,
Vous avez moins de peine à dévoiler vos ames;
Une fausse pudeur vous retient devant nous:
Dites-lui bien qu'il faut qu'elle nomme un époux,
Et que...

LA MARQUISE.

Je la verrai.

LE COMMANDEUR.

Qu'elle y prenne bien garde.
Parlons présentement de ce qui vous regarde;
Il doit mettre le comble aux plus vifs de mes vœux.
Vous ne répondez rien, & vous baissez les yeux.

LA MARQUISE.

Pour vous ma déférence en tout doit être entiere;
Mais j'ose, sur ce point, vous faire une priere:
C'est de ne pas si-tôt me priver du bonheur
De vivre auprès de vous, ma plus grande douceur.

LE COMMANDEUR.

Vous n'y vivrez pas moins, quoique je vous marie.
Mon dessein, avec vous, est de finir ma vie.

LA MARQUISE.

Ce discours me console, & rassure mes sens.
Monsieur, je dois encor vous demander du temps.

LE COMMANDEUR.

Du temps ! Vous m'étonnez avec un tel langage.

LA MARQUISE.

Vous ſavez les devoirs attachés au veuvage.
Depuis huit mois au plus j'ai perdu mon mari ;
Vous voyez que mon deuil n'eſt pas encor fini.
Je bleſſerois les loix que le monde révére,
Et foulerois aux piéds la bienſéance auſtére...

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Nous y voilà. J'ai deux niéces, je veux
Par des nœuds aſſortis rendre leur ſort heureux ;
L'une me fait tourner l'eſprit par ſon ſilence,
Et l'autre m'aſſaſſine avec ſa bienſéance.
Je ſuis bien malheureux d'avoir un cœur ſi bon.

LA MARQUISE.

Mais, Monſieur...

LE COMMANDEUR.

Mais, Monſieur, contre toute raiſon ;
Vous venez me donner de ce terme perfide,
Dans le temps que pour vous mon amour ſeul me guide.
J'enrage.

LA MARQUISE.

Mais, comment faut-il donc vous nommer ?

LE COMMANDEUR.

Mon oncle : c'eſt le nom qui peut ſeul me charmer.

Entre parens, sur-tout, je hais la politesse;
Elle accroît les égards pour chasser la tendresse:
Sous le nom de madame, & celui de monsieur,
Elle établit la gêne, elle endurcit le cœur
Des peres, des époux, des meres & des filles;
Et les rend étrangers au sein de leurs familles.
Sur ce chapitre-là, je veux qu'on soit bourgeois,
Qu'en tout, de la nature on respecte les droits,
Et qu'à ses mouvemens, sans crainte, on s'abandonne.
Qui rougit d'employer les titres qu'elle donne,
Joint bientôt, en secret, à ce mépris honteux,
L'oubli des sentimens qu'elle attache avec eux.

LA MARQUISE.

Dans mon ame jamais rien ne pourra détruire
Ceux que vous méritez, & que le sang m'inspire:
Ils sont indépendans de toute expression;
Leur force est dans le cœur, & non pas dans le nom.
Monsieur, je vous appelle ainsi, par déférence
A l'usage qu'on suit, & qu'on nomme décence.

LE COMMANDEUR.

C'est la fausse décence, & qui n'est qu'un jargon;
La solide, la vraye est la droite raison;
L'autre doit son pouvoir à l'effet du caprice:
Et je ne vois rien, moi, d'indécent que le vice;
Ou plûtôt, les dehors que je ne puis souffrir,
Sont un voile trompeur qui sert à le couvrir.

La probité, l'honneur, la vertu, la droiture,
N'ont pas beſoin de fard, de mouche & de parure.
Je n'abhorre rien tant que les airs circonſpects;
Et ces gens ſi polis me ſont toujours ſuſpects:
Dans leur ame, en ſecret, la fauſſeté réſide:
Pour tromper les regards, la décence perfide
Décore leurs façons d'un vernis ſéducteur;
C'eſt de l'hypocriſie une trompeuſe ſœur;
Et ce monſtre formé par une longue étude,
Naquit d'un courtiſan, & d'une fauſſe prude.

LA MARQUISE.

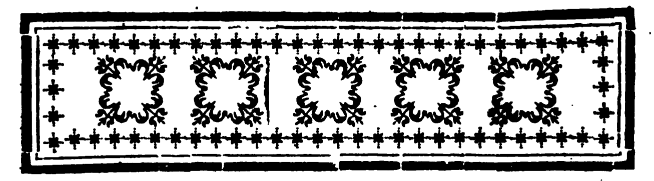
Ah! Vous défigurez la décence à mes yeux;
Et je la méconnois à ces traits odieux.
Celle que je pratique, & dont je ſuis amie,
Eſt fille du devoir & de la modeſtie;
De la ſageſſe même elle guide les pas,
Et la pudeur reçoit d'elle tous ſes appas.
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en France on la révére:
Elle eſt ſi reſpectable, elle eſt ſi néceſſaire,
Que le vice a beſoin, dans ſa difformité,
D'emprunter ſes couleurs pour être ſupporté;
Et qu'enfin la vertu qui n'en eſt pas aidée,
Perd ſon plus grand éclat, & paroît dégradée.
C'eſt peu, Monſieur, c'eſt peu d'en être l'ornement;
Elle en eſt le ſoutien, ainſi que l'agrément;
J'oſe même avancer qu'elle en forme l'eſſence;

Son pouvoir met lui seul un frein à la licence.
Dans toutes les maisons, & dans tous les états,
Elle fait régner l'ordre, & craindre les éclats.
Elle régle les rangs & la prééminence,
Fait le respect humain, dont tout sent la puissance;
Soumet les passions, & son joug respecté
Est le plus ferme appui de la société.
Bannissez les dehors & les égards du monde,
Vous le verrez rentrer dans une horreur profonde;
Et les hommes rendus à leur férocité,
Etoufferont bientôt jusqu'à l'humanité.
L'Europe, à nos regards, perdra son avantage,
Et, plus que l'Amérique, elle sera sauvage.

LE COMMANDEUR.

Ces discours sur mon ame ont un attrait puissant,
Et je sens, malgré moi, que je deviens décent.
Comme un législateur vous raisonnez, ma niéce;
Lorsqu'on parle si bien, on doit être maîtresse.
Du pouvoir en vos mains, allons, je me démets,
Et de tout, sans appel, décidez désormais.
Quand elles pensent bien, rien n'égale les dames:
Et pour bien gouverner, ma foi, vive les femmes.

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LE CHEVALIER.

JE reviens près de vous, incertain, inquiet,
Vous demander réponse à l'aveu que j'ai fait ;
Ne la différez plus, songez que le temps presse ;
Peut-être n'avons-nous que l'instant qu'on nous laisse.

LUCILE.

Je voudrois, pour la faire, avoir votre talent,
Vous seriez, Chevalier, satisfait sur le champ.

LE CHEVALIER.

Consultez votre cœur, que lui seul vous inspire.

LUCILE.

Depuis tantôt, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Pour répondre à vos vers, je creuse mon esprit,
Mais inutilement, & j'en ai du dépit.
Le ciel m'a refusé l'art de la poësie ;
Je n'ai pû seulement, malgré ma forte envie,

Assembler

Assembler au hazard des rimes sans raison,
Ni payer votre fable au moins d'une chanson.
Et je suis...

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas une chanson, Madame;
Que je veux aujourd'hui pour réponse à ma flamme.
Quelques lignes de prose, ou bien un mot flatteur
Rendront...

LUCILE.

Ah! Chevalier, pour moi, quel déshonneur!
Par un méchant billet vouloir que je réponde
A des vers, selon moi, les plus charmans du monde?
Non, non, j'ai trop de gloire; & je veux, par raison,
Me taire, ou m'acquiter de la même façon.

LE CHEVALIER.

Mais on peut vous aider, & vous tirer de peine.
Pour me répondre...

LUCILE.

Hé bien?

LE CHEVALIER.

Je vous offre ma veine;
C'est un soin, volontiers, que je prendrai pour vous.
A ce qu'en votre nom je m'écrirai de doux,
Vous aurez seulement la bonté de souscrire:
Je vous soulagerai du travail de le dire.

LUCILE.

La propoſition eſt neuve, aſſurément.

LE CHEVALIER.

J'attens, pour la remplir, votre conſentement.

LUCILE.

Non, non, de votre feu vous ne ſeriez pas maître,
Et ſur un tel ſujet vous porteriez peut-être
Trop loin l'entouſiaſme.

LE CHEVALIER.

Oh! N'appréhendez rien.
Je vous proteſte ici d'aſſujettir le mien
Aux régles du devoir & de la bienſéance,
Et de n'avancer rien dont la vertu s'offenſe.
Je vous eſtime trop pour vous faire tenir
Un diſcours hazardé dont vous puiſſiez rougir.

LUCILE.

Monſieur, la poëſie eſt une libertine;
Je n'oſe me fier à ceux qu'elle domine.
Sans choquer la vertu, d'ailleurs la paſſion
Peut ſur les ſentimens outrer la fiction.
Un rimeur, qui pour lui fait parler une belle,
N'a garde, en ſes diſcours, de la faire cruelle;
Il ne peint pas ſon cœur tel qu'il eſt en effet,
Mais tel que pour ſa flamme il le deſireroit.

LE CHEVALIER.

Madame, à mon ardeur vous n'avez qu'à preſcrire

Ce que vous ſouhaitez qu'elle vous faſſe dire,
Elle ſuivra le plan que vous lui tracerez ;
Ce qui ſera de trop, vous le ſupprimerez :
Mon eſprit ne fera que rimer votre proſe.

LUCILE.

A ces conditions, je vous permets la choſe.
La réponſe...

LE CHEVALIER.

Parlez. Dites-moi la façon
Dont je dois me l'écrire, & j'en prendrai le ton.

LUCILE.

Vous me ferez répondre en termes convenables,
Mais tendres...

LE CHEVALIER *avec tranſport.*

Tendres !

LUCILE.

Oui, tendres & favorables
Aux doutes d'un amant qui veut être éclairci,
S'il plaît à ce qu'il aime, & qui n'eſt point haï.
Je ſens même un deſir qui n'eſt pas ordinaire,
D'avoir des vers, Monſieur, d'un pareil caractére.

LE CHEVALIER.

Vous ſerez ſatisfaite. En cet inſtant flatteur,
Je ne puis exprimer l'excès de mon bonheur.
Votre bonté preſcrit à mon amour extrême,
D'en dire beaucoup plus qu'il n'eût oſé lui-même ;

Le plaisir que j'en ai m'échauffe, m'enhardit,
Et les feux de mon cœur enflamment mon esprit.
L'amour, le tendre amour, maître seul de ma veine;
M'inspire ses transports, & loin de moi m'entraîne;
Sur ses aîles déja je me sens emporter.

LUCILE.

Je vais d'un si beau feu vous laisser profiter.

LE CHEVALIER.

Mon cœur va mettre au jour des vers dignes du vôtre,
Et veut, par ses efforts, l'emporter sur tout autre.

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

TU vois, selon tes vœux, réussir tes ardeurs.
Courage, Chevalier, écris-toi des douceurs;
Use, pour ton bonheur, du pouvoir qu'on te donne.
Marquise, pardonnez, si je vous abandonne.
Mais, malgré moi, je céde à des charmes plus forts;
Et je suis trop heureux pour avoir des remords.
Rimons. Voici de l'encre. Allons, sans plus attendre,
Faisons-nous un aveu du stye le plus tendre.

(*Il s'assied près d'une table, rêve quelque temps, puis écrit, en récitant tout haut.*)

Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.

Secret... Je m'y résous, quelque effort qu'il m'en coûte.
Puisqu'il peut seul... dissiper votre doute.
(*Il s'interrompt.*)
Mon esprit, à présent, cherche une rime en et.
(*Il écrit.*)
Un cavalier... charmant... spirituel... bienfait.
(*Il s'interrompt.*)
Ce cavalier, c'est moi... Mais que lui fais-je dire?
Quand je serois charmant, moi, dois-je me l'écrire?
Cette fatuité révolte la raison.
L'amour propre est toujours un mauvais Apollon;
(*Il efface.*)
Ce qu'il dicte d'abord, le bon sens le rature.
La rime qui me fuit, me met à la torture;
Tantôt pour la marquise elle m'a mieux servi;
Je voulois la tromper, j'ai d'abord réussi.
Quand on dit vrai, la rime est lente dans sa course;
Mais, lorsqu'il faut mentir, les vers coulent de source.
(*Il se leve.*)
On est contraint assis, &, par d'étroits rapports,
L'esprit se sent toujours de la gêne du corps.
Promenons-nous. Déja, plus libre, & moins timide,
Mon génie, en marchant, prend un essor rapide:
Le tout est de saisir l'heureuse expression;
La plus simple, souvent, rend mieux la passion:
Je la cherche à grands pas, & de tout mon génie...

SCENE III.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER *saisissant le bras de Finette.*

Pour le coup, je la tiens.

FINETTE.

Doucement, je vous prie.

LE CHEVALIER *dans l'entousiasme.*

Vous étes constamment l'objet de mes desirs ;
Et votre rencontre imprévûe,
Me donne de certains plaisirs
Que je ne sens qu'à votre vûe.

FINETTE.

Monsieur me fait à moi des déclarations ?

LE CHEVALIER.

Fort bien. Je suis en verve. Allons, versifions.

FINETTE.

Il conte des douceurs, tour-à-tour, aux deux niéces ;
Et la suivante encore, a part à ses tendresses !
C'est, vraiment, un délire, & chacune a son tour.

LE CHEVALIER *continue.*

Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.

De tous ceux que je vois, vous étes le ſeul homme
Dont les yeux & l'eſprit me touchent tour-à-tour.

FINETTE.

Moi, je ſuis le ſeul homme! Il perd l'eſprit, je penſe.

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, & je dois craindre la médiſance.

FINETTE.

Mais, vous extravaguez, Monſieur, en vérité.

LE CHEVALIER.

Je m'écris tout au mieux, & je ſuis enchanté.

FINETTE.

Parlez, Monſieur; l'amour, avec la poëſie,
Vous ont-ils aujourd'hui brouillé la fantaiſie?

LE CHEVALIER *avec ſurpriſe.*

C'eſt Finette!

FINETTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Ah! J'enrage. Morbleu,
Elle vient m'interrompre au plus beau de mon feu.
Allons, vîte, chez moi, mettre fin à l'ouvrage;
Pour mon bonheur, après, j'en ſaurai faire uſage.

SCENE IV.

FINETTE *seule.*

JE vois présentement qu'il étoit dans l'accès.
A de pareils oublis ces messieurs sont sujets.
Dans l'instant qu'un poëte à son feu s'abandonne,
Il se perd dans la nue, & ne connoît personne.
Aux écarts de l'esprit je pardonne aisément,
Mais, quant à ceux du cœur, oh! j'en pense autrement.
L'inconstance est, sur-tout, ce que je désapprouve;
Et, dans ce dernier cas, le chevalier se trouve.
Je viens de dévoiler son infidélité
Aux yeux de la marquise; & sa juste fierté
Doit, pour venger l'honneur de sa flamme trahie,
Le punir par mépris, & non par jalousie.
Pour elle, vivement, je ressens cet affront.
Je la vois. La tristesse est peinte sur son front.

SCENE V.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE.

DAns le trouble où je ſuis, que faut-il que je faſſe ?

FINETTE.

Ce que feroit Finette étant à votre place :
Je le ſacrifierois à mon juſte dépit.
Dès qu'il eſt infidéle, il doit être proſcrit.

LA MARQUISE.

Je crains l'éclat, Finette ; & mon ame incertaine...

FINETTE.

Ah ! Vous craignez plûtôt de briſer votre chaîne,
Et de ne plus revoir un ingrat trop chéri,
Qui régne encor ſur vous malgré l'amour trahi.
Voilà, voilà l'éclat que votre cœur redoute.
Mais, Madame, il faut vaincre, &, quoiqu'il vous en coûte,
L'effacer, à jamais, de votre ſouvenir ;
Et je veux vous aider, moi-même, à l'en bannir.
Son crime eſt avéré, votre gloire eſt commiſe :
Prononcez ſon arrêt, ſans pitié, ni remiſe.
Il brûle pour Lucile, &, par reſſentiment,
De l'infidélité comblez le châtiment.

Pour mieux punir sa flamme, & pour venger la vôtre;
Faites que dès ce soir elle en épouse un autre.

LA MARQUISE.

L'aime-t-il en effet?

FINETTE.

Tout vous l'a confirmé;
Son valet me l'a dit.

LA MARQUISE.

Mais en est-il aimé?
Dis, ne me cache rien; sans cette certitude,
Je ne puis rien résoudre en mon inquiétude.

FINETTE.

Pour le savoir, tantôt j'ai fait ce que j'ai pû;
Mais j'ai tenté, près d'elle, un effort superflu.

LA MARQUISE.

Il faut, moi-même, il faut que je parle à Lucile;
Je connois les détours de son ame subtile.
Mais mon amour m'éclaire, & m'inspire un moyen
Qui, peut-être, vaincra l'artifice du sien.
Cours, vole, de ma part la prier de descendre:
C'est de cet entretien que mon sort doit dépendre.

SCENE VI.

LA MARQUISE *seule.*

AMour, jusqu'à quel point avilis-tu mon cœur ?
Je ne puis plus cacher mon trouble intérieur ;
Et je crains que le soin dont je suis dévorée,
Ne me trahisse aux yeux de Lucile éclairée.
Mais, quel que soit mon feu, mon front doit se voiler.
Prenons un air ouvert pour mieux dissimuler ;
Et tâchons d'opposer la ruse à la finesse,
L'art au déguisement, & la feinte à l'adresse.
Je la vois qui paroît ; je tremble à son aspect.
On diroit que c'est moi qui lui dois du respect.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LUCILE.

LUCILE *à part.*

REndons-nous, de mes sens, maîtresse en sa présence,
Et craignons de parler même par mon silence.

(*haut.*)

Ma cousine, on m'a dit que vous me demandiez.

LA MARQUISE.

Oui. Comme par le ſang nos deux cœurs ſont liés ;
Et qu'ils le ſont encor beaucoup plus par l'eſtime,
Le mien s'adreſſe à vous dans le ſoin qui l'anime.
Attentif à ſa gloire, il craint trop le danger
De verſer ſon ſecret dans un ſein étranger :
Vous ſeule méritez d'avoir ſa confidence ;
Le vôtre, par retour, me doit ſa confiance.
L'une & l'autre, par-là, nous nous entr'aiderons,
Et mutuellement nous nous éclairerons.

LUCILE.

J'accepte, avec tranſport, l'offre que vous me faites ;
Vous avez prévenu mes volontés ſecrettes.
J'ai peu d'expérience, & manque de clarté,
Mais vous pouvez compter ſur ma ſincérité.

LA MARQUISE.

He bien, Lucile, hé bien, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
J'aime ſécrettement de l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Et vous étes aimée ?

LA MARQUISE.

Oui, ce bonheur ſi doux
Eſt à préſent parfait, puiſqu'il eſt ſû de vous.

LUCILE.

Ah ! Croyez que j'y prens plus de part que tout autre.

LA MARQUISE.

J'en ſuis ſûre, & je veux tout faire pour le vôtre.

LUCILE.

Marquiſe, apprenez-moi le nom de votre amant,
Je ſentirai pour vous ce bien plus vivement.

LA MARQUISE.

Volontiers; mais, Lucile, avant de vous le dire,
Je veux vous témoigner le zéle qui m'inſpire,
Et remplir, envers vous, un devoir important.
Mon oncle, par ma voix, vous preſſe, en cet inſtant,
De ne point retarder le bien qu'il veut vous faire:
Son amitié parfaite, & ſa bonté ſincere,
Loin de gêner vos vœux pour choiſir un époux,
Du ſoin d'en décider ſe repoſent ſur vous.

LUCILE.

Vous-même, guidez-moi dans cette grande affaire.

LA MARQUISE.

J'y conſens; mais il faut que votre cœur m'éclaire:
Songez que ſon repos s'y trouve intéreſſé.
Je vois plus d'un amant à vous plaire empreſſé:
N'en eſt-il pas quelqu'un qu'il trouve préférable?
C'eſt de-là que dépend votre bien véritable.
Sur ce point capital interrogez-le bien.

LUCILE.

J'ai beau l'interroger, il ne me répond rien.

LA MARQUISE.

Vous payez mal l'aveu que je viens de vous faire ;
De vos vrais ſentimens vous me faites myſtere ;
Et vous mériteriez que, pour vous en punir,
Je trompaſſe vos vœux, au lieu de les ſervir ;
Mais je vous aime trop pour uſer de ſurpriſe,
Et je vous dois plûtôt des leçons de franchiſe :
Pour vous en donner une en ce même moment,
Apprenez qu'avec moi vous feignez vainement ;
A travers vos détours, que mon amitié blâme,
J'ai ſû développer les replis de votre ame.

LUCILE *à part.*

Elle obſerve mes yeux ; ferme dans cet inſtant ;
Ce n'eſt qu'un piége adroit que ſon eſprit me tend.

LA MARQUISE.

En vain, ſous un air gai, votre ame ſe déguiſe ;
D'une ſecrette ardeur je vois qu'elle eſt épriſe ;
Et, malgré vous, ce feu plus fort que tout votre art,
Se peint ſur votre front & dans votre regard :
Je connois, qui plus eſt, celui qui l'a fait naître.
Vous rougiſſez toujours en le voyant paroître ;
Chaque mot qu'il vous dit accroît votre rougeur,
Et ſon éloignement vous donne un air rêveur.

LUCILE *à part.*

Ses regards, en effet, m'auroient-ils démêlée ?

LA MARQUISE.

Vous gardez le ſilence, & paroiſſez troublée.

LUCILE.

La fiction ſur moi n'eut jamais de pouvoir;
Et la vérité ſeule a droit de m'émouvoir.

LA MARQUISE.

Votre ame, je le vois, eſt dans la défiance;
Et vous croyez ici que tout ce que j'avance
N'eſt rien qu'un diſcours vague, & qu'un piége inventé
Pour ſurprendre, avec art, votre ſincérité?
Mais, pour vous détromper d'un ſoupçon qui m'outrage,
Je vais peindre à vos yeux l'amant qui vous engage;
Et vous allez juger ſi je ſuis bien au fait.
Il a l'air noble & fin, il eſt grand & bien fait;
Un charme répandu ſur toute ſa perſonne,
Prévient pour lui d'abord.

LUCILE *à part.*

Elle ſe paſſionne:
On diroit qu'elle peint ſon amant dans le mien.

LA MARQUISE.

Il n'eſt point de regard plus tendre que le ſien:
De l'eſprit, il en a plus qu'on ne ſauroit dire:
Nul autre, comme lui, n'a le talent d'écrire;
Sa proſe eſt ſéduiſante, & ſes vers ſont heureux.

Il excelle, ſur-tout, dans le genre amoureux;
Son ton inſinuant, ſa voix enchantereſſe,
Juſques au fond des cœurs va porter la tendreſſe.
Hem! Prenez-vous ces traits pour une fiction?
Et le portrait eſt-il d'imagination?

LUCILE *à part.*

Ce n'eſt pas le baron que ſon eſprit ſoupçonne;
Mais elle peut l'aimer.

LA MARQUISE.

Ce diſcours vous étonne?

LUCILE *à part.*

Feignons, pour achever de démêler ſon cœur,
Et, par un faux aveu, confirmons ſon erreur.

LA MARQUISE.

Raſſurez vos eſprits. Parlez. Cette peinture,
Comment la trouvez-vous?

LUCILE.

Elle eſt d'après nature.

LA MARQUISE.

Et d'après votte cœur. Vous y reconnoiſſez...

LUCILE.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Le chevalier. C'eſt lui... Vous rougiſſez;
Vous êtes, à ce nom, & tremblante, & ſurpriſe.

LUCILE.

LUCILE.

(*à part.*) (*haut.*)
Vous l'étes plus que moi. Ménagez-moi, Marquise;
On rougiroit à moins.

LA MARQUISE.

Calmez votre frayeur;
Le chevalier, au fond, mérite votre ardeur.
J'applaudis votre choix, & je sai qu'il vous aime.
Il brûle d'être à vous... il me l'a dit lui-même.
Vous n'avez qu'à parler pour être unie à lui.
L'aimez-vous en effet? Répondez, Lucile.

LUCILE.

Oui.

LA MARQUISE *à part.*

Qu'entens-je?

LUCILE *à part.*

Elle n'est pas, à coup sûr, ma rivale.
Sa douleur me l'apprend. Ma joie est sans égale.

LA MARQUISE *à part.*

Cachons à ses regards mon juste désespoir.

LUCILE.

Mon cœur a pénétré ce qu'il vouloit savoir.
Cessons présentement de feindre l'une & l'autre;
Et que ma confiance attire enfin la vôtre.
Votre bouche voudroit déguiser vainement,
Par son trouble marqué votre front la dément,

Et déclare tout haut que vous aimez vous-même
L'amant trop fortuné que vous croyez que j'aime.

LA MARQUISE.

Non, non, ce n'eſt pas lui.

LUCILE.

Marquiſe, imitez-moi ;
Je ſuis vraie à préſent, ſoyez de bonne foi.

LA MARQUISE.

Vous formez, ma couſine, un ſoupçon qui me bleſſe.

(*à part.*)

Gardons-nous d'avouer qu'il obtient ma tendreſſe,
Elle en ſeroit trop vaine ; & mon orgueil jaloux
Veut dérober au ſien un triomphe ſi doux.

LUCILE.

Je ne dois plus laiſſer votre cœur dans la gêne ;
J'ai déja trop long-temps joui de votre peine.
Apprenez...

LA MARQUISE.

Vos diſcours ne m'éblouiront pas.

LUCILE.

Je veux plûtôt, je veux finir votre embarras.
Loin d'avoir de l'amour...

LA MARQUISE.

Que votre eſprit, Lucile,
S'épargne l'art groſſier d'un détour inutile.

LUCILE.

Non, je veux vous parler avec sincérité.

LA MARQUISE.

Pour servir de trophée à votre vanité,
Vous souhaiteriez fort aujourd'hui que j'aimasse
L'amant qui vous adore, & que je l'avouasse;
Mais, non, vous n'aurez pas un plaisir si flatteur;
Et votre chevalier ne peut rien sur mon cœur.

LUCILE.

Je sai que vous l'aimez, vous l'avez dit vous-même.

LA MARQUISE.

Je ne puis le nier, il est trop vrai que j'aime,
Mais un plus digne objet a soumis ma raison;
Et sachez que mon cœur brûle pour le baron,
Son nom me justifie. Adieu, je me retire.
Je vous ai satisfaite, & n'ai plus rien à dire.

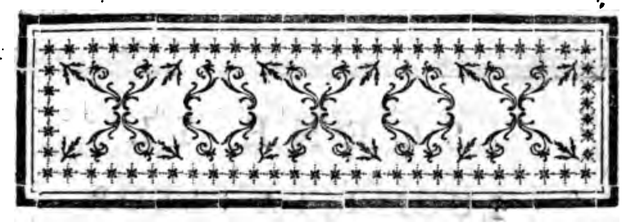
SCENE VIII.

LUCILE *seule.*

Elle aime le baron! Croirai-je cet aveu?
Ah! S'il est vrai, j'ai tout à craindre de son feu.
Mais, non, elle a voulu, par un motif de gloire,
Dérober à mes yeux sa honte & ma victoire.

Tout doit me rassurer sur sa rivalité,
Et son trouble lui seul fait ma tranquillité.
Ne doit-il pas plûtôt inquiéter mon ame;
Et crois-je ma conduite exempte de tout blâme?
Je viens de lui porter les plus sensibles coups;
Et par-là je m'expose à ses transports jaloux.
Mais la sincérité pouvoit m'être fatale:
J'avois lieu de penser qu'elle étoit ma rivale;
Il m'étoit important de la bien démêler,
Et, pour y réussir, j'ai dû dissimuler.
Non, j'ai beau me flatter, on n'est point excusable
D'avouér une ardeur qui n'est point véritable.
J'ai poussé l'art trop loin; & vois, dans ce moment,
Qu'à force de finesse, on gâte tout, souvent;
Qu'à se cacher en vain mon esprit se fatigue,
Et qu'il pourra se voir la dupe de l'intrigue.
La marquise, après tout, peut s'unir au baron;
Ils sont faits l'un pour l'autre... Arrêtez, ma raison;
Eloignez de mes yeux cette image cruelle,
Elle remplit mes sens d'une frayeur mortelle.
Rentrons pour terminer d'inutiles débats;
Le doute est le seul fruit de tous ces durs combats:
Et je sens vivement, par leur rigueur extrême,
Qu'on n'a point de censeur plus cruel que soi-même.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE.

MON trouble aux mêmes lieux m'oblige à revenir ;
Et, quelque part qu'on aille on ne sauroit se fuir.
Ecrivons au baron, la chose est nécessaire ;
L'aveu de la marquise est peut-être sincere.
S'il est vrai, je crains tout, ma flamme est en danger ;
S'il est faux, je la plains, & je veux la venger.
Le cœur du chevalier est trop indigne d'elle ;
Et je dois à ses yeux démasquer l'infidéle.
Mais que veut ce valet ?

SCENE II.

LUCILE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnsieur le chevalier
M'a chargé de vous rendre en secret ce papier,
Madame,

LUCILE.

Il est exact à tenir sa promesse.

LA FLEUR.

Que dirai-je à mon maître ?

LUCILE.

Un moment. Qu'on me laisse.

(*La Fleur s'éloigne.*)

(*Elle lit.*)

Voilà, charmante Lucile, la réponse où mon sort est attaché ; si vous l'adoptez, daignez au plûtôt m'en envoyer une copie de votre main, & mettre par-là le comble à mon bonheur.

Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.
J'aime ; ce mot vous dit d'être discret,

Et vous prouve ma confiance.
Ne vous alarmez pas de cette confidence ;
Vous auriez tort d'en paroître jaloux.
L'amour que je ressens, je le ressens pour vous.
Je vous nomme sans que j'y pense ;
Je souffre à regret votre absence,
Et sens, à votre aspect, les transports les plus doux :
J'ai du plaisir à vous l'écrire,
Et j'en aurai, si vous venez ce soir,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire ;
Puisque je jouirai de celui de vous voir.
(*après avoir lû.*)
Oui, voilà justement les vers que je desire.
(*à la Fleur qui s'approche.*)
Le chevalier m'oblige, & vous pouvez lui dire
Que j'approuve ses vers, que je les copirai,
Et qu'il peut être sûr que je les enverrai.

SCENE III.

LA FLEUR *seul.*

ELle va les écrire, &, par une autre voie,
Mon maître les aura. Quelle sera sa joie !
Mais j'apperçois Finette ; elle a l'air agité.

SCENE IV.

LA FLEUR, FINETTE.

LA FLEUR.

MA reine, où courez-vous d'un pas précipité ?

FINETTE.

Je vais chez le notaire. Adieu, le temps me presse.

LA FLEUR.

Qui t'a donné cet ordre ? Instruis-moi.

FINETTE.

Ma maîtresse.

LA FLEUR.

Pour elle ?

FINETTE.

Pour Lucile ; on va la marier.

LA FLEUR.

A qui donc ?

FINETTE.

Je ne sai. Peut-être au chevalier.

LA FLEUR.

On fera plûtôt choix d'un autre, par vengeance.
La marquise est trahie ; &, selon l'apparence....

FINETTE.

Son esprit est capable, en dépit de ses feux,
De se vaincre par gloire, & de le rendre heureux.

LA FLEUR.

Ce trait est au-dessus des forces d'une femme.

FINETTE.

Tu connois mal, la Fleur, la trempe de notre ame:
Pour les plus grands efforts elle est formée exprès;
Et nous vous surpassons toujours dans les excès.

LA FLEUR.

Dans le mal, j'en conviens; dans le bien, je le nie.

FINETTE.

Maraud!

LA FLEUR.

On sent son tort si-tôt qu'on injurie.
Mais je m'amuse trop, le chevalier m'attend.

FINETTE.

Va, va, tu me payras ce discours insultant.

LA FLEUR.

Mon maître me prévient; je le vois qui s'avance:
Dans ses yeux inquiets on lit l'impatience.

FINETTE.

L'aspect de l'infidéle offense mes regards.
Adieu.

LA FLEUR.

Finette aussi donne dans les égards.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA FLEUR.

LE CHEVALIER.

TA lenteur en ces lieux m'oblige de me rendre.
Quel accueil a-t-on fait à mes vers?

LA FLEUR,

Le plus tendre.
Lucile est enchantée.

LE CHEVALIER.

Et sont-ils copiés?

LA FLEUR.

Non; mais ils vous seront au plûtôt envoyés.
Au moment où je parle elle doit les écrire.

LE CHEVALIER.

Dis-tu vrai?

LA FLEUR.

Monsieur, oui.

LE CHEVALIER.

Comme je le desire,
Je vais, je vais donc voir ce caractére aimé,
Adorer chaque trait que ses doigts ont formé!
Je vais baiser enfin, d'une lévre pressante,

L'heureux papier qu'aura touché sa main charmante.

LA FLEUR.

Quel transport !

LE CHEVALIER.

Mes talens m'en deviennent plus chers.
Qu'on dise après cela, qu'on dise que les vers
Sont d'un foible secours dans l'amoureux mystere,
Et que l'art de rimer nuit à celui de plaire ;
Qu'enflammer le beau sexe est aujourd'hui le lot
Qu'obtient l'étourderie, ou qui tombe au plus sot ;
Et que le titre seul d'auteur & de poëte,
Suffit pour échouer près de la plus coquette.
C'est une erreur grossiere. A ce sexe enchanteur
Rendons plus de justice, & faisons plus d'honneur.
On sait que de l'esprit il est juge suprême ;
Et, pour ne pas l'aimer, il en a trop lui-même.
Le goût est son partage, avec le sentiment ;
Et, pour lui plaire, il faut s'exprimer finement.

LA FLEUR.

Il faut d'autres vertus ; & la femme est formée...

LE CHEVALIER.

Ce n'est que par degré qu'une belle est charmée.

LA FLEUR.

Par le premier coup d'œil son cœur est entraîné.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais, par l'entretien, il est déterminé.

Si les ſens ont le droit d'allumer la tendreſſe ;
Le diſcours la nourrit & l'augmente ſans ceſſe.
Quand ils ſoutiennent ſeuls un commerce amoureux ;
Un jour le voit former & s'éteindre avec eux.
L'eſprit établit ſeul les paſſions durables,
Il rend ſeul les amans ſolidement aimables :
Et quiconque d'Ovide a le talent flatteur,
S'il le ſait employer, eſt ſûr d'être vainqueur.

LA FLEUR.

Si tous les beaux eſprits avoient votre figure,
La victoire, Monſieur, me paroîtroit plus ſûre.

LE CHEVALIER.

Un art ſi ſéducteur ſuffit pour l'aſſurer ;
Et, qui chante l'amour, a droit de l'inſpirer.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LE BARON.

LE BARON.

Chevalier, je te cherche, & mon ame eſt ravie ;
Ecoute.

LE CHEVALIER.

Je ne puis.

LE BARON.

Il le faut, je t'en prie;
Et je viens exiger un ſervice de toi :
Ce ſont des vers qu'il faut que tu faſſes pour moi.

LE CHEVALIER.

Des vers pour toi ! La choſe eſt aſſez ſinguliere.

LE BARON.

Oui, pour moi. Tu ne peux refuſer ma priere.

LE CHEVALIER.

Une affaire me preſſe, & je n'ai pas le temps.

LE BARON.

Oh ! Tu dois tout quitter pour moi dans ces inſtans.

LE CHEVALIER.

Rimer eſt au-deſſous d'un homme de naiſſance.

LE BARON.

Sans rancune; ces vers ſont pour moi d'importance;
L'amour & l'amitié t'en preſſent vivement.

LE CHEVALIER.

L'amour !

LE BARON.

Oui. C'eſt, ami, pour un objet charmant.
On m'ordonne ſur-tout de garder le ſilence,
Et ce n'eſt qu'à toi ſeul que j'en fais confidence.
Comme, pour des raiſons que tu ne peux ſavoir,
Elle m'a défendu depuis peu de la voir,
J'ai près d'elle, tantôt, porté mes vives plaintes;

Et témoigné tout haut les doutes & les craintes
Que faisoit naître en moi cet excès de rigueur.
Pour rassurer mon ame, & calmer ma frayeur,
Mon aimable maîtresse...

LE CHEVALIER.

Hé bien !

LE BARON.

Vient de m'écrire
Dans ce même moment les vers que je vais lire.
Qu'ils sont tendres ! Mon cher, l'amour les a dictés,
Et toi-même, tu vas admirer leurs beautés.
On n'a jamais du cœur parlé mieux le langage ;
Et du pur sentiment on voit qu'ils sont l'ouvrage.
Je brûle de répondre à cet écrit galant ;
C'est ce qui cause, ami, mon embarras présent :
Car je suis, pour te faire un aveu véritable,
Je suis amant parfait, mais poëte exécrable.
J'ai recours à ta verve en cette extrêmité ;
Ecoute, cependant, tu vas être enchanté.

(*Il lit.*)

Je ne veux qu'à vous seul révéler mon secret.
J'aime ; ce mot vous dit d'être discret,
Et vous prouve ma confiance.
Ne vous alarmez pas de cette confidence,
Vous auriez tort d'en paroître jaloux ;
L'amour que je ressens, je le ressens pour vous.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce une illuſion? Je doute ſi je veille.

LE BARON.

Ce début te ſurprend, il charme ton oreille.

(*Il reprend.*)

L'amour que je reſſens, je le reſſens pour vous.
Je vous nomme ſans que j'y penſe;
Je ſouffre à regret votre abſence,
Et ſens à votre aſpect les tranſports les plus doux.
J'ai du plaiſir à vous l'écrire,
Et j'en aurai, ſi vous venez ce ſoir,
J'en aurai cent fois plus encore à vous le dire;
Puiſque je jouirai de celui de vous voir.

LE CHEVALIER.

Juſte ciel! Qui croiroit qu'une fille eſt capable...

LE BARON.

Ami, n'eſt-il pas vrai qu'il paroît incroyable
Qu'une jeune perſonne ait ce talent parfait?

LE CHEVALIER.

Oui, la choſe paroît incroyable, en effet.

(*Il prend le papier des mains du baron.*)

Mais, par mes propres yeux, il faut que je m'aſſure.

LE BARON.

T'aſſurer! Et de quoi?

LE CHEVALIER.

C'eſt là ſon écriture.

Je n'en puis plus douter, je reconnois sa main.

LE BARON.

Rens-moi donc ce billet.

LE CHEVALIER.

L'outrage est trop certain.

LE BARON.

Quel outrage? Répons.

LE CHEVALIER.

Ah! Ce coup-là m'assomme.
Aussi cruellement peut-on jouer un homme?

LE BARON.

D'un transport poëtique est-ce l'effet subit?

LE CHEVALIER.

C'est moi qui suis l'auteur des douceurs qu'on lui dit.
J'étouffe.

LE BARON.

Comment donc l'auteur? Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER.

Perfide!

LE BARON.

Explique-toi, quel est donc ce délire?

LE CHEVALIER.

Consentir, m'ordonner de m'écrire en son nom,
Pour envoyer mes vers, en secret, au baron?

LE BARON.

Tu t'es donné, pour moi, la peine de produire

Ces

Ces vers que j'ai reçûs, & que je viens de lire.
En vérité, mon cher, rien n'est plus obligeant.
Mais débrouille à mes yeux un fait si surprenant.

LE CHEVALIER.

Ah! Morbleu! Laisse-moi. Je suis d'une colere
Qui me...

LE BARON.

Qu'en ce moment ton courroux se modere;
Quelqu'un vient. C'est Lucile. O ciel! Je suis perdu.
Rens-moi ce papier.

LE CHEVALIER.

Non.

LE BARON.

Mon cœur est éperdu.

LE CHEVALIER.

J'ai peine, en la voyant, à contenir ma rage.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE BARON, LUCILE.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Vous avez, de mes vers, fait un fort noble usage;
Et je dois, hautement, vous en remercier:
Vous avez bien choisi pour me les envoyer.

LUCILE.

Quel est ce compliment ?

LE CHEVALIER.

Celui que je dois faire.

Le baron peut, Madame, expliquer ce mystere.

LUCILE *au baron*.

Qui m'attire de lui l'accueil que je reçois ?

LE BARON.

Lucile, pardonnez... Mais j'ai perdu la voix.

LUCILE.

Je suis, de votre trouble encore plus surprise.

LE CHEVALIER.

Votre cœur, à mes yeux, vainement se déguise ;
Le baron m'a remis un garant trop certain...

LUCILE.

Quel garant ?

LE CHEVALIER.

Cet écrit tracé de votre main ;
Qui m'a de vos deux cœurs appris l'intelligence ;

LUCILE.

Baron, parlez.

LE CHEVALIER.

Il parle assez par son silence ;
Et, si je suis joué, j'ai du moins la douceur
D'être le confident de son heureuse ardeur.

LUCILE.

Qu'apprens-je ! Juste ciel !

LE CHEVALIER.

Vous voilà confondue ;

Votre secret est sû.

LUCILE.

Cette peine m'est dûe ;

Non pour avoir payé vos feux de mon mépris ;
A toute ame infidéle on doit un pareil prix ;
Mais pour avoir compté sur son ame imprudente ;
Plus que sur mes parens dont j'ai trompé l'attente ;
Et pour m'être oubliée, exposant mon secret,
Jusqu'à livrer ma gloire au danger d'un billet.

LE BARON.

Ces mots me font sentir combien je suis coupable :
Mon amour, cependant, doit me rendre excusable ;
Je voulois vous répondre, & mon destin fatal
M'a fait avoir recours à mon propre rival.
J'étois....

LUCILE.

Epargnez-vous une inutile excuse ;
Je suis seule coupable, & seule je m'accuse,
Je sai qu'en rien, jamais, vous ne vous observez.
Mes feux devoient, pour vous, être plus réservés.

LE BARON.

Lucile, accablez-moi de toute votre haine ;

Je la mérite trop.

LE CHEVALIER.

Rien n'égale ma peine.
C'est peu d'avoir reçû l'affront le plus cruel,
Je me vois spectateur de leur feu mutuel.

LUCILE.

Je ne puis concevoir en moi cette imprudence.
Je suis inconsolable, & frémis, quand je pense
Qu'un billet échappé par indiscrétion,
Suffit seul pour ternir la réputation;
Qu'il est, en un instant, répandu par l'envie,
Expliqué par la haine ou par la calomnie,
Et qu'il devient souvent, noirci de leur venin,
L'arrêt de notre honte écrit de notre main.

LE BARON.

Ah! Vous portez trop loin les terreurs de votre ame.

LUCILE.

Non. Mais si votre amour est égal à ma flamme,
Autant que moi, Baron, vous en serez puni;
Votre destin au mien ne sera pas uni.

LE BARON.

Lucile, y songez-vous? Quel discours est le vôtre?

LUCILE.

Mon oncle veut, ce soir, que j'en épouse un autre;
Mais, ce qui doit encor beaucoup plus m'effrayer,
Il veut unir mes jours à ceux du chevalier.

LE BARON.

Ah, ciel!

LE CHEVALIER.

Ce que j'entens est-il bien véritable?

LUCILE *au baron.*

La marquise a dicté cet arrêt qui m'accable.

LE CHEVALIER *d'un ton ironique.*

Vous voulez bien, Madame, en cet heureux moment,
Que je fasse éclater tout mon ravissement.

LUCILE.

Allez, n'insultez point à ma douleur mortelle.

LE CHEVALIER.

Pour cacher mes transports, ma fortune est trop belle.

LE BARON.

Quoi! N'étant point aimé, tu formerois des nœuds...

LE CHEVALIER.

Le parti que l'on m'offre est trop avantageux;
Si je n'en profitois, je serois condamnable,
Et, pour la refuser, madame est trop aimable.

LE BARON.

De son trouble & du mien, c'est trop long-temps jouir.
Finis ta raillerie.

LE CHEVALIER.

Oui, je vais la finir.
Ce moment fortuné qui venge mon outrage,
Sur mon rival aimé me donne l'avantage.

Maître de votre sort, je fais trembler vos cœurs ;
Je n'ai qu'à dire un mot pour combler vos douleurs.
Mais, que vois-je ! Vers nous la marquise s'avance.
Je frémis à mon tour, & garde le silence.
Voici l'instant fatal & critique pour moi.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE CHEVALIER, LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR.

Oui, de vous croire, en tout je me fais une loi.

LA MARQUISE *au chevalier.*

Monsieur, présentement, il n'est plus temps de feindre ;
Quand j'ai tout découvert, cessez de vous contraindre.
Je devrois vous punir de votre changement ;
Mais mon cœur, au-dessus d'un vain ressentiment,
Monsieur, veut sur lui-même obtenir la victoire ;
Il veut, dans ce qu'il fait, envisager sa gloire,
Et consulter, en tout, l'honneur qui le conduit,
Le monde qu'il respecte, & les égards qu'il suit.
Unissez-les, mon oncle, & comblez votre ouvrage ;
Le chevalier n'a pas la richesse en partage ;
Elle attend tout de vous ; donnez-lui tous vos biens ;
Et songez qu'un époux m'a laissé tous les siens.

Pour rendre sa fortune égale à sa naissance ;
J'implore vos bontés, & c'est là la vengeance
Que je veux aujourd'hui, dans mon noble dépit,
Prendre d'une rivale à qui le sang m'unit.

LE COMMANDEUR.

(*au chevalier.*)

J'applaudis cet effort. Avancez. Il recule.
Mais, je n'y conçois rien, cet homme est ridicule ;
Et je ne vis jamais un amant plus glacé.

LE CHEVALIER.

J'aurois tort, devant vous, de paroître empressé.
Vous me croyez, Monsieur, aimé de votre niéce,
Vous étes dans l'erreur, un autre a sa tendresse.

LE COMMANDEUR.

Qui donc en est aimé ? Répondez, chevalier.
Quoi ! Vous ne dites mot ? Le cas est singulier.
Quel est donc cet amant que je voudrois connoître ?
Mais il n'a qu'à parler, mais il n'a qu'à paroître.
Seroit-ce vous, Baron ? Vous vous taisez aussi.
A qui donc m'adresser pour en être éclairci ?
(*montrant la marquise.*)
Ma niéce s'est trompée, & ne peut m'en instruire.
Lucile qui le sait, n'a garde d'en rien dire.

LUCILE.

Mon oncle, excusez-moi, je vais parler sans fard,

LE COMMANDEUR.

Un discours si nouveau me surprend de sa part.

LUCILE.

Puisqu'il faut, sans détour, vous découvrir mon ame;
Le baron est l'objet de ma secrette flamme;
Mon malheur est certain, si l'hymen aujourd'hui
Unit ma destinée à tout autre qu'à lui.

LE COMMANDEUR.

Hé! Que ne parlois-tu plûtôt? Quelle manie!

LUCILE.

Regardez ma cousine, elle me justifie.
Je craignois, pardonnez à ma jalouse erreur;
Que le baron ne fût le maître de son cœur.
Dans ce cruel soupçon, jugez de mes alarmes;
Que ne devois-je pas redouter de ses charmes?
Leur pouvoir m'effrayoit; & mon cœur n'a pas dû
Se flatter que le sien porteroit la vertu
Jusques au point, Monsieur, de céder ce qu'il aime.
Hé! Qui pouvoit s'attendre à cet effort extrême?
Si votre ame irritée après un tel aveu,
Ne peut me pardonner d'avoir caché mon feu,
Suivez votre colere, & punissez mon crime,
En ne m'unissant pas à l'objet que j'estime.
Mais n'allez pas porter votre sévérité,
Jusques à lier mes jours contre ma volonté.

LE COMMANDEUR *à la marquise.*

L'en croirons-nous, ma niéce ? Hem, tirez-moi de peine.

LA MARQUISE.

Oui, ma sincérité vous répond de la sienne.

LE COMMANDEUR.

Suivrai-je ma pitié ? Suivrai-je mon courroux ?

(à la marquise.)

Je suis embarrassé. Que me conseillez-vous ?

LA MARQUISE.

D'écouter la tendresse, & de la rendre heureuse.

LE COMMANDEUR.

Il suffit ; j'en croirai votre ame généreuse.
Lucile, ma bonté t'accorde un plein pardon ;
Et j'unis ton destin à celui du baron.

LE BARON.

Quel bonheur !

LUCILE.

Je ne puis cacher ma joie extrême,
Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Oh ! Pour le coup, ce trait part du cœur même.
Elle est vraie à présent, & je n'en doute plus.

(montrant le chevalier.)

Ma niéce, embrasse-moi. Le voilà bien confus.

LE CHEVALIER.

Je ne puis l'être assez. Ce n'est pas que je voie

Avec un œil jaloux leur hymen & leur joie.
Tout ce qui fait ma peine, & mes justes regrets,
(à la marquise.)
Madame, c'est d'avoir offensé vos attraits.
Permettez qu'à vos piéds...

LA MARQUISE.

Non, je vous en dispense.
Mes yeux se sont ouverts, grace à votre inconstance.
Lucile a démasqué votre cœur aujourd'hui ;
Le mien, s'il oublioit que vous l'avez trahi,
Une seconde fois mériteroit de l'être ;
Et, pour vous pardonner, il doit trop vous connoître.
D'abord, des sens trompeurs on suit l'impression,
Mais la raison bientôt chasse l'illusion.
D'avoir souffert vos soins, le monde m'a blâmée ;
Je dois rompre avec vous pour en être estimée.
J'ai, par égard pour elle, immolé mon amour ;
Et, par respect pour moi, je vous fuis sans retour.

LE CHEVALIER.

Voilà l'arrêt fatal que j'ai dû le plus craindre ;
Mais je l'ai mérité, j'aurois tort de me plaindre.
(Il sort.)

FINETTE *seule.*

Pour moi, je l'applaudis. Monsieur, sur ce revers,
Peut faire une élégie, & gémir en grands vers.

SCENE DERNIERE.

LE COMMANDEUR, LA MARQUISE, LUCILE, LE BARON, FINETTE.

LE COMMANDEUR *à la marquise*.

Tout ce que fait ma niéce aujourd'hui m'édifie,
Même avec les égards il me réconcilie.
Leur pouvoir, dans le fond, est pour nous un soutien;
Il sert de frein au mal, & d'aiguillon au bien.
Le trop de défiance est ton défaut, Lucile;
Que pour toi sa bonté soit un modéle utile:
Sa générosité doit guérir ton erreur;
Elle montre le prix des sentimens du cœur:
Et, par l'événement, tu vois que leur noblesse
Fait plus que tout l'esprit, & confond la finesse.

FIN.




DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.

